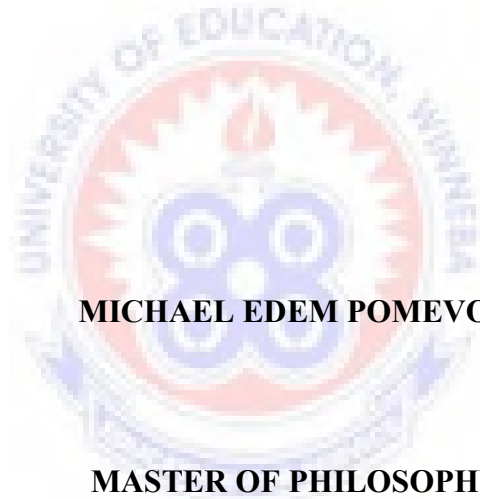


UNIVERSITY OF EDUCATION, WINNEBA

***Ô PAYS, MON BEAU PEUPLE! DE SEMBÈNE OUSMANE : UNE
REECRITURE DE *GOUVERNEURS DE LA ROSEE* DE JACQUES ROUMAIN***



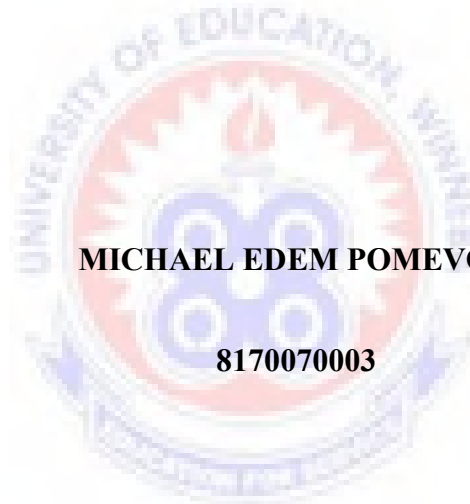
MICHAEL EDEM POMEVOR

MASTER OF PHILOSOPHY

2020

UNIVERSITY OF EDUCATION, WINNEBA

***Ô PAYS, MON BEAU PEUPLE! DE SEMBÈNE OUSMANE : UNE
REECRITURE DE *GOUVERNEURS DE LA ROSEE* DE JACQUES ROUMAIN***



MICHAEL EDEM POMEVOR

8170070003

**A thesis in the Department of French Education,
Faculty of Foreign Languages Education and Communication submitted to the
School of Graduate Studies in partial fulfilment
of the requirement for the award of the Degree of
Master of Philosophy
(French Education)
in the University of Education, Winneba**

JULY, 2020

DECLARATION

STUDENT'S DECLARATION

I, POMEVOR, MICHAEL EDEM, declare that this thesis, with the exception of quotations and references contained in published works, which have all been identified and duly acknowledged, is entirely my own original work, and that it has not been submitted, either in part or whole, for another degree elsewhere.

SIGNATURE:

DATE:



SUPERVISOR'S DECLARATION

I hereby declare that the preparation and presentation of this work was supervised in accordance with the guidelines for supervision of Thesis/Dissertation as laid down by University of Education, Winneba.

NAME OF SUPERVISOR: E.K. POMEVOR

SIGNATURE:

DATE:

DEDICACE

Je dédie ce mémoire

à

Ma mère, Edoh Agbaku

et

Mon frère, Messan Kokou Pomevor



REMERCIEMENTS

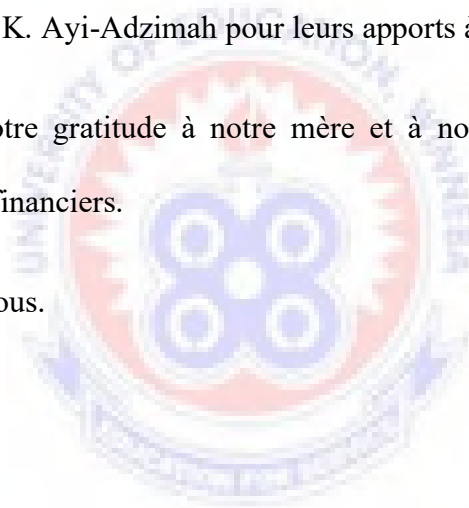
Nous tenons à remercier Monsieur E.K. Pomevor, notre directeur de mémoire. Sa patience, ses conseils, ses corrections, ses suggestions et surtout ses encouragements, nous ont été indispensables dans l'exécution de ce mémoire.

Nous sommes également redevable à Monsieur F. Odonkor, notre chef de département.

Nos sincères remerciements vont à tous les membres du département de français, plus particulièrement aux Prof. F.A. Joppa, Prof. D. S. Y. Amuzu, Dr. Glokpo-Adjranku Mawuena, et Dr. D. K. Ayi-Adzimah pour leurs apports à la réalisation de ce travail.

Nous exprimons notre gratitude à notre mère et à nos frères et sœurs pour leurs soutiens moraux et financiers.

Merci à toutes et à tous.



SOMMAIRE

Matière	Page
DÉCLARATION	iii
DÉDICACE	iiiv
REMERCIEMENTS	v
SOMMAIRE	vi
ABSTRACT	viii
CHAPITRE PREMIER : INTRODUCTION	1
1.0 Survol	1
1.1 Cadre contextuel	1
1.2 Présentation du sujet	4
1.3 Justification	9
1.4 Objectifs et démarches méthodologiques	12
1.5 Organisation du travail	14
CHAPITRE DEUX : TRAVAUX ANTERIEURS ET CADRE THÉORIQUE	16
2.0 Survol	16
2.1 Travaux antérieurs	16
2.2 Cadre théorique	24
2.2.1 La place de la révolution dans la lutte de classes	27
2.2.2 La nature de l'engagement littéraire de Roumain et de Sembène	33
2.2.3. La théorie de l'intertextualité	38
CHAPITRE TROIS : <i>GOVERNEURS DE LA ROSÉE ET Ô PAYS, MON BEAU</i> <i>PEUPLE ! : DEUX ÉPOPÉES MODERNES</i>	46
3.0 Survol	46

3.1 <i>Gouverneurs de la rosée</i> : une épopée moderne	46
3.1.1 Naissance et enfance	48
3.1.2 Le voyage du héros et l'exil	51
3.1.3 Le héros et son entourage	54
3.1.4 Le retour du héros	60
3.2 <i>Ô pays, mon beau peuple!</i> : une épopée moderne	60
3.2.1 Naissance et enfance du héros	62
3.2.2 L'exil du héros	72
3.2.3 Le héros et son entourage	74
3.2.4 Le retour et le combat du héros	80
CHAPITRE QUATRE : <i>Ô PAYS, MON BEAU PEUPLE !</i> OU LA REECRITURE DE <i>GOUVERNEURS DE LA ROSEE</i>	89
4.0 Survol	89
4.1 Similarités et différences	89
4.1.1 Les Similarités	90
4.1.2 Les différences majeures	99
4.2 Pourquoi réécrire <i>Gouverneurs de la rosée</i>	108
CHAPITRE CINQ : CONCLUSION	115
5.0 Survol	115
5.1 Conclusion générale	115
RÉFÉRENCES	120

ABSTRACT

This study focuses on Ousmane Sembène's novel "*Ô pays, mon beau peuple!*" as an attempt to rewrite Jacques Roumain's "*Gouverneurs de la rosée*". It aims first to demonstrate that the two stories are modern epics. Moreover, the other is an attempt to reset the struggle of liberation from colonial domination and exploitation within the Marxist revolutionary theory. In doing so, we used the comparative analysis approach to establish the major similarities, and differences between the two. The Marxist, postcolonial and intertextuality theories support the study. Our analysis indicates that Jacques Roumain did not find a lasting solution to the exploitation and oppression of the people of Fonds-Rouge with his pacifism. This prompted Sembène to take over to fill the gap left by his predecessor. We thus conclude that Sembène Ousmane's position is in line with Frantz Fanon and the likes who think that only revolutionary violence in unity can liberate dominated people from colonial exploitation.

RÉSUMÉ

La présente étude intitulée « *Ô pays, mon beau peuple !* de Sembène Ousmane : une réécriture de *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain » vise en premier lieu à démontrer que les deux récits sont des épopées modernes. Et l'autre est une tentative de recentrer la lutte de libération de la domination et exploitation coloniale dans le cadre de la théorie révolutionnaire marxiste. Ce faisant, nous nous sommes appuyés sur la méthode d'analyse comparative pour nous permettre d'établir les similarités et les divergences majeures dans les deux. L'étude est soutenue par les théories marxiste, postcoloniale et d'intertextualité. Après l'analyse des deux romans nous avons conclu que Roumain n'a pas pu trouver une solution durable à l'exploitation et oppression du peuple de Fonds-Rouge par son idéologie pacifique. Ce qui a poussé Sembène à reprendre cet ouvrage pour combler le trou laissé par son prédécesseur. Ceci nous a amené à conclure que la position de Sembène Ousmane est en accord avec l'idéologie révolutionnaire marxiste soutenue par Frantz Fanon qui postule que seule la violence révolutionnaire dans l'unité peut libérer un peuple dominé par l'exploitation coloniale.

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

1.0 Survol

Le premier chapitre de notre travail aborde le contexte de l'étude, la problématique, la justification du sujet, l'objectif et la démarche méthodologique. Nous terminons cette partie avec l'organisation du travail.

1.1 Cadre contextuel

La littérature négro-africaine écrite depuis son commencement est une déclaration d'amour pour ses origines, son peuple, et surtout une lutte pour la libération de son peuple du joug de l'exploitation coloniale. Elle n'a pas encore atteint ce but même dans une Afrique maintenant indépendante politiquement. La littérature africaine a toujours été une littérature de combat. Elle demeure, contrairement à la littérature occidentale, foncièrement engagée.

La colonisation des pays négro-africains a été un processus de violence et d'atrocité dans l'histoire du peuple noir. Fanon (1961, p. 40) écrit : « Leur première confrontation s'est déroulée sous le signe de violence et leur cohabitation – plus précisément exploitation du colonisé par le colon s'est poursuivie à grand renfort de baïonnettes et des canons ». Vraiment, ces périodes « ont marqué l'Afrique sur le plan politique, économique et social de façon indélébile, au point que celle-ci se doit de réagir face à cette intrusion étrangère si elle ne veut pas y laisser son âme » (Ekanza, 2006, p. 604). Par ces procédés si cruels, les Blancs ont gagné une place très haute aux yeux des Noirs et ils ont utilisé cette suprématie pour faire travailler l'Africain pour nourrir la métropole. (Ekanza 2006) le confirme que « L'objectif principal du colonisateur a été le développement de la production et non les relations entre les

hommes » (p. 605). La question ici est de savoir quelle production le Blanc a-t-il voulu développer et à quelle fin ? L'intention du Blanc est de faire de l'Afrique et des Africains un instrument de production de matières premières pour alimenter les usines de la métropole. Ce processus infâme d'exploitation et de domination du peuple noir ne peut prendre fin qu'en utilisant les mêmes moyens, la révolution, c'est-à-dire dire la contre-violence.

Si nous faisons une comparaison du système colonial avec le système capitaliste en Europe, nous conviendrons que l'exploitation des hommes par les hommes est mauvaise mais avec les Noirs c'est pire. Fanon (1961), affirme cette violence affligée aux Noirs en opposant le système capitaliste à celui des colonisés. Il écrit :

Dans les sociétés de type capitaliste l'enseignement, religieux ou laïque, la formation des réflexes moraux transmissibles de père en fils, l'honnêtes exemplaires d'ouvriers décorés après cinquante années de bons loyaux services, d'amour encouragé de l'harmonie et de la sagesse, ces formes esthétiques de respect de l'ordre établi, créent autour de l'exploité une atmosphère de soumission et d'inhibition qui allège considérablement la tâche des forces de l'ordre. [...] Dans les régions colonisées, par contre, le gendarme et le soldat, par leur présence immédiate, leurs interventions directes et fréquentes, maintiennent le contact avec le colonisé et le conseillent, à coup de crosse ou de napalm, de ne pas bouger (p. 42).

On voit clairement ici comment le Noir est coincé dans son pays. Cela laisse voir comment les exploiters n'ont pas de considération pour les colonisés ; et comment ils ont chosifié l'homme à la peau noire. Leurs comportements et leurs actions envers le colonisé sont promptes, c'est-à-dire, sans réfléchir, radicaux et sans pitié comparés à ceux envers les ouvriers du régime capitaliste, c'est-à-dire, les prolétaires. Mury (1975) le confirme que « [...] les travailleurs sont réduits à une condition animale ». Roumain (1946) aussi affirme « Ils vivent et ils y meurent comme des chiens [...] ». Tuer un Haïtien ou un chien, c'est la même chose, disent les hommes de la police

rurale des bêtes féroces » (p. 43). L'homme noir à l'époque ne faisait pas partie de la race humaine. Il est vu comme un animal.

Pour répondre à l'appel de Karl Marx (1920), « Abolissez l'exploitation de l'homme par l'homme » (p. 45), les écrivains ont commencé à exposer dans leurs textes les atrocités des exploitateurs et les faits des opprimés exploités en proposant des écrits révolutionnaires qui ont pour but d'inciter le peuple exploité à prendre conscience de sa situation. La demande de la libération devient si pressante que les écrivains démontrent le mécontentement du peuple par écrit, le seul moyen pour se faire entendre. Ils le font en créant des récits ou des histoires épiques où l'héroïsme prend une place très importante, c'est-à-dire, l'action de libération est prônée par un personnage autour auquel l'histoire pivote. C'est alors ce qui est au centre de l'engagement des écrivains négro-africains.

C'est pourquoi dans les années 50s les écrivains africains qui étaient culturellement engagés, ont changé de route pour épouser la lutte visant à changer le système établi par les Blancs. De plus, ces écrivains par leurs textes écrits veulent conscientiser et éduquer le peuple africain à propos de la situation sociale, économique et politique de leurs pays. On peut citer par exemple Mongo Beti, Ferdinand Oyono, Ahmadou Kourouma, et Sembène Ousmane. Un engagement de ce genre fait appel à une grande responsabilité de la part de l'auteur. C'est ce que nous remarquons chez Roumain et Sembène à travers leurs textes romanesques.

Ces deux écrivains qui font objet de notre étude sont des écrivains engagés dans une littérature de combat auprès de la paysannerie. Ils sont de l'avis que la liberté s'arrache et non se mérite et doit venir de la classe exploitée. Donc par leurs ouvrages ils exposent les problèmes du peuple dominé et cherchent à leur montrer le chemin

qui doit le conduire à se libérer. Nous pouvons dire que pour eux, écrire c'est rendre service à la société. Ils œuvrent pour la libération du peuple. Ils sont donc des tenants de la liberté.

C'est pour cela que leur écriture, écrit Bensalah (2009), est une « véritable charge contre tous les totalitarismes, toutes les oppressions et toutes les violences »¹ envers le peuple. Tous deux ont choisi de militer auprès du paysan en posant des actes qui dénoncent les atrocités envers ce dernier. Ils sont qualifiés d'humanistes mais ils restent à voir s'ils sont réalistes ou non. C'est-à-dire, traduisent-ils les problèmes réels du peuple ? Étant engagé dans une écriture révolutionnaire contre le système impérialiste ou colonialiste, comment doit se dérouler cette révolution ? Doit-elle être pacifique ou violente ? Nous nous référerons aux pensées marxistes qui nous présentent le type de révolution qui est favorable à la situation des peuples dominés pour répondre à cette question.

1.2 Présentation du sujet

Dans ce travail il s'agit d'étudier *Ô pays mon beau peuple* de Sembène Ousmane comme une réécriture de *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain sur la base que les deux sont des épopées modernes. Ces deux romans qui font objet de notre recherche, nous exposent à deux héros qui luttent pour libérer leurs peuples de la misère et redonner vie à leurs communautés souffrantes. Ces héros sans doute peuvent similairement être comparés à des héros épiques qu'on retrouve dans des épopées traditionnelles à l'exemple de Soundjata de *Soundjata ou l'épopée mandingue* (Niane, 1960).

¹ Bensalah, M. (2009) Sembène Ousmane. Une conscience africaine, un destin hors du commun. A l'occasion de la 21e édition du FESPACO

Nous partons des propos d'Amougui (2017, p. 55) pour dire que :

Les épopées sont des reprises faites par des groupes lorsqu'ils s'imprègnent de leur substance originale et chaque version entraîne de nouvelles transformations auxquelles ne font obstacles ni le dressage de la mémoire que pourrait apporter un milieu spécialisé, ni les formes de contraintes que la société pourrait exercer par intermédiaire d'un rituel initiatique.²

Ici, nous voyons que l'épopée est une réécriture d'un plus ancien modèle qu'un individu ou un peuple s'approprie et la fait sienne en l'adaptant à sa situation. C'est pour cette raison qu'il est nécessaire de voir ce que c'est qu'une épopée dans le contexte traditionnel pour enfin obtenir une définition opératoire de l'épopée moderne. Selon *Le Dictionnaire de l'Académie française* (2000), le mot épopée tire ses origines du grec « *epopoïia* ». Ce mot grec est formé de deux mots qui sont « *epos* » qui veut dire « parole » et de « *poiein* » signifiant « faire » ou « créer ». Ces deux mots mis ensemble veulent dire « composition d'un poème épique »

D'après la même source, le mot épopée veut dire une « Vaste composition littéraire en vers, qui développe un thème historique ou légendaire et célèbre les actions d'un héros exemplaire ou les hauts faits d'un groupe ». Cela peut faire encore référence à un poème héroïque puisqu'elle est composée de longs vers. Donc, c'est destiné à être dit, chanté ou récité oralement. Hegel (1997a, p. 493) ajoute qu'une épopée est « une action passée, un événement, qui dans la vaste étendue de ses circonstances et la richesse de ses rapports embrasse tout un monde, la vie d'une nation et l'histoire d'une époque toute entière ». Cette définition met l'accent sur la partie sociale de l'action entreprise par le héros ce qui fait de lui une figure très respectée de son vivant ou de ces actions qui le rendent mémorable.

² Amougui, A. P. R. (2017). *Géocritique : de l'épopée africaine. Etude sur la l'évolution des milieux et réécritures des genres*. Saint-Denis : Edition connaissances et savoirs

Nous terminons avec Aquien (1993) qui définit l'épopée comme un « long poème à la gloire d'un héros ou d'une nation, mêlant souvent le surnaturel et le merveilleux au récit des exploits et des hauts faits »³. Ce qui nous intéresse dans sa définition est l'introduction du mot récit qui en partie veut dire que l'épopée n'est pas seulement un poème mais peut parfois être conçue sur un mode narratif, c'est-à-dire, un genre romanesque ayant l'héroïsme au centre de l'action.

Nous n'allons pas nous attarder sur la définition de l'épopée, mais dans ces définitions que nous avons citées en haut, on voit qu'une épopée est centrée sur une figure du héros dans une histoire héroïque où il mène une quête salvatrice qui reste gravée dans l'histoire d'une société. Alors, qui est un héros épique ? Le héros épique est le protagoniste d'une épopée ou d'un récit. Ce qui veut dire que c'est le personnage principal autour duquel la narration tourne. En d'autres mots, le héros épique est un personnage engagé à la cause de la société. Il se distingue par ses qualités hors du commun, c'est-à-dire, ses qualités physiques (la force), et morales, telles que le courage, la générosité et le sens de la justice.

Ces poèmes qui glorifiaient les vertus d'un individu ou d'un groupe, au vingtième siècle ont perdu leur valeur. Et depuis, ils ont été remplacés par des récits imaginaires épiques ayant des liens avec l'épopée traditionnelle. Une épopée moderne est un roman qui narre les exploits merveilleux d'une personnalité au profit de son peuple. Mouton (2016) affirme que « L'épopée moderne retrouve ainsi les prérogatives de l'épopée antique : simplement, alors que celle-ci était le reflet unifié de la totalité harmonieuse, celle-là recourt à la multiplication et à l'hybridation d'une pluralité de

³Aquien, M. (1993). « Epopée », *Dictionnaire de poésie*, Le Livre de poche.

registres ».⁴ Dans la littérature moderne, beaucoup sont les ouvrages qui empruntent ces caractéristiques héroïques de l'épopée traditionnelle, par exemple : *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo (1831) et *L'initié* de Bhêly-Quenum (2003). Dans cette perspective, On peut dire que *Gouverneurs de la rosée* et *Ô pays, mon beau peuple !* ont beaucoup de traits communs avec le genre épique.

Le genre épique traditionnel étant défini par quelques règles doit suivre un ordre chronologique, selon l'évolution naturelle du héros de façon suivante: sa naissance, son enfance, son exil ou son voyage, son retour et le combat qu'il doit mener pour s'installer. L'épopée moderne n'étant pas définie par des règles, se conçoit notamment selon le degré de l'imagination de créativité de son auteur. Néanmoins, le récit doit comprendre les constituants essentiels d'une épopée canonique mais pas forcément dans leur ordre chronologique. Mouton, cité précédemment, nous le fait savoir que l'épopée moderne fait « recourt à la multiplication et à l'hybridation d'une pluralité de registres ». Pour bien réussir ce mécanisme, l'auteur utilise le procédé de la déchronologie ou de l'analepse qui consiste à effectuer un retour sur des événements antérieurs au moment de la narration.

Ayant expliqué les termes épopée, épique, et épopée moderne, nous voulons maintenant définir le terme central de notre sujet « la réécriture ». Pour bien comprendre ce mot, nous voulons en premier lieu voir ce qu'est réécrire quelque chose. Réécrire vient du verbe écrire. En français, le préfix « re- » indique produire une deuxième fois ou une énième fois un texte. Tout simplement le « re- » préfixe marque la répétition, en d'autres mots, donne une nouvelle image de quelque chose. Donc, réécrire, c'est écrire un texte une deuxième fois ou donner une autre image à un

⁴Mouton, M. (2016). « L'épopée moderne : épopée "symphonique" » — Hugo et Tolkien », *Le Recueil Ouvert*, dir. F. Goyet, en ligne, (<http://ouvroir-litt-arts.univ-grenoble-alpes.fr>),

texte qui existe déjà ; le mot la réécriture étant le nom et réécrire, le verbe. *Le Petit Robert* (2013) donne une définition très intéressante de la réécriture. Il écrit c'est l'« action de réécrire un texte pour en améliorer la forme ou pour l'adapter à d'autres textes, à certains lecteurs ». Nous voyons ici, l'idée d'amélioration ou d'adaptation d'un texte préexistant pour satisfaire une condition qui prévoit au moment de la réécrire. Ces deux idées peuvent bien expliquer notre sujet. Cependant ce procédé de réécriture a été nommé par certains théoriciens comme imitation ou intertextualité. Nous allons discuter en long et en large ces termes dans le deuxième chapitre de notre étude puisque notre étude est basée sur cette théorie.

Pour montrer son engagement envers la société, l'écrivain utilise le genre épique dans les formes diversifiées de roman que la littérature nomme l'épopée moderne. Dans notre cas, dans *Gouverneurs de la rosée* et *Ô pays, mon beau peuple !*, les auteurs nous présentent deux personnes légendaires fictifs, Manuel et Faye qui ont mis toutes leurs forces à l'œuvre pour que la société toute entière en bénéficie.

Nous sommes d'accord que les deux romans sont des épopées, alors selon Amougui (2017) :

Au fait, le texte épique se modifie au cours du temps et s'interprète selon les territoires qui en deviennent ou s'autoproclament propriétaires. L'univers de toute épopée de ce monde est doté de spatialités multiples qui se convertissent en espaces épiques lorsque des actants y sont lâchés. A partir des variabilités et différentes versions, ses spatialités décuplent, parce que chaque création vient redéfinir l'espace du jeu épique en lui imposant ses propres caractéristiques et valeurs (p. 55).

Alors, on voit clairement que l'épopée est faite de la réécriture dans une perspective d'améliorer des conditions sociétales déplorables. Pour notre étude, nous soutenons la thèse que *Ô pays, mon beau peuple !* de Sembène Ousmane et *Gouverneurs de la*

rosée de Jacques Roumain sont des épopées modernes et que l'un est une réécriture de l'autre. En terme clair, Sembène Ousmane, dans son roman présente une idéologie qui est contraire à celle du dernier roman de Roumain. Car les deux romans révèlent beaucoup de ressemblances mais s'opposent idéologiquement. Premièrement, dans le cadre situationnel du récit, c'est-à-dire, les deux romans sont situés presque dans un cadre identique. Ils ont des contextes historiques, socio-politiques et économiques similaires. En plus de ces ressemblances, les protagonistes des deux romans partagent beaucoup de choses en commun. Le seul problème qui se pose dans les récits est que la réaction des deux héros s'avère prendre des dimensions opposées. L'un adopte le pacifisme et l'autre choisit la violence pour résoudre les problèmes auxquels font face la société.

Notre thèse a deux parties. Dans la première partie, nous posons que les deux romans sont des épopées conçues sur la forme du roman contemporain d'où le nom de l'épopée moderne. Les deux montrent les caractéristiques de l'épopée canonique mais seulement que ces caractéristiques ne sont pas conçues selon l'ordre chronologique comme c'est le cas dans le récit épique traditionnel.

Dans la deuxième partie, nous soutenons que *Ô pays, mon beau peuple !* est une réécriture de *Gouverneurs de la rosée* dans le sens que Sembène Ousmane ne veut pas laisser cette idéologie pacifique que prône Roumain triompher en Afrique, dans une époque très cruciale où la lutte pour les indépendances est à son apogée. Dans un système où le paysan n'a pas de droit, où l'injustice est devenue la norme, la seule issue possible que préconise la théorie marxiste soutenue par Fanon dans *Les Damnés de la terre* (1961) est la riposte. Puisque c'est à travers la violence que les oppresseurs dominant, c'est seulement par le même moyen que les dominés peuvent retrouver la liberté.

1.3 Justification

Nous avons choisi de travailler sur ce sujet parce que nous avons remarqué après une lecture intensive des deux romans en question, que les deux auteurs, adhérant à une même idéologie, devraient en principe avoir la même vision révolutionnaire puisque tous deux sont intéressés par la libération des peuples opprimés et se déclarent marxistes, ayant un même objectif d'aboutir à une société communiste où le paysan a les mêmes valeurs que le bourgeois. Cependant on note avec désespoir que les deux romans diffèrent en ce qui concerne l'idéologie révolutionnaire. Ce qui a poussé notre curiosité pour en savoir un peu plus sur l'engagement des deux écrivains.

Selon Apedo-Amah (1988) cité par Adinkra (2016) :

La création littéraire doit s'inscrire dans le chantier de construction nationale. Elle constitue un vecteur de développement économique et social ou humain. C'est donc une activité à caractère patriotique qui souligne le degré de responsabilité et d'engagement de l'écrivain-créateur.

Effectivement, Roumain et Sembène sont engagés pour une construction nationale, un développement socio-politique et économique de la société dans laquelle ils évoluent. Leurs textes en rendent témoignage. Les projets entrepris par les deux héros vont servir à toute la société. Prenons le projet de Manuel, l'eau qu'il a trouvée va servir toute la communauté paysanne sans exception, de même que la coopérative agricole de Faye. Cela montre le caractère patriotique de ces héros.

En ce qui concerne la lutte de Manuel et de Faye, nous notons que les deux récits se déroulent dans des contextes socio-politiques et économiques identiques. L'Haïti de l'époque est une société intensément caractérisée par l'exclusion, la domination, la répression et l'injustice de la part de la minorité qui gouverne le pays. Roumain lui-même l'a indiqué dans son roman : « Parfois la vieille contait ses déboires. Les

inspecteurs des marchés, postés aux abords de la ville, s'abattaient sur les paysannes et les volaient sans pitié ». Aussi l'attitude du chef de la police Hilarion la montre largement. Jean-Pierre (2016) le confirme en ces propos :

Il se met à la disposition d'un petit groupe et suce le sang du reste de la population. À cet égard, il y a absence de communauté politique car il n'y a rien qui est partagé en commun. Par conséquent, le peuple est chosifié puisque la vie de la majorité des individus ne vaut rien. Ceux qui possèdent le pouvoir politique prennent le plaisir dans l'exploitation et dans la souffrance mortelle du peuple.⁵

Ce que nous voyons ici n'est pas différent de la situation au Sénégal, un pays sous la domination française. L'exploitation dont souffre le Sénégal, la Casamance, sous les colonisateurs est similaire à la situation de l'Haïti, le Fonds-Rouge. C'est pour cette raison que nous posons que, selon les théories de révolution existantes, seule une révolution non-pacifique saurait libérer le peuple. Mais Roumain nous propose dans son roman une révolution pacifique. Ce qui nous pousse à vouloir comprendre pourquoi.

On remarque que Roumain ne cherche pas le changement du système d'exploitation que le gouvernement haïtien a mis en place. Or, Roumain dans sa Lettre à Tristan Rémy (4 janvier 1932) affirme ceci : « Je suis communiste. Non militant pour l'instant, parce que les cadres d'une lutte politique n'existent pas en Haïti. Je m'applique à préparer... »⁶. Pense-t-il toujours cela après sept ans de lutte, puisque le roman est publié en 1944. Or, Roumain en tant que marxiste sait bien que la révolution doit forcément déboucher sur le changement des institutions et des

⁵ Jean-Pierre, W. J. (2020) Analyses du point de vue politique de Gouverneurs de la Rosée. *Le National*, http://lenational.org/post_free.php?elif=1_CONTINUE/culture&rebmun=4339

⁶ Joseph, C. L. (2020). *Revolutionary Change and Democratic Religion: Christianity, Vodou, and Secularism*. Wipf and Stock Publishers. P. 108

constitutions (Ellul, 1969, p. 69). Malheureusement, ceci manque dans le roman célèbre de l'écrivain haïtien.

Pour que les Africains soient concentrés sur la lutte de la libération, comme nous l'avons constaté, Sembène réagit contre Roumain et écrit *Ô pays, mon beau peuple !* replaçant la lutte dans un contexte où il s'oppose véhémentement à l'injuste du système colonial et cherche la libération de la paysannerie en même temps que celle des institutions et des constitutions. Pour ce faire, il va créer un personnage qui sans peur va faire face aux exploiters et en même temps rassembler la classe paysanne autour de lui pour l'assaut final. En recentrant le problème dans un contexte colonial, Sembène veut montrer le vrai visage du système de la colonisation et ses effets sur le peuple colonisé. C'est-à-dire, Sembène croit à un avenir meilleur pour l'Afrique. Il place cet espoir dans les révolutions rationalistes, fondées notamment sur le marxisme (Marx, 2009)⁷. Marx affirme dans le *Manifeste du parti communiste* (1848) qu'aucune classe dirigeante, dans l'Histoire, n'a cédé le pouvoir *sans se battre*. C'est pourquoi Sembène nous montre que la lutte est la seule voie possible pour que la paysannerie soit libérée.

1.4 Objectifs et démarches méthodologiques

Notre étude cherche dans un premier temps à établir que les deux romans sont des épopées modernes. Dans ce cas nous cherchons à dégager les caractéristiques du récit épique traditionnel dans les romans cibles qui montrent qu'ils sont des épopées modernes. Ensuite, nous allons voir la relation qui existe entre eux en exposant les ressemblances puis les différences. Ces similarités sont en partie ce qui poussent bon nombre de lecteurs à conclure que *Ô pays, mon beau peuple !* est une réécriture ou un

⁷ Marx, D. (2009). Ousmane Sembène, théoricien et praticien du genre romanesque et de la cinématographie en Afrique. *Africultures*, 76(1), 173-191. doi:10.3917/afcul.076.0173.

intertexte de *Gouverneurs de la rosée*. Cependant, les différences sont les raisons pour lesquelles Sembène le trouve impératif de reproduire ce texte. Ce qui nous amène à en tirer les raisons possibles pour lesquelles l'auteur sénégalais a réécrit ce roman.

Pour un bon déroulement de cette étude, dans le sens d'atteindre tous les objectifs fixés, nous essayons de répondre à ces questions : Quels sont les traits qui montrent que les deux romans sont des épopées modernes ? Quelles sont les similarités et les différences majeures entre *Ô pays, mon beau peuple !* et *Gouverneurs de la rosée* ? Pourquoi la réaction de Sembène ? Ou pourquoi faut-il que Sembène réécrive *Gouverneurs de la rosée* ?

Afin d'atteindre les objectifs mentionnés ci-dessus, nous procédons tout d'abord par une approche de repérage dans les textes des traits caractéristiques de l'épopée qui font de ces romans des épopées modernes. Dire d'un roman contemporain qu'il est une épopée, dépend bien-sûr des traits définitoires d'une épopée ou récit épique traditionnel. Puisque notre travail va dans le sens d'une étude comparative nous procédons par l'approche comparative qui a pour objectif de repérer les ressemblances et les différences entre les œuvres étudiées. Pichois et Rousseau, (1967, p. 174) vont définir la littérature comparée comme :

La Littérature comparée est l'art méthodique, par la recherche de liens d'analogie, de parenté et d'influence, de rapprocher la littérature des autres domaines de l'expression ou de la connaissance, ou bien les faits et les textes littéraires entre eux, distants ou non dans le temps ou dans l'espace, pourvu qu'ils appartiennent à plusieurs langues ou plusieurs cultures, fissent-elles partie d'une même tradition, afin de mieux les décrire, les comprendre et les goûter.⁸

⁸ Pichois, C. et Rousseau, A. (1967). *La littérature comparée*, Paris, Armand Colin, p.174.

Cette méthode d'analyse est appropriée à notre travail puisqu'il s'agit de la réécriture. Réécrire une œuvre veut dire que les deux œuvres partagent quelque chose en commun. En plus de cela, comme nous l'avons expliqué plus haut, la réécriture d'un texte, ce que Genette appelle hypertexte, c'est-à-dire, le nouveau texte, veut mettre l'accent sur quelque chose de nouveau qui différencie cet hypertexte de l'hypotexte (le texte existant). L'analyse comparative des dynamiques intertextuelles menée dans toutes les pratiques littéraires et culturelles met à jour le travail subtil de différenciation que les auteurs accomplissent en réponse aux propositions de sens nouveaux (Heidmann, et Al, 2017, p. 216). Nous nous proposons cette analyse parce qu'elle nous permettra de soulever non pas seulement les rapprochements mais aussi les différences qui font voir les effets de sens nouveaux qu'ajoutent Sembène Ousmane au roman de Roumain. Dans ce cas, cette méthode correspond bien à notre travail.

1.5 Organisation du travail

Pour un bon déroulement de cette étude et pour bien répondre à tous les questionnements et préoccupations qui ont été déjà établis dans le but d'atteindre nos différents objectifs précédemment posés, notre travail s'organisera autour de cinq chapitres. Au premier chapitre, l'introduction est constituée de la contextualisation du sujet et de la problématique. Nous avons ensuite établi dans le deuxième chapitre le lien entre notre travail et les travaux précédents sur ces romans d'où la nécessité de cette étude. Nous avons établi également dans ce chapitre le cadre théorique qui soutient notre étude. Le chapitre suivant est dédié à l'analyse des textes. Nous avons analysé tout d'abord *Gouverneurs de la Rosée* puis *Ô pays mon beau peuple*. Le quatrième chapitre s'est consacré à l'interprétation des analyses faites dans le chapitre précédent. Ici nous avons exposé les convergences et les divergences qui caractérisent

les deux textes pour en dégager la vision des deux auteurs. Nous avons terminé le travail par une conclusion générale qui fait l'état de lieu de l'étude.



CHAPITRE DEUX

TRAVAUX ANTÉRIEURS ET CADRE THÉORIQUE

2.0 Survol

Cette partie du travail prend en compte l'état de la recherche et les fondements théoriques qui sous-tendent notre étude. Nous examinons quelques critiques et études qui ont été faites sur les romans concernés, pour nous permettre d'établir ce qui est déjà fait, servant de base pour notre travail et pour nous aider à mieux le situer. Nous voulons ajouter que notre travail se fonde sur les théories postcoloniales et intertextuelles. Nous nous imposons ces choix parce que tout d'abord, les deux romans ont comme cadre des sociétés une fois colonisées et surtout à cause des ressemblances frappantes que le lecteur attentif observe dans les deux romans.

2.1 Travaux antérieurs

Atati (2015) a fait une étude sur « la structure textuelle de *Gouverneurs de la rosée* ». Il a étudié les différents types de textes proposés par Jean Michael Adam comme le texte narratif, dialogal, argumentatif, descriptif et explicatif. Il a trouvé que *Gouverneurs de la rosée* contient tous les types de textes, raison pour laquelle il le qualifie un roman hétérogène. Il a finalement suggéré que ce roman pourrait être pédagogisé pour servir de source riche d'enseignement-apprentissage de la langue française. Nous trouvons que son travail a une tournure linguistique et didactique plutôt que littéraire. Ce travail n'a aucun lien avec notre travail puisque notre étude est purement littéraire.

Arnold (1979), dans son article intitulé « Approches critiques de « *Gouverneurs de la rosée*, symbolisme, réalisme socialiste et le roman », fait une étude idéologique des *Gouverneurs de la rosée* et le réalisme socialiste en situant l'auteur, Jacques

Roumain, dans le courant communiste. Étant un partisan de l'idéologie communiste, son texte ne peut qu'être fondé sur la théorie marxiste.

Il condamne quelques critiques qui ont étudié *Gouverneurs de la rosée* comme un texte allégorique. Il écrit « Plutôt que de saluer cette réussite de Roumain, les critiques unanimement ignorent la simplicité de l'intrigue pour trouver, ou inventer, des complications à admirer » (Arnold, 1979, p. 91). Pour lui, le texte de Roumain devrait être vu comme une parabole en considérant l'aspect de l'oralité du texte. Il se justifie en disant que : « L'allégorie requiert l'analyse parce que sa signification existe sur le plan figuré. La parabole délivre son message dans son intrigue même au plan immédiat » (*Idem*).

Il condamne aussi les critiques qui considèrent le texte comme messianique en se référant à Manuel comme un sauveur à l'instar de Emmanuel qui signifie littéralement « Dieu est avec nous ». Plutôt, il fait une analyse plus pragmatique en se référant au nom Manuel qui signifie pour lui « par la main » (par extrapolation il signifie « ouvrier »). Il explique que l'action entreprise par Manuel est faite manuellement et non divinement. Il écrit : « Le personnage de Manuel est un « manuel » de pratique et de sensibilité révolutionnaire » (*Idem*, p. 99)

Il revient sur le symbolisme de l'eau et de la sécheresse dans *Gouverneurs de la rosée* en les assimilant à l'espoir et à l'oppression. De plus, il explicite ces deux termes, l'eau et la sécheresse, en affirmant : « On peut mettre en avant que l'eau signifie la lutte unie et la sécheresse l'effet du capitalisme qui vide le pays le plus reculé de sa substance vitale ». Pour lui, le réalisme socialiste implique que l'auteur met son art au service de la révolution du peuple opprimé. C'est donc selon lui, ce que prêche Roumain dans son roman.

Henshaw (1991) a travaillé sur la Paysannerie dans *Gouverneurs de la Rosée* et *Ô pays mon beau peuple!* dans son mémoire, il fait la comparaison de la vie déplorable des paysans dans les deux romans. Il a peu touché l'action des héros qui ont lutté pour la libération de ces exploités et surtout pour l'union des paysans dans une action commune comme le propose l'idéologie marxiste. Ce qui en partie nous a poussé à entreprendre cette recherche. L'emphase dans son travail est mise sur les paysans opprimés et leurs conditions de vie déplorables comme nous l'avons déjà insinué plus haut. Il a basé son étude sur la théorie marxiste qui l'a aidé à dégager des deux romans, les classes antagonistes proposées par cette théorie et comment elles peuvent établir le règne du prolétariat représenté ici par les paysans. Il aborde l'aspect culturel et religieux. Il affirme que la libération du paysan ne se trouve pas dans la religion, mais dans la convergence des forces.

Ce travail nous serait d'une grande utilité, du fait qu'il a développé l'aspect paysan des romans. Cet aspect montre la souffrance du peuple, ce qui a poussé le héros à agir. C'est là où se trouve l'importance de son travail dans le contexte de la nôtre.

De son côté, Laroche (2003), dans son article, « Jeu, engagement et esthétique dans *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain », a dédié la première partie de son travail aux jeux du dit et du non-dit et leurs conséquences. Ce faisant, il nous fait voir en partie la scène qui se passe entre Manuel, Hilarion et son adjoint. Il met l'accent sur le non-dit de Manuel face aux provocations du chef de la police, Hilarion. Ce silence fait du héros un personnage rusé comme on peut le voir dans cette ligne du roman « C'est un nègre rusé, pense Larivoire avec admiration. Il a détourné l'orage. (Roumain, 1944, p. 151) ». On voit dans son travail que Manuel, à cause de son silence, réussit à échapper aux incitations du chef de la police. En se référant à ses propres mots, il écrit :

Il y a dialogue entre le chef de police et son adjoint mais monologue du chef de police quand il s'adresse à Manuel. Or, il y a victoire de Manuel qui se tait et défaite de l'adjoint qui réplique à son chef. Selon l'usage, habile, du silence, ou maladroit de la parole, deux joueurs peuvent, l'un se tirer d'affaire et l'autre tomber dans le piège tendu par un même adversaire. (Laroche, 2003, p. 61)

Nous retenons de lui que le silence de Manuel est un outil qui lui permet de triompher de son adversaire. Mais cela ne veut pas dire de ne pas parler quand il faut le faire. Il est nécessaire de parler quand on doit faire comprendre quelque chose qui doit amener les gens à agir dans le bon sens. Cependant, parler est inutile dans le cas où on sait que cela pourrait engendrer des problèmes.

Il aborde aussi le travail collectif que propose le héros pour sortir de la crise de sécheresse ; c'est-à-dire, pour amener l'eau à Fonds-Rouge. Il le compare à un jeu africain appelé le « Kay Awéle ». Ce jeu qui a pour objectif l'intégration et la solidarité, permettrait d'avoir un environnement convivial au sein de la communauté. Donc, ce jeu n'a pas pour but d'avoir un gagnant mais d'unifier le peuple. Pour Laroche, l'approche qu'utilise Manuel est un jeu destiné à faire de la société la gagnante. Ce jeu est aussi l'engagement de l'auteur à faire voir à un pays avide de se libérer d'exploitation le chemin à suivre. Laroche (2003, p. 66) explique : « On peut comprendre alors que le jeu soit en même temps engagement et que ce soit paradoxalement par le jeu que l'engagement social se traduise de la manière la plus forte ».

Toussaint, publie en 2008 un ouvrage sur Jacques Roumain et son texte, *Gouverneurs de de la rosée*, titré *L'utopie révolutionnaire en Haïti*. N'ayant pas pu avoir accès à l'ouvrage entier, nous nous contenterons de la revue faite par *Le nouvelliste* pour rendre compte un peu de quoi il s'agit. Dans un premier temps, il établit la différence entre « l'idéologie qui relève de la stabilité de l'ordre établi et l'utopie qui s'oriente

vers la rupture ou la transformation de cet ordre »⁹. Il explique de façon explicite l'aspect « utopico-messianique » de Roumain en le reliant au concept du romantisme révolutionnaire. Donc, il estime que l'engagement de Roumain ne tient pas compte de la réalité, c'est-à-dire, qu'il vise ce que les autres croient impossible. Toussaint, dans son ouvrage, touche en particulier l'engagement de Roumain dans la lutte populaire pour libérer le peuple de la main de l'opresseur. Il qualifie cet engagement de révolutionnaire violent au début qui est passé à un pacifisme révolutionnaire. C'est ce que Laroche décrit comme les silences aux provocations. Il rejette aussi la solution que propose l'auteur de *Gouverneurs de la rosée* pour sortir son peuple opprimé en réaffirmant que seule l'idéologie marxiste, c'est-à-dire, l'union du prolétariat dans une action unique serait capable d'apporter la victoire.

Le travail de Toussaint nous sera d'une grande importance puisque le nôtre est sur l'engagement de Roumain. Cela va nous aider à cerner les différents sens de l'engagement chez Roumain et les comparer avec ceux de Sembène.

Ugochukwu (2002) publie un article dans la revue *Ethiopiennes*, il l'intitule « *Ô pays mon beau peuple*, lourd du passé, porteur de l'avenir ». Dans cet article, il fait un retour en arrière pour évoquer un peu comment la littérature africaine qui est un engagement culturel s'est soudainement transformée en un engagement politique en faisant référence à l'appel lancé par Césaire en 1956 dans *Discours sur le colonialisme*. Il estime que c'est ce qui a poussé les écrivains, notamment Sembène Ousmane à s'aventurer dans les écrits politiques. *Ô pays mon beau peuple* est le bienvenu en cette période où les Africains ont commencé par ouvrir les yeux sur toutes les atrocités des colons. Pour lui, il compare le début du roman, c'est-à-dire,

⁹ Toussaint, H. (2012). *L'utopie révolutionnaire en Haïti: autour de Jacques Roumain*. Pétion-Ville: Presses nationales d'Haïti. <http://www.lenouvelliste.com/article/54368/lutopie-revolutionnaire-en-haiti-autour-de-jacques-roumain>

l'eau, les différents arbres et les animaux tous mélangés sans aucun ordre, aux peuple qu'il va rejoindre

Selon lui, cette remontée lente du bateau à l'arrivée de Faye montre les différentes étapes du courant littéraire africain. Il ajoute aussi que, c'est une dernière tentative de récupération de la terre africaine. Il conclut son article en proposant que pour que l'Afrique évolue, il faut que les Africains unissent leur force en collaboration avec les Blancs comme le montre Oumar Faye et Isabelle. Ceci est démontré aussi par les outils comme les tracteurs qui vont aider à développer l'agriculture.

L'auteur de *Ô pays mon beau peuple* dénonce les coutumes africaines et les religions comme l'islam et le christianisme qui bloquent le développement des pays africains. Mais au contraire, il loue l'action de Faye qui, sans être fanatique, respecte les coutumes et les religions africaines. Il défend le peuple oppressé en mettant l'opresseur à sa place. Il écrit que Faye « s'est jeté à corps perdu dans la bataille de la terre » ce qui est devenu un danger pour lui. Encore, il ne manque pas de faire mention du fait que Faye unit la jeunesse pour les préparer à la révolte et à la lutte de libération du peuple. Il compare l'action entreprise par Faye à une lutte traditionnelle sénégalaise, un jeu qu'il décrit d'être violent et dans lequel le plus fort gagne. Il estime que c'est de cette façon que l'auteur a créé son héros. « Une lutte brutale où tout est permis, où l'on saisit son adversaire comme on peut ; la rapidité, la surprise assurent la victoire plus que la force pure » (Ugochukwu, 2002). Certes la mort du héros est bête mais on en tire une leçon très positive. Il dit : « [...] est normal qu'un homme s'accroche à la liberté et meure pour elle », écrira Ngugi dans *Et le blé jaillira*.

L'étude d'Ugochukwu (2002) et de Laroche (2003), nous met un peu dans le bain de notre travail. Dans les deux travaux, on voit une forme de jeu, l'un pacifique qui ne désire pas un gagnant et l'autre violent où le plus fort gagne. Mais ce qui est marrant est que les deux héros perdent leurs vies à la fin.

Quant à Adama (2018), il traite le thème de « Enjeux et perspectives des sociétés africaines modernes dans *Ô pays, mon beau peuple!* de Sembène Ousmane ». Son article est divisé en deux grandes parties. Il analyse en premier lieu la place de la religion dans l'œuvre. En deuxième lieu, il analyse comment l'Afrique doit se prendre pour un avenir meilleur. Il adopte la méthodologie structuraliste de Barthélemy Kotchy (1984) qui prend l'œuvre comme « une réalité autonome et spécifique ».

Il reconnaît dans l'œuvre les types de religion qu'on peut trouver en Afrique : l'islam, le christianisme et les coutumes ancestrales et traditionnelles. L'islam, étant la religion dominante au Sénégal, est pratiqué par la plupart du peuple. C'est aussi la religion du personnage principal et sa famille. Il donne une description méticuleuse sur comment les gens adorent Dieu « Allah ». Adama note aussi le temps verbal, l'imparfait de l'indicatif, utilisé par l'auteur qui montre la continuité de l'adoration. Dans le cas du christianisme, il parle de comment les adeptes doivent être propres et bien habillés avant d'aller à l'église. Indirectement, il fait une comparaison entre le christianisme et les autres religions qui n'obligent pas les fidèles à mettre leurs plus beaux habits. En même temps, il s'agit du sarcasme de la religion des Blancs. La religion animiste n'est pas très répandue mais pratiquée par quelques gens et le syncrétisme de certains.

Il résume ce point par l'avis de Faye Oumar, le héros, qui croit que toutes ces formes d'adoration sont destinées à un seul Dieu malgré leurs avis divergents. Mais ce que

ces conceptions religieuses enseignent se résultent en une vie noble que doivent avoir les fidèles. Il touche aussi la disponibilité de Faye, le combat qu'il mène pour la liberté de son peuple.

La deuxième partie de son analyse intitulée « L'Afrique : quel ordre social, politique et économique pour un développement durable? » est consacrée à l'engagement de l'auteur. Il commence par le projet de Faye pour rétablir l'ordre serein dans la société pour que le peuple soit une fois encore uni. Mais la bourgeoisie pour défendre son intérêt cherche des moyens pour bloquer l'avancée du plan de Faye. Il fait mention de la supériorité de la peau blanche sur la noire. Une supériorité acceptée par les exploités qui fait que le Noir sous-estime ses propres exploits.

Il ne manque pas de parler de la coutume du mariage où en Afrique ce sont les parents qui doivent faire le choix de la femme pour leur fils. Il montre la rupture de cette tradition par le protagoniste qui a choisi une partenaire blanche à l'encontre de l'avis des parents. Pour les parents, c'est déjà une malédiction puisque la coutume n'admet pas une union mixte et ils croient que cela n'est pas un bon signe. Mais Anta Diop, (1979, p. 16) pense que le « modernisme n'est pas synonyme de rupture avec les sources vives du passé ; donc il précise que le fondement du mariage c'est sur l'amour » ce qui est le cas chez Faye.

Son article met l'accent sur la mission formatrice qu'on remarque par les réunions des jeunes chez Faye. Il écrit : « Dans cette mission d'information et de formation, Faye assume une lourde responsabilité et joue un rôle de conducteur de peuple » (Adama, 2018, p. 81). Ce faisant il met au clair sa pensée ou sa vision pour la liberté du peuple. Il met en exergue la lutte de la négritude qui se poursuit par l'écrivain qui se révèle comme un messenger de Dieu, c'est-à-dire un messie, un rédempteur ayant le message

de libération du peuple en exprimant et en trouvant des solutions aux préoccupations de la société. Ce qui fait que Faye reste fidèle à sa mission jusqu'à son dernier souffle. Mais avant cela, on voit Faye qui se consacre à défendre l'intérêt du peuple de façon désintéressée, c'est-à-dire, sans se soucier de ce qu'il doit gagner comme les Blancs le font.

Il conclut son travail en mettant l'emphase sur l'union des deux parties et leur détermination à réussir. Que ce soit la modernité ou la coutume africaine, les Blancs ou les Noirs, cela serait un plus pour une Afrique meilleure. Ce travail, pour nous, est une preuve de l'engagement de l'auteur de *Ô pays, mon beau peuple !*, et en même temps le lien qu'il peut avoir avec *Gouverneurs de la rosée*.

2.2 Cadre théorique

Cette partie du deuxième chapitre expose quelques termes et concepts qui sont nécessaires pour le développement de notre sujet. Ces termes et concepts forment la base sur laquelle nous fondons notre travail. Nos réflexions se construisent autour de la théorie postcoloniale et l'intertextualité. De même, nous allons élaborer dans cette partie quelques approches méthodologiques sur lesquelles nous nous appuierons pour analyser les données pour aboutir à nos résultats.

Jacques Roumain et Sembène Ousmane, écrivains négro-africains issus des pays sous domination occidentale française, exposent à travers leurs textes narratifs la précarité de la vie dans leurs sociétés exploitées. Et comme tous les textes écrits dans les pays colonisés peuvent être soumis à une analyse postcoloniale, nous proposons de soumettre les deux romans à une étude postcoloniale. La théorie postcoloniale puise ses sources dans, *L'Orientalisme* d'Edward Saïd (1980). Saïd estime que « la construction de l'Orient s'inscrit dans une relation de pouvoir et de domination de

l'Occident, c'est-à-dire, de l'Europe en premier lieu sur l'Orient » (p. 398). C'est une théorie littéraire qui apporte des outils critiques permettant d'analyser les écrits produits par les auteurs issus des pays qui ont une histoire de colonisation. Cette théorie prend aussi en compte l'analyse des textes écrits pendant la période coloniale en mettant en évidence l'état de l'oppression subie par le peuple colonisé dans leurs ouvrages. Selon Quayson (2000) :

Le postcolonialisme implique la discussion des expériences de différentes sortes telles que l'esclavage, l'immigration, l'oppression et la résistance et les races, le genre, et les réponses aux discours de l'Europe impériale contenues dans l'histoire, la philosophie, l'anthropologie et la linguistique (p. 2).

Moura (2013) définit le postcolonialisme comme une théorie qui cherche à étudier toute « littérature qui renvoie aux lettres naissant dans un contexte marqué par la colonisation ». Il a essayé d'enlever toute ambiguïté entre les deux termes « post-colonial » et « postcolonial » : selon lui,

Le post-colonial désigne le fait d'être postérieur à la période coloniale, tandis que le postcolonial réfère à des pratiques de lecture et d'écriture intéressés par les phénomènes de domination, et plus particulièrement par les stratégies de mise en évidence, l'analyse et l'esquive du fonctionnement binaire des idéologies impérialistes (p. 10).

En effet le postcolonialisme est pris par certains, seulement comme les faits qui ont eu lieu après les indépendances des pays colonisés. Ce serait une façon de mitiger l'histoire de ces pays. C'est pourquoi, il prend en compte la période coloniale en étudiant non seulement la littérature mais interrogeant l'histoire coloniale et ses traces jusqu'au temps contemporain. Ainsi les définitions de Quayson et Moura s'inscrivent-elles dans la même logique. L'objectif de la

théorie postcoloniale selon Man (2007) est « d'analyser les effets durables de la colonisation sur les peuples anciennement colonisés » (p. 19).

En effet, la théorie postcoloniale recouvre trois champs d'interprétation selon Blanchard, Lemaire, Bancel, et Thomas (2000) :

Lecture de textes produits par des écrivains de pays ayant une histoire de colonialisme, principalement des textes concernant le fonctionnement et l'héritage du colonialisme dans le passé ou le présent. Lecture de textes produits par ceux qui ont émigré de pays ayant une histoire de colonialisme, ou ceux qui sont issus de familles de migrants, qui traitent principalement de l'expérience de la diaspora et de ses nombreuses conséquences. Relire des textes produits pendant le colonialisme; à la fois ceux qui s'adressent directement aux expériences de l'Empire, et ceux qui semblent ne pas¹⁰ (p. 33).

Nous évoquons ces trois procédés parce qu'ils nous permettront d'étudier les textes choisis de manière à montrer comment ils reflètent les faits de l'histoire coloniale que nous remarquons chez Jacques Roumain, l'auteur de *Gouverneurs de la rosée*. Il semble oublier les faits réels pour nous faire croire que le problème de Haïti est quasiment un problème naturel, « la sécheresse », alors que l'histoire de Haïti elle-même est une forme de sécheresse.

Le postcolonialisme étant une théorie évoquant l'histoire de la domination de l'Occident sur l'Orient, ne peut se passer de la révolution. Puisque tout peuple opprimé a le droit de se rebeller pour se libérer. Ce qui nous amène à voir l'importance de la révolution dans la lutte des classes.

¹⁰ Blanchard, Lemaire, Bancel, et Thomas (2000, p. 33): (version originale): Reading texts produced by writers from countries with a history of colonialism, primarily those texts concerned with the workings and legacy of colonialism in either the past or the present. Reading texts produced by those that have migrated from countries with a history of colonialism, or those descended from migrant families, which deal in the main with diaspora experience and its many consequences. Re-reading texts produced during colonialism; both those that directly address the experiences of the Empire, and those that seem not to.

2.2.1 La place de la révolution dans la lutte de classes

Pour bien comprendre la révolution dans le cadre des exploitants et exploités, nous nous référerons à Mao Tsé-toung qui a mis le marxisme de Lénine en pratique en Chine et qui a beaucoup écrit à ce sujet. Selon Mao (1939), « La révolution, c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe renverse une autre »¹¹. Cette définition de Mao signifie qu'avant de parler de révolution, il doit y avoir deux classes antagonistes, c'est-à-dire, une classe dominante et une classe dominée. La classe dominante appelée les capitalistes ou les bourgeois détient le capital et contrôle la production, et l'autre qui est composée des ouvriers ou prolétaires et des paysans qui sont des salariés est obligée de vendre sa force physique pour vivre. Dans les pays colonisés sous-développés on les appelle souvent les paysans. Ce qui rejoint la théorie des classes du marxisme. Pour Marx, seule cette classe est capable de renverser la situation pour créer un État communiste où il n'y aura plus de classes. Nous voulons dire par-là que seuls les prolétaires ou les ouvriers peuvent changer leurs propres conditions en se révoltant. Mais, il met en garde d'ores et déjà que :

La révolution n'est pas un dîner de gala; elle ne se fait pas comme une œuvre littéraire, un dessin ou une broderie; elle ne peut s'accomplir avec autant d'élégance, de tranquillité et de délicatesse, ou avec autant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme.

Pour Mao, la liberté doit être arrachée à coup de force et avec détermination. La révolution ne doit pas avoir de place pour le sentiment ; dans ce cas il faut primer la libération puisque les oppresseurs aussi ne se laisseront pas prendre le dessus facilement. C'est ce que Fanon (1961, p. 61) confirme en ces mots : « La colonisation ou la décolonisation, c'est simplement un rapport de forces. L'exploité s'aperçoit que sa libération suppose tous les moyens et d'abord la force ». Il veut dire ici que la force

¹¹. Mao, Z. (1945). *Le petit livre rouge, citations du président Mao Tsé-toung*. Paris : Seuil.

doit être combattue par la force. Un maître ne voudrait pas céder sa place pour une raison ou une autre donc le seul moyen pour atteindre cette place c'est l'utilisation de la force. Personne ne peut vouloir se libérer de son exploiteur en étant soumis, il faut combattre et montrer son désagrément vis-à-vis de l'exploiteur. Cette révolution dont nous parlons doit être agressive et consistante comme le cas de la Chine.

Marx (1895) dans *Le manifeste du parti communiste* écrit :

La révolution communiste est la rupture la plus radicale avec les rapports de propriété traditionnels ; rien d'étonnant à ce que, dans le cours de son développement, elle rompt de la façon la plus radicale avec les vieilles idées traditionnelles (p. 25).

Nous soulignons ici la rupture la plus radicale que Marx véhicule. L'auteur de l'idéologie marxiste en ces mots confirme aussi que la révolution n'est pas un jeu de courtoisie mais un combat auquel on doit tout donner même jusqu'à perdre sa vie s'il le faut. Ce combat ne peut qu'être mené par la classe qui subit la domination parce que c'est seulement elle qui puisse bien exprimer cette douleur ou amertume qui lui a été infligée au cours des années de domination coloniale. Pour Marx, seule la révolution qui vise à renverser l'ordre existant dans le but de créer une société où tout le monde sera égal, et pour qu'une société d'un ordre nouveau puisse être créée.

La classe bourgeoise cherche toujours à maintenir sa domination sur la classe ouvrière et au besoin par la force à travers un système bien structuré à servir d'instrument de subjugation. Pour Marx, ces hommes qui sont à la tête, c'est-à-dire, « les dominateurs », pour continuer à détenir le pouvoir de suprématie sur les opprimés « dominés », pour se justifier, construisent des théories ou idéologies pour libérer leur conscience. De ce fait, au cas d'infraction, ils font références à ces théories et idéologies pour les

guider. C'est une sorte de constitution adoptée par les Blancs pour effrayer les pauvres pour les dominer.

Césaire (1955) affirme cela :

Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies. Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de soumission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production (p. 9).

Ce concept est aussi développé par Memmi (1957). Il élabore dans un contexte colonial le statut du colonisateur comparé à celui du colonisé. Il met l'accent sur le mythe de la supériorité du Blanc dans les pays noirs, où le fait d'être blanc donne tous les privilèges, même aux petits Blancs. Le statut du Blanc en Afrique fait qu'il préfère la terre noire que de rester en Occident. « On rejoint la colonie parce que les situations y sont assurées, les traitements élevés, les carrières plus rapides et les affaires plus fructueuses »¹². Donc, c'est ce qui pousse le Blanc dans les aventures. Le Noir est chosifié et est utilisé comme une machine de production ou comme un robot qui doit obéir à la lettre à leurs ordres. L'homme noir pour le Blanc est un animal. Par contre le colonisé, considère la peau blanche comme son maître. « Les colonisés se contentent de ce que les Blancs leur disent et en sont dociles [...] ils ne voient rien de mal dans les privilèges des Blancs, [...]. Ils se contentent de la petite place que leur assignent les coloniaux (Joppa, 1982, p. 115) »

Alors ces colonisés considèrent leurs maîtres comme leurs sauveurs et blâment le destin ou l'histoire de les avoir créés ainsi. Ce qui fait qu'ils s'adonnent à la résignation et attendent qu'une force étrangère divine vienne les sortir de cette fosse.

¹² Memmi, A. (1957). *Portrait du colonisé, Portrait du colonisateur*. Paris : Corrèa

C'est ainsi qu'ils accusent Dieu ou les divinités de tous leurs malheurs, d'où l'implication de la religion dans ce système d'exploitation de l'homme par l'homme. Cela s'accroît dans les systèmes coloniaux.

La religion est le refuge des opprimés. C'est pourquoi dans l'idéologie de Marx la religion occupe une place très importante. Marx (1998, p. 8) écrit : « La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple ». D'une part, la religion est une solution à la souffrance du peuple. C'est-à-dire, qu'elle garantit un monde meilleur. Aussi, elle fait oublier momentanément les problèmes du peuple en donnant l'impression que tout va bien. D'autre part, la religion est un poison ou une drogue qui fait endormir ou qui affecte la capacité de jugement de la paysannerie en même temps, elle permet au peuple d'accepter sa souffrance. Ce qui conduit naturellement à la résignation.

Marx explique d'avantage que la religion est un moyen inventé par la bourgeoisie pour contrôler le peuple démuné. Ainsi, la religion est au service de la classe privilégiée. Il continue en disant que la religion est une idée des hommes pour empêcher les exploités de se révolter contre l'injustice sociale. Donc on comprend ici que Marx ne lutte pas seulement contre les pratiques religieuses mais plutôt, il attaque les conditions de leur existence. D'un autre côté, il écrit « l'homme fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà reperdu (Marx, 1998, p. 8) »

Cette idée de Marx nous aide à expliquer la position et la réaction de Jacques Roumain et de Sembène Ousmane face à la croyance du peuple auquel ils

appartiennent. Dans les textes respectifs, la vision des auteurs est véhiculée par les personnages principaux aux noms de Manuel et Faye. Nous remarquons que ces écrivains sont influencés par l'idéologie marxiste qui ne soutient pas la religion à cause de son rôle hypnotique des peuples dominés. Ils montrent leur athéisme en se ralliant à Marx. Dans un entretien sur *Emitai* Sembène dit :

Je respecte toutes les croyances mais je pense personnellement que les religions sont des opiums pour les peuples. Je suis marxiste et athée. Je crois effectivement qu'à l'époque de la colonisation les religions ont, dans certains cas, servi de refuge pour les opprimés ou qu'elles ont entretenu la flamme de résistance. Mais dans mon film les fétiches sont plutôt du côté de la résignation. Ce sont des femmes qui, attachées à leurs riz, qui résistent vaillamment contre les Français, sans référence à la religion, ce que je dis dans *Emitai*; entre autres choses, c'est aux hommes et aux femmes de décider de leurs destins, pas aux dieux (Écran 76, in *Emitai* [scénario], 11-12)¹³

Roumain et Sembène portent leurs regards sur la souffrance des peuples qui ploient sous la domination et qui, n'ayant pas de solution, trouvent refuge dans la religion. Comme la mission de Roumain et Sembène est d'éveiller la conscience des paysans et les munir des outils pour prendre leur vie entre leur propre main, en un mot pour se libérer de la main des exploités, ils se sont engagés dans cette lutte littéraire où le réalisme social est clé surtout avec Sembène, c'est-à-dire, ils révèlent les faits comme on peut le remarquer au sein de la société dans laquelle ils vivent. Comme nous le verrons dans la suite de notre travail, à travers les analyses, leurs ouvrages sont de véritables armes contre l'oppression mais ils passent par des voies un peu divergentes pour arriver au même résultat. Ce que nous allons nous permettre de dévoiler dans la suite de ce travail.

¹³ Propos recueillis par Guy Hennebelle (1977) in *Ecran 76*, n° 43 ; cité par l'auteur, in *Emitai* [scénario]. Paris : MK2 Diffusion et Dakar Filmi Domireew,

Marx base son travail sur l'État qui est le pouvoir politique reflétant la structure de la société. Cette structure est un ensemble de rapports entre les classes. Il dit que la société est formée de deux classes antagonistes : les exploités et les exploités ou mieux encore les bourgeois et les prolétaires. Dans cette structure, la classe dominante, l'opresseur, contrôle tout, c'est-à-dire, l'économie, les affaires publiques, les forces de l'ordre et la production. Selon Fanon (1961, p. 59) :

L'État qui, par sa robustesse et en même temps sa discrétion, devrait donner confiance, désarmer, endormir, s'impose au contraire spectaculairement, s'exhibe, bouscule, brutalise, signifiant ainsi au citoyen qu'il est en danger permanent.

Dans cette société, on a une minorité qui contrôle la majorité, autrement dit, les bourgeois qui sont un petit nombre mais possédant le capital, contrôlent donc les prolétaires qui sont plus nombreux. Dans notre cas nous parlerons de la classe paysanne dans les mots de Fanon (1961). Donc, pour devenir puissant et riche, les capitalistes utilisent la force pour obliger les paysans à travailler dur pour satisfaire leur avidité. Le désir de devenir très puissant, les pousse à utiliser des moyens inhumains très violents pour obliger les paysans à travailler. Ils sont prêts à résister à toute revendication venant des paysans, se servant de la violence pour les maîtriser. Ce qui fait qu'ils se sont transformés en un corps monstrueux sans conscience.

Pensons-nous qu'un monstre peut facilement céder à la menace d'un agneau ? Évidemment pas. L'agneau doit aussi se vêtir de peau de monstre pour faire face au monstre lui-même. Mais cela ne veut pas dire que l'agneau devienne monstrueux. En un terme clair, pour que la classe opprimée renverse la situation, elle doit devenir combattive. Ce qu'affirme Fanon (1961, p. 309) : « seuls le prolétariat et la paysannerie sont des classes révolutionnaires ». Et Joppa, (1982, p. 19) confirme cela

en disant que « pour atteindre sa vérité, le colonisé, l'opprimé, l'exploité est obligé de ruiner celle du colonialiste, de l'opresseur, de l'exploiteur ».

2.2.2 La nature de l'engagement littéraire de Roumain et de Sembène

L'engagement est un concept littéraire par lequel « les écrivains donnent des gages à un courant d'opinion, à un parti, ou, de manière plus solitaire, s'impliquent par leurs écrits dans les enjeux sociaux, et notamment, politiques ».¹⁴ Cette définition nous donne une idée générale de l'engagement d'un écrivain, notamment des deux auteurs cibles. Ceci nous oblige à voir un peu comment ces deux écrivains sont parvenus à entrer dans cette enclave d'écrivains engagés et surtout voir les conditions qui les avaient conduits dans cette situation. Cela ne veut pas dire que nous voulons faire la biographie de ces auteurs ; l'emphase ici sera plutôt mise sur la nature de leur engagement ; comment le titre le montre. Ce n'est pas le lieu aussi de revoir la définition du mot engagement puisque nous l'avons déjà fait dans le premier chapitre.

Comme Karl Marx et Engel, Jacques Roumain aussi s'est détaché de sa zone confortable, c'est-à-dire, la bourgeoisie, pour lutter au côté de la classe opprimée. Cette rupture étant difficile pour les gens de cette classe supérieure, qui ont du mal à l'accepter mais pour Roumain, il a épousé la lutte des classes travailleuses. Ce qui veut dire que désormais, il va lutter contre l'exploitation capitaliste et impérialiste, avec mission la destruction de ces classes d'exploiteurs en vue de créer une société socialiste. Voici l'objectif de Roumain au début de son combat mais va-t-il réussir à maintenir sa position durant son parcours ?

¹⁴ Aron P., Saint-Jacques D. et Viala A, (2002). *Le dictionnaire du littéraire*, Paris: Presses universitaires de France.

Jacques Roumain n'a seulement pas fait carrière en tant que littéraire, il est un individu à plusieurs facettes. Il est tantôt poète, politicien et anthropologue. Sa littérature reflète tous ces aspects de la personne qu'est Roumain. Parlant de Roumain en tant qu'écrivain on voit que ses ouvrages ont un fondement marxiste. L'idée maîtresse qu'il véhicule est le matérialisme historique et dialectique pour montrer la place de la lutte des classes des exploités contre celles des exploités. Adhérant à l'idéologie marxiste, il est un militant de la liberté du peuple paysan ; ce qui le pousse à fonder le premier parti communiste à Haïti. Ses principaux textes se sont dirigés vers la paysannerie. À travers ses textes, il montre la vie précaire de ces gens auxquels il s'identifie. Même si le but de Roumain est de dévoiler les oppresseurs, il ne fonde pas son récit sur ceux-là. Les paysans sont la classe qui seule pourrait transformer la société comme le montre la théorie de classe de Marx. La place que Roumain donne à la bourgeoisie n'est pas très claire. Cependant, il a choisi une écriture douce et sentimentale, ce qui fait que bon nombre de gens se sont laissés « emporter par sa douce poésie plutôt que sa pensée profonde, c'est-à-dire, sa vision socialiste ».¹⁵

Le récit de Roumain est un peu obscur concernant la lutte de classe bien qu'il soit un avocat du socialisme. On peut difficilement noter les deux classes antagonistes dans ses textes surtout dans *Gouverneurs de la rosée*, s'il ne s'occupe pas au fond des affaires de la classe oppressive, disent certains, c'est parce qu'il a une racine bourgeoise. Mais en tant que marxiste, il doit normalement exposer les deux classes principales et l'antagonisme entre ces classes. Nous notons que son récit est plus orienté vers les classes inférieures, c'est-à-dire, les « paysans » comme on le trouve dans ses textes. Et son but, c'est d'outiller les paysans à s'en sortir eux-mêmes, en ne se souciant pas de l'opresseur. Ce que nous trouvons impossible.

¹⁵ Marc-Arthur Fils-Aimé (2007). Haïti - Culture : Unité idéologique, politique dans les écrits et dans les actions chez Jacques Roumain, *AlterPresse* <http://www.alterpresse.org/spip.php?article6071#.XIOXYqDgrIU>

Cadet (2015) dans son analyse sur le marxisme à Haïti, trouve qu' « il y a un processus de régénération du marxisme chez Roumain que l'on peut retrouver dans tous ses ouvrages »¹⁶. Ce qui veut dire que Roumain veut créer une idéologie marxiste qui est adaptée aux situations du pays. Mais pour Serre (1974), le philosophe historien français, le marxisme de Roumain dans *Gouverneurs de la rosée* est un échec idéologique. Selon le philosophe, Jacques Roumain n'arrive pas à garder certains grands piliers du marxisme. [...], il estime qu'il y a des contre-sens idéologiques au travers de cet ouvrage exceptionnel.¹⁷

Sembène Ousmane quant à lui, a émergé de la classe paysanne, contrairement à Roumain. Ce qui veut dire qu'il est né et a vécu parmi les exploités et donc a vécu leur sort. Il connaît la situation dans laquelle vit la classe opprimée. Son parcours ne montrait pas qu'il deviendrait un jour écrivain de très grande renommée parce qu'il a abandonné ses études très tôt. Sa vie littéraire a commencé lorsqu'il ne pouvait plus continuer son travail en tant que docker, alors il s'est donné la tâche de connaître plus sur le marxisme.

Dans un article publié en 2010 sur *Alterpress*, Joseph Ferdinand décrit avec précision la nature de l'engagement de Sembène :

Ousmane Sembène, homme de gauche, a une vision opposée des responsabilités de la future classe politique africaine. Il veut des dirigeants décidés à transformer révolutionnairement la société en offrant à la classe travailleuse la chance de s'affranchir des ornières de la misère et de l'ignorance, mais aussi de la prison de traditions rétrogrades.¹⁸

¹⁶Jean-Jacques Cadet (2015). L'usage du marxisme dans les sociétés postcoloniales. Qu'en est-il d'Haïti ? <https://www.legrandsoir.info/l-usage-du-marxisme-dans-les-societes-postcoloniales-qu-en-est-il-d-haiti.html>

¹⁷ Serres, M. (1974). *Hermès III : La traduction, Critique*, Paris : Les éditions de Minuit.

¹⁸ Ferdinand, J. (2010). La nature de l'engagement d'Ousmane Sembène in *AlterPresse*. (Festival des arts nègre) <https://www.alterpresse.org/spip.php?article10446#.XxiNlxLgrIU>

Comme ce passage le montre, le but ultime de Sembène est d'aider le peuple africain à se libérer de toutes formes d'oppression, à travers une conscientisation du peuple opprimé en révélant le plan de l'opresseur pour aider le paysan à prendre conscience de sa condition de résigné pour enfin l'inciter à se révolter contre l'opresseur. Son engagement a aussi pour but de dénoncer la religion et les coutumes qui rendent le peuple négro-africain captif et qui d'ailleurs freinent le développement des pays africains. Il a pris la tâche sur lui de montrer l'attitude de la bourgeoisie africaine qui après les indépendances s'est appropriée les biens des colons et continue à malmener le peuple. Ses œuvres sont un véritable combat entre ces deux classes antagonistes. Sa littérature veut unir le peuple opprimé dans une révolte commune. Bestman (1974) confirme cette assertion :

La perspective de la totalité qu'adopte Sembène s'accorde avec l'esprit de la solidarité, de collectivité et de participation chère aux sociétés africaines communautaires. Elle s'harmonise également avec la vision totale, globalisante du monde prônée par l'idéologie marxiste ainsi que par les savants contemporains (p. 400).

Ayant cet objectif, son texte narratif veut être diversifié, c'est-à-dire qu'il puise ces idées de tous les côtés pour parvenir à attirer toute sorte de lecteurs soit occidental ou africain afin d'élargir son champ, et que le message traverse tous les continents. Encore, Bestman dans ses propos sur la nature de l'engagement de Sembène dit ceci : « Car son art est une dialectique de symbiose où la technique romanesque de l'Occident combattu fusionne avec l'art des griots et des conteurs africains d'où l'esthétique du métissage littéraire ». Cette image montrée par Bestman ne reste pas seulement littéraire mais il veut la réaliser concrètement en unissant les deux parties pour qu'ils vivent ensemble. Pour en finir avec Sembène, nous voulons dire que l'art de Sembène appelle à lutter contre la misère du peuple par la voie révolutionnaire.

Comme on peut le voir chez le vieux marxiste Gisors qui avance cette idée que l'essentiel pour l'homme est de vaincre avec les autres paysans et surtout de ne pas se laisser vaincre, Malraux (1946) écrit :

Le marxisme, dit Gisors, est une volonté, c'est pour le prolétariat et les siens [...] la volonté de se connaître, de se sentir comme tels, de vaincre comme tels; vous ne devez pas être marxistes pour avoir raison, mais pour vaincre sans vous trahir (p. 60).

La vision de Sembène Ousmane de conscientiser et d'amener le peuple à voir la vérité, est en conformité avec ce qu'écrit Kouyaté (1965) :

La révolution mentale est indispensable car elle seule met le peuple face à des horizons nouveaux. Il est impérieux que le peuple soit libéré de certains boulets afin qu'il soit à même de prendre son élan vers des horizons où l'attendent les autres hommes (p. 111).

Sembène Ousmane s'engage particulièrement pour briser cette conception de supériorité du Blanc à l'égard du Noir. Ce qu'il nous montre dans *Ô pays, mon beau peuple* à travers le personnage de Faye. Selon Joppa (1982) :

L'une des étapes les plus importantes vers la libération du colonisé consiste à bouleverser l'ordre de supériorité-infériorité qui régit les rapports entre lui et le colonisateur, à renverser les principes d'évaluation. Il faut qu'on enlève à l'opprimeur le masque de supériorité dont il s'entoure ; il faut que l'opprimé lui aussi, s'érige en juge, et surtout qu'il juge selon ses propres critères (p. 55).

Il s'avère très important de briser ce mythe que s'est formé le Noir et de commencer à penser et à réagir comme eux. Nous pensons que ce à quoi Sembène veut en venir à travers ses ouvrages ce n'est pas de se libérer de la présence des Blancs mais plutôt « la libération totale de l'esprit du colonisé » (Joppa, 1982, p. 111).

S'adhérant à une même idéologie, Roumain et Sembène ont pour but de sensibiliser la classe paysanne pour qu'elle se rende compte de sa situation minable d'exploitée.

Effectivement, c'est ce qui se voit à travers leurs engagements. Mais nous voyons que l'origine bourgeoise de Roumain fait qu'il s'est dévié de la voie proposée par Marx et Engel pour une voie réconciliatrice entre les deux classes. Tandis que Sembène, fidèle à l'idéologie marxiste, l'applique à la lettre.

2.2.3. La théorie de l'intertextualité

L'intertextualité est une théorie et méthode qui aide à établir une connexion entre deux ou plusieurs textes. Il nous permet de découvrir un texte comme une partie de l'autre. Ce qui veut dire qu'un texte dépend d'une ou de plusieurs autres textes antérieurs ou bien le texte provient de la société dans laquelle réside l'écrivain et d'où il s'inspire.

Le terme d'intertextualité est introduit pour la première fois par Julia Kristeva (1969) dans son essai sur Bakhtine. Parlant de Bakhtine, c'est lui qui a élaboré le concept d'énoncé et de dialogisme qui est à l'origine de l'intertextualité. Il explique le terme dialogisme comme « la coexistence, au sein d'un texte, des discours très divers » (Thumerel, 1998, p. 177). Piégay-Gay (1996) définit l'intertextualité comme : « Les formes de la présence de l'autre dans le discours : le discours en effet n'émerge que dans un processus d'interaction entre une conscience individuelle et une autre qui l'inspire et à qui il répond »

Dans son assertion, il refuse l'idée que le roman soit univoque et homogène, c'est-à-dire, provenant d'une source originale sans une référence. Pour lui, une œuvre se construit inter-dépendamment d'autres œuvres. Donc, la théorie de Bakhtine a beaucoup contribué à la naissance de la notion de l'intertextualité à laquelle Kristeva (1969) propose cette définition :

[...] l'axe horizontal (sujet-destinataire) et l'axe vertical (texte contexte) coïncident pour dévoiler un fait majeur : le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit au moins un autre mot (texte). [...] tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. A la place de la notion d'intersubjectivité s'installe celle d'intertextualité, et le langage poétique se lit, au moins comme double ».

Par conséquent, Kristeva suggère que la lecture est en effet plus importante que le fait d'écrire d'un auteur. Car, c'est le lecteur qui établit le lien entre une œuvre et une autre précédente ou entre une œuvre et la culture. Comme le souligne davantage Sollers (1968, p. 75) : « tout texte se situe à la jonction de plusieurs textes dont il est à la fois la relecture, l'accentuation, le cadencement et la profondeur »¹⁹. Souvent, le texte émerge de la société ou d'un livre, c'est-à-dire, un recueil, un discours, un roman ou une pièce de théâtre..., cet ensemble de texte entre en harmonie avec lui et enfin contribue à lui donner un nouveau sens. Piégay-Gros (1996) aussi confirme cela. L'intertextualité est donc pour lui :

Le mouvement par lequel un texte récrit un autre texte, et l'intertexte, l'ensemble des textes qu'une œuvre répercute, qu'il se réfère à lui in absentia (par exemple s'il s'agit d'une allusion) ou l'inscrive in praesentia (c'est le cas de la citation). C'est donc une catégorie générale qui englobe des formes aussi diversifiées que la parodie, le plagiat, la réécriture, le collage... Cette définition englobe aussi des relations qui peuvent donner lieu à une forme précise la citation, la parodie, l'allusion... ou à une intersection ponctuelle et infime, ou encore à un lien lâche pressenti entre deux textes, qui demeure difficilement formalisable... (p. 7).

De ce fait, nous voyons que l'intention de l'auteur n'a pas une grande importance dans une étude d'intertextualité, ce qui importe c'est ce que le lecteur trouve en relation avec les textes existants. Donc, notre préoccupation comme chercheur c'est de dégager les éléments utilisés par l'écrivain et de dire ce qu'il a fait d'eux et

¹⁹ Sollers, P. (1968). Écriture et révolution, in : *Tel Quel. Théorie d'ensemble*, Le Seuil; rééd. coll. « Points », p. 75

comment ces éléments entrent en union avec le texte pour générer une nouvelle compréhension.

Cette notion introduite par Kristeva a été ensuite développée et théorisée par d'autres théoriciens comme Roland Barthes (1973), Michail Riffaterre (1980) et Gérard Genette (1979) et bien d'autres.

Pour Roland Barthes, le texte est un point de rencontre des écrits antérieurs. En se basant sur les travaux de Kristeva et de Bakhtine, il affirme que la notion de l'intertextualité est indissociable d'une conception de texte, c'est-à-dire, un texte n'existe jamais tout seul, il se constitue de plusieurs textes qui sont antérieurs à lui. Il écrit : « Tout texte est un intertexte ; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante » (Barthes, 1973).

Selon Rabau (2002) Riffaterre est le premier à théoriser l'idée selon laquelle « pour exister, l'intertextualité a besoin d'être reconnue et comme telle par un lecteur » (p. 161). Il privilégie le rôle du lecteur dans la découverte des idées d'intertexte dans une œuvre. Voilà pourquoi il définit l'intertextualité comme : « la perception, par le lecteur, des rapports entre une œuvre et d'autres, qui l'ont précédée ou suivie. Ces autres constituent l'intertexte du premier » (Riffaterre, 1980, p. 4). Ainsi, le degré de l'intertexte est mesuré par le lecteur, c'est pourquoi il ajoute que « ainsi compris, l'intertexte varie selon le lecteur : les passages que celui-ci réunit dans son mémoire, les rapprochements qu'il fait, lui sont dictés par l'accident d'une culture plus ou moins profonde plutôt que par les lettres du texte. » (*Idem*, p. 5). Nous voyons que tout dépend de la réception de l'œuvre et la capacité du lecteur de faire le lien entre l'œuvre et d'autres.

C'est pour cela que Iser (1985), dans son approche de l'intertextualité a mis l'emphase sur la « réception historique » ce que Vultur (1986, p.106) confirme : « [...] la notion de répertoire du texte employé par les représentants de cette direction de recherche (l'esthétique de la réception) présente des analogies importantes avec le concept d'intertextualité, tel qu'il se profile à travers ces différentes définitions ». La notion de répertoire ici implique : « conventions incorporées au texte pour créer une familiarité, une situation commune au texte et au lecteur, nécessaire à l'attente et à la lecture, inclut tout aussi des textes antérieurs que des normes sociales et historiques ou même l'ensemble de la réalité extra-esthétiques » (Martel, 2005, p. 95). D'où Riffaterre (1980, p. 6) conclut que : « la perte de l'intertexte ne saurait entraîner l'arrêt du mécanisme intertextuel, par la simple raison que ce qui déclenche ce mécanisme, c'est la perception dans le texte de la trace de l'intertexte ». Le point de vue de ce théoricien en génère d'autres critiques qui poussent Piégay-Gros (1996, p. 16) à réagir en ces termes : « [...] il n'est plus, en effet, ce qu'on peut percevoir, en toute liberté, mais ce qu'on doit repérer ».

Selon Genette (1982), l'intertextualité est l'une des composantes du terme de « la transtextualité ou la transcendance textuelle » d'un texte. Il définit le terme transtextualité comme « tout ce qui met le texte en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes » (Genette, 1982, p. 7). De ce fait, il propose cinq types de relation transtextuelle : la paratextualité, l'intertextualité, la métatextualité, l'architextualité et l'hypertextualité. La transtextualité est un terme générique utilisé par Genette à la place de l'intertextualité qui pour lui fait partie de cet ensemble mentionné. Voyons un peu les définitions que Genette donne à ses terminologies dans la relation transtextuelle. Il définit l'intertextualité comme, la première notion de transtextualité, comme la « relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire,

éidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre » (p. 10).

La paratextualité, le deuxième dans cet ordre, est la relation qu'un texte entretient avec ce qui le précède ou l'accompagne. Ceci concerne tout ce qui entoure un texte, de près, comme le titre, la préface, les notes et les illustrations, comme de loin, telle que les lettres, les critiques et surtout les avant-textes. Reprenant ses propres mots, Genette (1982) définit la paratextualité comme :

la relation, généralement moins explicite et plus distante, que, dans l'ensemble formé par une œuvre littéraire, le texte proprement dit entretient avec ce que l'on ne peut guère nommer que son paratexte : titre, sous-titre, intertitres ; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos, etc. ; notes marginales, infrapaginales, terminales ; épigraphes ; illustration ; prière d'insérer, bande, jaquette, et bien d'autres types de signaux accessoires, autographes ou allographes, qui procurent au texte un entourage(variable) et parfois un commentaire, officiel ou officieux, dont le lecteur le plus puriste et le moins porté à l'érudition externe ne peut pas toujours disposer aussi facilement qu'il le voudrait et le prétend (p. 10).

Le troisième niveau de transtextualité ou transcendance textuelle, la métatextualité, c'est tout ce qui concerne les discours critiques sur un texte. Il l'explique ainsi : c'est : « La relation, on dit plus couramment de « commentaire », qui unit un texte à un autre texte dont il parle, sans nécessairement le citer (le convoquer), voire, à la limite, sans le nommer... » (*Idem*, p. 11)

L'hypertextualité, le quatrième type des relations de transcendance textuelle est définie selon Genette (1982) comme :

[...] toute relation unissant un texte B (que j'appellerai hypertexte) à un texte antérieur A (que j'appellerai, bien sûr, hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire. Comme on le voit à la métaphore se greffe et à la détermination négative (p. 13).

Et le cinquième type de relation transcendance textuelle proposé par Genette est l'architextualité. Il la définit comme : « l'ensemble des catégories générales, ou transcendantes types de discours, modes d'énonciation, genres littéraires, ... dont relève chaque texte singulier ». Genette (1979) dit que c'est la notion « le plus abstrait et implicite » il continue :

Il s'agit ici d'une relation tout à fait muette, que n'articule, au plus, qu'une paratextuelle (titulaire, comme dans Poésie, Essais, Le Roman de la Rose, etc., ou, le plus souvent infratitulaire : l'indication Roman, Récit, Poèmes, etc., qui accompagne le titre sur la couverture), de pure appartenance taxinomique. Quand elle est muette, ce peut être par refus de souligner une évidence, ou au contraire pour récuser ou éluder toute appartenance.

Donc c'est l'ensemble des déterminations thématiques, formelles, qui relie un texte à un genre particulier, c'est-à-dire, une étiquette générique qui est collée à un texte.

Notre attention se dirige ici vers le quatrième type, l'hypertextualité. Un hypertexte est un texte dérivé d'un autre texte préexistant au terme d'une opération de transformation: transformation simple c'est-à-dire, transposer l'action du texte A dans une autre époque ou transformation indirecte ou imitation autrement dit c'est l'engendrement d'un nouveau texte à partir de la constitution préalable d'un modèle générique. En vue de ceci nous pouvons dire que l'hypertextualité selon Genette peut être comparée à l'intertextualité définie par Kristeva, comme nous l'avions déjà expliqué chez Kristeva, l'intertextualité peut être signalée par la présence effective d'un texte en un autre texte à travers la citation, l'imitation ou la transposition, le pastiche, la parodie, l'allusion. Nous remarquons que c'est ce que Genette met sous une forme plus pratique dans son terme générique transtextualité surtout à travers ces deux notions l'intertextualité et l'hypertextualité.

En effet, tout texte est un hypertexte parce qu'on n'a pas un texte qui peut se dire complètement autonome. Mais certains textes ont une forte présence d'autres textes, dans ce cas on parlera d'« un texte dérivé d'un texte préexistant » (*Idem*, p. 13). Dans notre cas il s'agit de *Ô pays, mon beau peuple* de Sembène Ousmane, hypertexte hautement représentatif de *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain qui est l'hypotexte. Donc, l'hypertexte est le texte B qui reprend l'hypotexte le texte antérieur nommé ici le texte A. En définitif, l'hypertextualité vise la transformation du texte A (hypotexte) en texte B (hypertexte).

Selon Genette (1982) cela peut se faire par la relation de dérivation. La dérivation, d'après lui, peut suivre deux modes qui sont imitation et transformation. La transformation s'en prend à un texte alors que l'imitation reproduit en un autre style, une autre manière. A travers ces deux procédés, l'écrivain peut « dire la même chose autrement dans un contexte différent à l'exemple de *Ô pays, mon beau peuple* qui a transformé *Gouverneurs de la rosée* pour conformer à un contexte colonial. La transformation implique le texte proprement dit et l'imitation se limite au style ou à la manière dont le texte est écrit.

Dans notre situation, nous avons affaire à la transformation parce que Sembène questionne le fond du texte original. Ainsi, toute opération de transformation implique trois fonctions différentes : le ludique, le satirique et le sérieux. On parle de la transformation ludique lorsque l'hypertexte est une parodie. S'il s'agit du résultat d'une transformation satirique, l'on parle d'un travestissement. Si l'hypertexte est un produit de transformation sérieuse, il prend la forme d'une transposition. La transformation peut s'investir dans des œuvres de grandes dimensions, dont

l'amplitude textuelle et l'ambition esthétique et/ou idéologique, va jusqu'à masquer ou faire leur caractère hypertextuel (Genette, 1982, p. 291).

Notre travail s'intéresse à la transformation sérieuse, c'est-à-dire, la transposition qui est considérée par Genette (1982, p. 291) comme étant « sans nul doute la plus importante de toutes les pratiques hypertextuelles ». Selon lui la transposition peut se réaliser en deux types qu'il nomme transpositions formelle et thématique. La transposition formelle se réfère au changement sémantique produit par la pratique hypertextuelle. La transposition formelle se voit par « le changement de médium, pour évoquer directement la versification (Desset, 2015, p. 6) » par exemple de prose en poésie ou bien l'œuvre est réécrite dans une autre langue. Quant à la transformation thématique, cela concerne selon Desset (2015, p. 7)

La diégèse (géographie, contexte historique et social, personnages, âge, sexe, etc.), le symbolisme (revalorisation d'un motif, dévalorisation d'un autre, « transvalorisation » ou point de vue opposé, portée différente de l'image et du récit, souvent due au changement de contexte extratextuel ce que Genette appelle « parodie minimale », « transmotivation » ou nouvelle motivation d'un personnage) ou encore la transmodalisation « intra-modale » (nouvelle répartition des rôles, de la focalisation .

Pour notre travail, nous nous servons de la notion d'intertextualité comme la décrit Kristeva et Genette et surtout la notion d'hypertextualité encore appelée la réécriture. Nous ne sommes pas en train de faire une critique de l'œuvre de Roumain comme le suggère Rabau (2002, p. 7) « L'intertextualité n'est pas la critique des sources. Elle en diffère car elle se centre sur la transformation des sources qui s'opère au sein même du texte au lieu de partir des sources extérieures au texte, pour ensuite expliquer le texte ». Nous visons ici à établir les éléments qui rapprochent les deux textes et les éléments qui les divergent et fait d'*Ô pays mon beau peuple* une réécriture.

CHAPITRE TROIS

GOUVERNEURS DE LA ROSÉE ET Ô PAYS, MON BEAU PEUPLE ! : DEUX EPOPÉES MODERNES

3.0 Survol

Ce chapitre se consacre à l'analyse des romans cibles qui font objet de notre travail. Nous analysons tout d'abord *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain puis *Ô pays, mon beau peuple !* de Sembène Ousmane. Ces deux romans sont analysés en reconstituant le récit sous un modèle de l'épopée traditionnelle, étant donné qu'ils sont des épopées modernes.

3.1 *Gouverneurs de la rosée* : une épopée moderne

Gouverneurs de la rosée de Jacques Roumain est un récit situé à Haïti, une société noire hors d'Afrique. Cette société est composée de différents peuples d'Afrique implantés suite à la Traite négrière. Haïti a donc une population majoritairement noire qui a su garder, malgré la politique d'assimilation, son identité culturelle et traditionnelle africaine. Chose peu surprenante, il n'est pas non plus épargné de la pauvreté que connaît le continent africain. Ainsi, le roman, en tant que fiction nous présente la vie quotidienne du peuple de Fonds-Rouge face à la pauvreté et à la sécheresse, situation alarmante et qui a besoin d'une intervention quelconque. Résigné devant ce désastre naturel le peuple attend de la providence, un miracle ou la mort certaine. C'est dans une telle condition qu'arrive Manuel de retour de Cuba où il avait passé quinze ans pour défier la nature. Dans ce récit, Jacques Roumain, nous propose alors une aventure héroïque d'un jeune qui revient de l'étranger pour trouver une solution à la misère du peuple causée par la sécheresse.

Jacques Roumain, écrivain et ethnologue, engagé à la cause de la société haïtienne, nous plonge dans un monde paysan pour nous révéler le problème courant de ce peuple qui est généralement celui du pays tout entier. Haïti est un pays qui connaît une saison pluvieuse rare sur tout son territoire. C'est un pays semi-désert ; Césaire (1956) l'a déjà évoqué. C'est un problème qui n'est pas caché mais connu de tous. Et l'auteur, puisant sa force de la culture, écrit pour encourager le peuple à ne pas croiser les bras. Selon Agboton (1997) :

La culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et éthiquement engagés. C'est par elle que l'homme s'exprime, prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations, inlassablement des nouvelles significations et crée des œuvres qui le transcendent.

Dans un récit épique, le héros doit avoir quelques caractéristiques définies par les traits de l'épopée traditionnelle et doit suivre une structure prédéfinie. Cette structure se présente de la Prédiction à sa Naissance, puis son Enfance difficile qui l'amène en exil. En exil, il se prépare pour revenir afin de combattre ses ennemis. Donc il y a Retour et Combat. Dans le cas de l'épopée moderne, on trouve les mêmes traits mais seulement l'ordre linéaire et chronologique n'est pas suivi. L'auteur est libre de disposer ces éléments comme il le veut en utilisant le mécanisme de flashback ou de l'analepse. L'épopée moderne est un récit imaginaire en forme de roman moderne créé par un auteur sur un peuple existant ou non. Contrairement à cela, l'épopée traditionnelle narre les exploits historiques d'un peuple, donc les faits réels se sont déroulés dans le passé.

Avant de reconstituer le récit suivant le modèle de l'épopée traditionnelle, voyons comment Jacques Roumain choisit d'organiser la vie de son héros épique. Le héros

est introduit pour la première fois dans le récit à travers les souvenirs de départ que nous narre sa mère : « Il est longtemps qu'il est parti, il doit être mort maintenant [...]. Manuel il s'appelle, parti il y a des années couper la canne à sucre à Cuba »²⁰. Le récit commence donc par l'exil du héros ou le voyage qu'il a fait à Cuba. Ici, nous rappelons que ce n'est pas une action qui se passe en ce moment mais une action déjà effectuée il y a de cela 15 ans. Juste après cela, nous assistons au Retour du héros. « Il dit au chauffeur du camion : « Arrêtez » (p. 25). Le récit revient sur l'exil. Le héros lui-même nous narre son séjour à Cuba à ses amis de l'enfance. Cela lance le héros dans le combat contre la nature pour trouver l'eau. La mère de Manuel dans un analepse, nous narre les circonstances de la naissance de son unique fils (p. 122). La source trouvée, il entame la seconde partie de la lutte : la réconciliation des paysans. Ce qui évidemment le conduit à la mort. Pour conclure, on voit que le récit ne suit pas l'ordre chronologique comme on peut l'observer dans l'épopée traditionnelle. L'ordre peut être résumé comme suit : l'Exil, le Retour, l'Exil, le Combat, la Naissance, le Combat, la Mort et l'Immortalité. C'est ici qu'il convient de reconstituer le récit en montrant les traits qui font de ce roman une épopée moderne.

3.1.1 Naissance et enfance

Le héros de *Gouverneurs de la rosée* est né dans des circonstances uniques. C'était un jour comme les autres, Délira travaillait dans son jardin, lorsqu'elle sentit les contractions. Elle rentra à la maison, puis seule, sans l'aide d'une sagefemme, elle a mis au monde Manuel. « Elle sarclait dans le jardin et les douleurs l'avaient surprise. Elle s'était traînée jusqu'à la case, elle avait mordu ses cris dans la chair de son bras et il était né dans un immense déchirement de son être » (p. 122). Ce qui est exceptionnelle dans cette naissance est que Délira n'a jamais donné naissance à un

²⁰ . Roumain, J. (1946). *Gouverneurs de la rosée*. Paris : Messidor (p. 22). Les citations suivantes sont prises dans le même roman.

enfant, c'était sa première fois. Certainement, elle ne savait rien sur l'accouchement puisqu'elle était jeune. Comme le Christ, Manuel depuis sa naissance montre qu'il sera un enfant pas comme les autres. Il naquit sans beaucoup d'effort ; le roman ne nous fait pas savoir beaucoup de choses sur la naissance de Manuel mais on pourrait imaginer tant de choses puisque c'est le seul enfant de la famille Délira et Bienaimé.

Manuel comme son nom l'indique, fait référence à Emmanuel si on peut se permettre la liberté de l'associer au christianisme ou bien Manuel comme l'explique Arnold (1976) « par la main » ce qui fait référence à son effort de trouver une source qui est un acte physique et non spirituel. Mais dans tous les cas les bénéficiaires de cette action, c'est la société toute entière comme le sacrifice de Jésus Christ.

Le nom Manuel peut aussi signifier « qui fait appel à une intervention humaine » selon *Le Petit Robert*. Là, on voit que le nom donné au héros est symbolique et révèle toutes les différentes faces de Manuel dans le déroulement du récit. Il est revenu de son long voyage au moment où le peuple avait le plus besoin de lui, pour les arracher de la mort, la misère, la haine et la sécheresse. De plus, il a fait cela par ces mains. On voit que le nom n'est pas si simple qu'on le pensait. Ce nom donné à l'enfant n'est pas une coïncidence, car cela aura des répercussions dans sa vie.

L'enfance du héros n'est pas clairement mentionnée dans le récit. On ne sait pas s'il a eu une enfance difficile ou pas. L'auteur a décidé d'être silencieux là-dessus. Cela peut aussi signifier qu'il n'y a pas d'événements importants qui ont marqué son enfance. La seule chose qu'on sait sur lui est que, c'est un enfant dur, qui ne se laisse pas soutirer les informations dont il n'est pas sûr. « Depuis petit tu étais comme ça : glissant et fermé comme une muraille » (p. 95). On sait aussi que c'est un enfant qui aimait beaucoup les contes. Les propos qui suivent le confirme :

[...] tu venais près de moi le soir : maman, raconte-moi ce conte, et moi je faisais semblant d'être occupée et tu disais : maman, s'il vous plaît ; nous étions assis à cette même place, à la nuit tombée, et je commençais : Cric ? Crac, et à la fin tu dormais la tête sur mes genoux, c'était comme ça, mon fi, c'est ta vieille maman qui te le dit (p. 95).

Le conte pour les Africains est un vecteur utilisé pour éduquer l'enfant. Dès l'enfance, il aimait écouter ces contes, on sait que les contes se déroulent toujours dans la forêt. Peut-être ce sont ces contes qui l'ont initié à la vénération de la forêt. Il a développé cet amour pour la nature verte dès les bas âges.

Ils y ont aussi quelques lignes du roman qui font référence à l'enfance du héros. Premièrement, sa relation avec les jeunes dès son retour montre qu'il était ami de tout le monde. On peut même conclure que c'est lui qui menait le groupe d'enfance. Le regroupement soudain de ces jeunes gens lorsqu'ils eurent la nouvelle de son retour montre la relation qu'ils entretenaient avec lui. « Le voisinage arrivait, c'était les habitants » (p. 37). Ils ont tous soif de le revoir, comme un maître et ses disciples « Tu es resté longtemps dehors » (*Idem*) dit l'un d'eux. Un autre exclame : « le salue d'une révérence » (p. 38). La joie qu'éprouve cette jeunesse de revoir un ami d'enfance après tant d'années nous laisse voir que son absence a été comme un poids sur eux. Et le revoir leur donne espoir. Cela se confirme lorsque Laurélien l'appelle ouvertement « chef » à son étonnement : « Pourquoi m'appelles-tu : chef ? fit Manuel, étonné. Laurélien baissa la tête, réfléchit : Je ne sais pas moi-même, dit-il » (p. 70). Le chef est sorti de sa bouche spontanément sans qu'il ne le sache ; ce qui veut dire qu'il est destiné à être leader.

Nous remarquons aussi que, c'est un enfant qui a été élevé selon la tradition et il la respectait beaucoup dans son enfance : « Tu as oublié l'usage, gronda-t-il » (p. 35). C'est un enfant respectueux qui obéit aux ordres de ses parents. Il a été introduit à la

religion traditionnelle dès son enfance. C'est pour cela que sa mère a voulu qu'il remercie les dieux qui ont veillé sur lui et l'ont ramené chez lui après cette longue absence. Il a accepté de faire les sacrifices par obéissance même si on remarque qu'il voit autrement les choses maintenant.

Dans son enfance, il aimait se promener dans la forêt : « il n'est pas arrivé qu'il se met à vagabonder (p. 48). [...] Toujours sorti, toujours dehors, toujours à courir dans les mornes » (p. 102). Il avait une admiration pour la terre. Ce qui fait qu'il va se promener dans les collines en contemplant la nature. C'est cet amour qui le fera revenir après quinze années passées dans les plantations de canne à sucre à Cuba parce qu'il sait que la terre est une richesse quand elle est bien utilisée. De plus pour les Africains, la forêt est un lieu sacré parce qu'ils croient que c'est la demeure des dieux. Aussi avons-nous l'impression qu'il adore les arbres : « il avait envie de chanter un salut aux arbres » (p. 49). Sans qu'il ne le sache, il rendait hommage aux dieux comme il était un initié.

Suivant le récit, on peut dire que, Manuel a eu une enfance tranquille, où tout se passait bien dans le village. Alors si tout allait bien pourquoi décide-t-il de quitter pour une vie meilleure ailleurs. Cela veut dire qu'il n'est pas satisfait de la façon dont il vivait, ce qui occasionna son voyage d'aller travailler à Cuba.

3.1.2 Le voyage du héros et l'exil

On appelle cette absence du héros « l'exil » qui veut dire un éloignement qui est causé par l'antagoniste. Le héros est donc forcé de quitter son milieu pour se cacher loin. Mais dans l'épopée moderne cet exil est présenté comme un départ à la quête d'une nouvelle connaissance. C'est un départ qui est effectué volontairement. Le héros décide d'entreprendre une aventure pour l'amélioration de sa condition de vie et aussi

pour acquérir de nouvelles connaissances. C'est ce qu'on retrouve chez Manuel, le héros de *Gouverneurs de la rosée* qui part de chez lui à la recherche d'une vie meilleure. Nous voulons ici dire que son départ n'était pas occasionné par un facteur perturbant mais plutôt, il est poussé par un désir d'aventure de courte durée car, il a promis de retourner après la récolte : « Il devait rentrer après la *zafra*, ainsi que ces Espagnols appellent la récolte. Mais il n'était pas revenu. Sa mère l'avait attendu, mais il n'était pas arrivé » (p. 23). De plus au moment de ce voyage on voit que tout allait parfaitement bien au Fonds-Rouge.

A la recherche d'une vie meilleure, Manuel va à Cuba, un pays occupé à l'époque par les Espagnols et les Américains qui majoritairement sont les propriétaires des terres et des plantations. Ce sont eux qui emploient les ouvriers pour prendre soin de leurs plantations et leur couper la canne à sucre. Ce qui veut dire que l'agriculture est plus développée et ils utilisent le mécanisme de l'irrigation pour que la culture ne soit pas interrompue par les saisons. Manuel passe quinze années à travailler dans ces plantations de cannes à sucre. Ce qui lui permet d'apprendre beaucoup sur les différents moyens de culture mécanisée et il apprend aussi beaucoup de choses sur l'irrigation.

Cette terre d'accueil du héros n'est pas une place où coule du miel. Le Cuba de l'époque est sous l'emprise espagnole et américaine. Ces derniers sont les propriétaires des plantations de canne à sucre. Donc, ils sont les maîtres et possèdent tous les pouvoirs. L'ouvrier n'a aucun droit. Il doit travailler durement pour gagner sa vie, « quinze ans à tomber la canne, tous les jours, oui, tous les jours du lever du soleil à la brune du soir » (p. 29). Alors que les maîtres « jouissaient dans l'ombrage » (p. 43). Manuel doit passer par tout cela pour acquérir le savoir nécessaire pour sauver

son peuple de la misère. Pour cela, le héros doit endurer toutes ces souffrances pendant les longues années qu'il a vécu dans ce pays.

Cet exil du héros lui permet aussi d'apprendre beaucoup sur la révolution. Il s'est rendu compte que la force des ouvriers se trouve dans l'union. Il a compris que l'ouvrier ne peut rien faire en étant seul, mais quand deux ou trois se mettent ensemble, ils sont invincibles.

(...) dans les commencements, à Cuba, on était sans défense et sans résistance ; celui-ci se croyait blanc, celui-là était nègre et il y avait pas mal de mésentente entre nous : on était éparpillé comme du sable et les patrons marchaient sur ce sable. Mais lorsque nous avons reconnu que nous étions tous pareils, lorsque nous nous sommes rassemblés pour la *huelga*... (p. 86)

Ce voyage lui éclaire sur la religion comme opium de la société paysanne. Le Manuel que nous connaissons avant son départ est revenu transformé avec des idéologies nouvelles. Cette transformation que nous évoquons ici, ce n'est pas celle d'acculturation mais celle qui sait reconnaître la place qu'on doit donner à toutes choses : « il y a les affaires du ciel et il y a les affaires de la terre » (p. 36). Il a compris que c'est de la paresse d'accuser Dieu de tous les malheurs de l'homme noir. Et il reconnaît que seul le travail paie comme dans le poème de Jean de la Fontaine « le laboureur et ses enfants », on doit creuser, fouiller, bêcher jusqu'à ce qu'on ne trouve le trésor qui y est caché.

Sans ce voyage, le héros, malgré son intelligence de l'enfance, serait naïf et manquerait de ces idéologies pour le développement de son village. Peut-être sera-t-il résigné comme les autres paysans et serait borné dans ses pensées. C'est donc une étape très importante dans le dénouement du récit. Une étape préparatoire qui entraîne le héros à être prêt pour affronter la tâche qui l'attend. Aussi, l'étape de l'exil dans

une épopée est l'un des traits indispensables dans le déroulement du récit comme on le voit dans *Soundjata ou l'épopée Mandingue* de Niane (1960), dans *L'initié* de Bhély-Quenum (2003) une épopée moderne et toute autre épopée reconnue globalement.

3.1.3 Le héros et son entourage

Dans un récit épique le héros n'existe pas seul, il est entouré des personnages qui l'aident à atteindre son objectif. Ces personnages sont souvent de sexes opposés. Dans le cas de *Gouverneurs de la rosée*, il y a sa mère, Délira, et sa fiancée, Annaïse. Ces deux personnages sont des figures très importantes dans le déroulement du récit. C'est à eux qu'il se confie et parle de son projet. Elles vont achever le projet de Manuel après sa mort. On ne peut pas passer de vue le père du héros. Du nom Bienaimé, il s'oppose souvent aux idées de son fils. On peut conclure que l'entourage du héros est fait des adjuvants et des opposants. Les adjuvants sont : sa mère Délira, sa fiancée Annaïse et Laurélien. Et ses opposants sont : la sécheresse, Gervilen, l'agent de police Hilarion et son père. Nous en discuterons en large dans la suite de ce chapitre.

La mère de Manuel est le premier personnage que le narrateur nous présente. C'est elle qui commence et termine le récit. En absence du héros, Délira sera le personnage principal du roman. Cela fait voir le rôle prépondérant qu'elle occupe dans le roman. Elle est présentée comme une femme exemplaire qui est soucieuse de la souffrance de son peuple. Elle est soumise et dévouée à son mari Bienaimé. « Tu es une bonne femme » (p. 120). Son attitude serviable lui a donné le nom du « serviteur » (p. 121). C'est une femme très religieuse. Elle croit à la tradition africaine en même temps qu'au christianisme, elle pratique relativement les deux religions. C'est elle qui organise la cérémonie de remerciement aux dieux pour le retour de Manuel et qui demande la messe d'enterrement pour son fils.

Délira à deux types de relations avec son fils, Manuel. La relation est parfois tendue s'il s'agit des différences religieuses. La mère et le fils ont des visions opposées concernant la religion.

- Ne déparle pas, mon fi. Ne mets pas de sacrilèges dans ta bouche. (...)
- Ce n'est pas Dieu qui abandonne le nègre, c'est le nègre qui abandonne la terre et il reçoit sa punition (...)
- Je ne veux plus t'entendre, fit Délira secouant la tête (...) (p. 36).

A part ces accrochages religieux, Délira aime beaucoup son fils et c'est réciproque. À la première vue son fils, Délira joyeuse l'appelle « petite mouin, ay petite mouin » (p. 32). Elle ne se détache plus de son fils. Elle le regarde, il le touche. Il lui sert à boire et à manger. Elle est si collée à lui que son mari par jalousie dit ceci « Hé, Délira, qu'est-ce que tu as à te coller à ce garçon comme une liane grimpante ? » (p. 33). Elle va jusqu'à quitter sa chambre et son lit pour que Manuel soit confortablement établi. Cela montre l'amour qu'elle a pour son fils.

Elle est aussi la confidente de Manuel. Il se sent libre de discuter tout avec elle. Cela se voit dans cette remarque du père de Manuel : « Lorsque tu auras fini de comploter avec lui, Délira, tu iras m'acheter une autre pipe chez Florentine... » (p. 129). Avec elle, Manuel se sent libre de discuter de ses projets de recherche d'une source et de son union avec Annaïse qui est du camp opposé. On remarque ici la confiance mutuelle ils ont l'un pour l'autre.

Cette relation mère et fils nous laisse voir après sa mort, le degré de confiance que Manuel a pour sa mère. Il lui confit tout son projet. Même après sa mort, Délira ne trahit pas son fils. Elle reste fidèle aux instructions qu'il lui donne pour que la paix et l'entraide reviennent dans le village. La relation entre la mère du héros et le héros épique c'est l'un des points forts qui mènent au destin du héros. Elle est une force sur

laquelle le héros se base pour accomplir sa promesse comme Sogolon la mère de Soundjata dans *Soundjata ou l'épopée Mandingue*. La mère du héros est une force déterminante derrière lui.

Comme nous le savons l'entourage du héros est fait des adjuvants et des opposants. Nous avons dans les paragraphes précédents discutés des adjuvants. En ce qui concerne l'autre camp, dans *Gouverneurs de la rosée*, l'adversaire principal provient de la nature, c'est la sécheresse. Mais derrière cette sécheresse se cache les paysans eux-mêmes.

Comme nous le savons, l'épopée est basée sur l'antagonisme. Le héros doit affronter la sécheresse et la haine pour éventuellement en prendre le dessus. Comme nous le montre l'épopée l'adversaire est souvent plus fort que le héros au commencement du récit. Dans ce récit, on peut dire qu'il a plusieurs opposants. Les plus importants pour le héros sont la sécheresse et la haine. En ce qui concerne les autres, Manuel ne les regarde pas comme ses ennemis mais eux le considèrent comme un. Parmi ceux-là, on peut citer Gervilen, Hillarion l'officier de police rurale et le père du héros Bienaimé.

Le récit commence avec « nous mourrons tous... et elle plonge sa main dans la poussière : la vieille Délira Délivrance dit : nous mourrons tous » (p. 11). Le cri du peuple s'élève très haut. L'adversaire se révèle très fort au point qu'il tue tout sur son chemin, « les bêtes, les plantes, les chrétiens vivants [...] » (p. 11). Partout c'est la « misère ».

Avant le départ de Manuel, tout allait bien dans le village. « Quand je suis parti, il n'y avait pas cette sécheresse-là. L'eau courait dans la ravine [...] » (p. 28). Les paysans vivaient en parfaite harmonie. La rencontre avec Annaïse témoigne de cela. Tout allait bien jusqu'à ce qu'elle n'apprenne que c'est le fils de Délira ; « Elle arracha presque

sa main de la sienne, le visage bouleversé par une sorte de colère douloureuse » (p. 31). Manuel était surpris « Hé, qué pasa ? » (*Idem*). Le deuxième ennemi surgit. Manuel est bouleversé. Il ne comprend plus. Voilà les mots de bienvenue à Manuel, la sécheresse et la haine.

Il a été surpris par la sécheresse et par la haine qui divise les paysans parce qu'avant qu'il ne parte tout allait bien. Donc, pour Manuel, il rejoint son peuple jadis qu'il a laissé dans cet esprit de convivialité. Ce sont peut-être ces bons souvenirs qui l'ont poussé à revenir vers son peuple. Il n'avait pas l'idée de ce qui se passait dans le village de Fonds-Rouge avant sa décision de rentrer. Son plan, c'était de venir améliorer la vie des paysans en se servant de ses expériences à Cuba. Donc, il ne s'est pas préparé pour affronter la nature, mais le voilà face à la sécheresse qui a presque tout ravagé et face à la haine entre les paysans qui pour lui complique la situation de leur misère.

Le récit ne nous révèle pas la durée précise de la sécheresse mais la gravité de ce phénomène laisse voir que cela a fait des années. Parce que les conséquences, visuelles sont énormes : la terre sèche et poussiéreuse, la végétation disparue et les paysans talonnés par la mort, désertent le milieu pour chercher une vie meilleure ailleurs.

Saint-Julien l'a laissée avec six petits nègres en bas-âge. Qu'est-ce que tu veux, cette sécheresse, c'est décourageant et il y en a qui ne se résignent pas à périr ; ils préfèrent quitter la terre des anciens pour aller chercher la vie en pays étranger. Et Charité, la fille de commère Sylvina, est partie aussi (p. 100).

Dans cette situation très alarmante, la solution la plus réfléchie était de quitter Fonds-Rouge puisque les paysans ne connaissent que ces sources pour avoir l'eau : la pluie ou les cours d'eau. Et comme ils ont attendu longtemps et que tous les sacrifices aux

dieux ne donnaient pas de résultat, la solution était soit quitter ou attendre patiemment la pluie dans une résignation totale.

Le troisième ennemi contre lequel le héros veut lutter c'est la religion. Pour un peuple noir, la religion occupe une place primordiale. C'est d'ailleurs le point faible des Noirs puisque le Blanc se base sur cela pour les dominer, tel que le suggère la théorie marxiste. Fonds-Rouge est une société fortement religieuse. Les habitants sont syncrétistes, c'est-à-dire qu'ils pratiquent deux religions à la fois : le christianisme et la religion traditionnelle. Ce sont d'ailleurs ces choses qui bloquent le développement des sociétés noires. L'éducation donnée par la religion est celle de la dépendance. C'est ce qui est remarqué dans *Gouverneurs de la rosée*. Les paysans attendent le miracle des dieux, les bras croisés en offrant des sacrifices pensant que les dieux les ont abandonnés.

Outre ces phénomènes naturels, il y a quelques individus qui ne veulent pas le succès du héros. En premier Gervilen qui se révèle très dangereux mais pas contre le projet de Manuel. Leur accrochage serait par rapport à Annaïse parce qu'il paraît qu'il est aussi amoureux d'elle, lui aussi, et ne voulait pas que Manuel la lui arrache. De plus, Manuel et Gervilen sont de camps opposés, donc, ils sont automatiquement des ennemis. Pour Gervilen, Annaïse ne doit pas s'unir avec son ennemi. C'est pour cette raison-là qu'il devient violent envers Manuel.

Dans le texte, Gervilen est décrit par le narrateur comme un personnage très vilain, malveillant, effrayant et très fort physiquement.

C'était un nègre épais et comme foulé sous le pilon. Ses mains énormes pendaient au bout de ses bras ainsi que des paquets de racines. Ses cheveux lui descendaient sur le front buté par petits buissons enroulés et clairsemés. [...] Son regard bougeait comme un animal méfiant dans un

terrier embroussaillé ; (p. 49). Ses petits yeux enfoncés sous l'abri des sourcils couvaient un feu inquiétant (p. 134).

C'est cet homme qui met fin aux jours de Manuel pour une simple question de jalousie. Mais cela ne compromet pas la suite de son projet. Ce qui fait qu'il n'assiste pas à l'exécution du projet. Ceci arrive parce que Manuel ne le considère pas comme un ennemi. C'est pour cela qu'il n'a jamais pris ses menaces au sérieux.

Il y a un autre personnage qui ne veut pas que le projet de recherche de l'eau aboutisse. C'est Hilarion, l'officier de police rurale. Dans le récit, il représente les autorités. C'est un officier qui escroque les paysans à travers les impôts. En plus, il collabore avec sa femme dans la vente des produits de bases qualités. Il profite aussi de la sécheresse en vendant aux paysans à crédit avec l'intention de saisir leurs terres lorsqu'ils n'arrivent pas à payer. Pour ces raisons, il voit en Manuel un ennemi qui pose problème à la réalisation de son projet.

Il n'aime pas aussi que Manuel raconte son expérience de Cuba aux paysans. Pour lui, c'est une façon d'inciter les paysans à la rébellion. « Tu causes toutes sortes de paroles, il parait. [...] Eh bien, elles ne sont pas du goût des autorités, ce sont des paroles de rébellion » (p. 75). Lorsqu'il apprend la nouvelle qu'il cherche une source pour alimenter tout le village, il croit que son plan de devenir propriétaire des terres échoue. Il orchestre un plan pour emprisonner Manuel afin de continuer à escroquer les pauvres paysans. Sa femme aussi est de cet avis :

Il fallait foutre le Manuel sous clef, dans la prison du bourg et lui faire dire où se trouvait la source. [...] Tu feras ton devoir, lui dit Florentine, une ancienne jeunesse de La Croix des Bouquets qu'Hilarion avait ramassée dans la rigole et que l'ambition d'argent dévorait comme une fièvre maligne ; ce Manuel est contre la loi et l'ordre établi, il est contre le Gouvernement (p. 142).

Pour eux, trouver une source pour mettre fin à la souffrance des paysans est une cause de l'instabilité. Ce sont des gens qui profitent de la situation déplorable des paysans pour accumuler de la richesse.

3.2 *Ô pays, mon beau peuple!* : une épopée moderne

Ô pays, mon beau peuple de Sembène Ousmane est un récit qui se déroule dans un pays ouest africain, plus précisément dans la province de Casamance à Ziguinchor au Sénégal. Le récit narre le vécu quotidien de la société de Casamance dans la période coloniale. On voit que l'action se passe dans la région natale de l'auteur. Une société qui existe réellement et qui à l'époque, est sous la domination française.

Pour démystifier cette suprématie des Blancs sur la terre africaine, Sembène crée un héros pour défier et remettre le Blanc à sa place. Et comme il est engagé à former une conscience politique et une société africaine autonome, il incarne dans son héros, le combat ; ce qui fait de ce roman, un roman représentatif de l'époque anticoloniale. Kesteloot (2001) explique un peu l'esprit qui anime les jeunes écrivains de l'époque en ces termes : « En effet, il y a, sur les jeunes écrivains de cette époque, une véritable pression morale qui les oblige au témoignage, à l'engagement, à la lutte pour la libération des Nègres et de l'Afrique [...] ». Effectivement, c'est cette attitude qu'on remarque chez Sembène Ousmane qui se met en action dans ses textes par le biais des personnages à l'exemple de Faye dans *Ô pays, mon beau peuple*. Faye est essentiellement un héros épique.

Le roman commence par le retour du héros accompagné de sa femme blanche dans son village natal, Ziguinchor, dans la région de la Casamance après une longue absence de huit ans en Europe où il fait la guerre au côté des Français. Aussitôt après son retour, il met tout en œuvre pour la création de son entreprise : Une coopération

agricole qui regrouperait tous les paysans pour qu'ils puissent enfin fixer le prix des produits agricoles. Malgré sa détermination de venir à bout de son projet, il est anéanti par les Blancs à la veille de l'installation de son projet. Ces derniers pensent qu'il est dangereux et met leur intérêt en danger. Ils lui tendent un piège et ils l'assassinent. Mais avant sa mort, la société comprend son message : l'union fait la force. « Il faut que nous unissons nos forces. La terre est à nous, [...] il nous appartient de l'arracher à ceux qui veulent s'emparer ». ²¹

Ce roman est donc d'une très grande importance dans la lutte contre l'exploitation de la race noire dans la mesure où il révèle le vrai comportement des Blancs et leur stratagème pour appauvrir le continent africain et le maintenir sous domination pour perpétuellement. *Ô pays, mon beau peuple !* paraît à l'époque comme un instrument visant à créer la prise de conscience chez le peuple africain. Donc, il est qualifié d'un écrit anticolonial qui met en antagonisme le système colonial et Oumar Faye, le héros du récit, un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale. Ce roman est donc un exemple typique de la lutte héroïque contre le système capitaliste colonial. *Ô pays, mon beau peuple !* est une épopée moderne et Faye, un héros épique typique qui incarne toutes les caractéristiques du héros épique.

Etant un roman, *Ô pays, mon beau peuple !* n'offre pas un récit dont la trame est structurée de façon linéaire comme on reconnaît à l'épopée traditionnelle, qui est un genre oral. La chronologie de l'évolution du héros dans le récit de Sembène ne respecte pas aucune structure prédéfinie comme par exemple dans *Soundjata ou l'Épopée Mandingue* où on voit clairement le parcours linéaire du récit allant de la prédiction, la naissance et enfance souvent surnaturelle à l'exil, puis le retour suivi du

²¹ Sembène, O. (1957). *O pays, mon beau peuple !* Paris : Comtemporain-Amiot. (p.186) Les citations suivantes sont prises dans le même roman.

combat et la victoire du héros. Dans certain cas, le héros n'assiste pas à la victoire de sa lutte, il meurt tragiquement mais son action libère la société. Ce qui lui donne un statut d'immortalité. Dans ce cas, la structure brouillée de *Ô pays, mon beau peuple !* se présente comme suit : Le retour du héros, la naissance, l'enfance, l'exil et le combat ultime du héros. En ce qui concerne le combat chez le héros, on peut dire que du début jusqu'à la mort de Faye, la lutte ne manque pas dans le récit. Ce qui veut dire qu'on ne peut pas séparer le combat en lui donnant une position précise car tout le parcours du héros est un combat. Cependant, on peut le reconstituer de la façon suivante : la naissance et l'enfance, l'exil, le retour et le combat du héros.

3.1.4 Le retour du héros

Après quinze années passées à l'étranger sans nouvelles ni signes de vie, Manuel décide enfin de retrouver sa famille, son peuple et son pays. En ce moment, toute la population de Fonds-Rouge est résignée. Elle a perdu tout espoir de survivre. Il semble que le destin l'appelle car, son peuple meurt de faim. Le destin, paraît-il, l'a envoyé à Cuba ? L'heure est venue pour qu'il accomplisse sa mission. C'est en ce moment-là que l'unique enfant de Bienaimé et de Délira descend du camion. Le retour de Manuel n'est pas planifié, C'est un retour spontané, et qui est occasionné par le destin paraît-il. C'est pourquoi Manuel s'étonne lorsqu'il constate le changement climatique, « Sa face se durcit, plaquée de sueur » (p. 27).

L'homme leva la tête vers ce morceau de ciel embué de vapeur chaude, [...] Il descendit le sentier, écarta quelques galets, grata le sable brûlant. Des racines mortes s'effritèrent entre ses doigts lorsque, sur les bords du ravin, il consulta la terre grenue, sans consistance et qui coulait comme de la poudre. [...] (p. 27)

Voyant la situation de Fonds-Rouge, Manuel regretta pendant un moment son retour. « Il se sentit abattu et comme trahi » (p. 27). Mais comme Manuel est poussé par le

destin, il le reconforte par des signes de vie des corbeaux qui s'envolent au-dessus des grands arbres. Ce qui en partie lui redonne espoir et l'idée de chercher une source. Le trajet de Manuel est guidé par une force invisible. Tout d'abord le départ qui n'est occasionné que par une simple envie de vie meilleure, puis le retour causé par un désir de moderniser l'agriculture à Fonds-Rouge. Voyant la sécheresse qui sévit sur la terre, il pense que son plan ne peut pas se réaliser. Mais, au même instant, le destin lui redonne espoir. Par-dessus tout, sur le chemin de retour, au sein de tous ces brouillards, Manuel note la présence d'Annaïse, qui va devenir sa fiancée et qui va l'aider dans la quête de l'eau. « C'est qu'il la rencontra » (p. 27)

Le retour inattendu du héros à Fonds-Rouge, son village natal, qu'il a quitté pendant quinze ans et qu'il retrouve dans la désolation, c'est-à-dire, déserté de tout ce qu'il avait laissé avant de partir, la peine de voir tout ceci disparaître, redevient la force pour Manuel de chercher une solution pour que la vie et la paix reviennent à Fonds-Rouge. Dans cette quête d'une solution, il a des gens qui se désassocient de lui et certainement des gens qui s'allient à lui pour la réussite.

Au départ, Manuel est la risée du village. Lui seul et quelques-uns savent pourquoi il est toujours dans les mornes. Même ses propres parents n'ont pas cru en ses capacités, ils ne reconnaissent pas en lui ces qualités qui le distinguent des autres. Son père en particulier croit que son fils est un bon-à-rien qui se vagabonde dans la forêt du matin au soir sans aucun objectif précis comme il le faisait dans son enfance. Aux yeux des paysans, il devient fou en se baladant sans aucune raison dans les mornes tous les jours depuis son arrivée. Il ne sait pas que Manuel est leur salut. Pour les paysans de Fonds-Rouge, il n'y a de solution que la providence divine ou la migration ou mieux encore la mort. « Regarde : il n'y a rien, l'eau est tarie depuis les entrailles du morne.

C'est pas la peine de chercher plus loin, parce que c'est inutile » (p. 51). Tout le monde l'abandonne sauf sa fiancée et Laurélien qui ont foi aux paroles de Manuel.

Le héros s'est allié avec Annaïse, une fille du camp opposé, qui sera l'héroïne du récit. Parce que sans elle, le héros n'aurait pas pu atteindre son but. Le destin l'a mise sur la route de Manuel dès son retour. C'est la première chose de bon qui lui est arrivé après avoir fait le constat de la sécheresse qui a envahi tout le Fonds-Rouge. Puis, l'espoir retrouvé par la présence des corbeaux qui signifie la présence de l'eau. C'est avec elle que le héros discutera de son projet. Elle est la force du héros. À cause de la promesse qu'il a fait à sa fiancée, Manuel ne se repose pas jusqu'à ce qu'il trouve cette source cachée. C'est pour cela qu'elle est la première à découvrir la source.

L'autre confident de Manuel est Laurélien. Un ami d'enfance qui a beaucoup de respect pour Manuel et qui croit en ses exploits. Comme tous les paysans, c'est un jeune résigné et qui attend que les Dieux fassent tomber la pluie. Il est surpris de la décision de Manuel de chercher une source. « Et comment vas-tu faire ? » (p. 52) demande-t-il à son ami. Avec lui, cela sera un défi. « Eh bien, je fais le serment : je trouverai l'eau et l'amènerai dans la plaine, [...]. C'est moi qui le dis, moi-même, Manuel Jean-Joseph » (p. 52-53). Dans son doute, il accepte le défi et lui promet son aide lorsque l'eau sera trouvée.

Dans cette quête de l'eau, il est seul, creusant et fouillant toute le morne. Mais lorsqu'il trouve l'eau et la nouvelle de source trouvée retentit, Manuel devient héros aux yeux des tout le monde ; commençant par ses parents qui commencent à le louer et à se l'approprier « mon fi » :

Respect, mon fi, ton papa te dit : respect parce que tu es un grand nègre. Oui, chapeau bas devant toi, Manuel Jean-Joseph. Délira, tu entends, mon garçon a trouvé l'eau. Lui tout seul, avec ses propres mains. Je reconnais

mon sang, je reconnais ma race. Nous sommes comme ça dans la famille : des nègres entreprenants et c'est pas l'intelligence qui nous manque (p. 122).

C'est un changement brusque de la part du père de Manuel. Parce qu'il fait quelque chose de grand, il devient son fils. Le père subitement oublie que c'est à travers le vagabondage dans le morne qu'il trouve la source.

La lutte se fait à quatre niveaux. Tout d'abord, c'est la lutte pour le changement de mentalité des paysans. Ensuite, il y a la quête d'eau, puis le héros lutte pour la réconciliation du peuple. Enfin, il faut amener l'eau jusqu'au village pour que les activités des paysans recommencent.

Manuel commence sa lutte avec les gens qui sont proches de lui, c'est-à-dire, ses parents et amis. Cette lutte consiste à faire croire aux siens que Dieu ou les divinités ne sont pas responsables de la sécheresse ou des problèmes des paysans. Il est conscient que c'est un problème naturel mais qui est causé par des activités humaines : « le déboisement ». Laurélien confirme cela en ces propos « On a éclairci pour le bois-neuf, on a coupé pour la charpente et le faitage des cases, on a refait les entourages des jardins, on ne savait pas nous-mêmes » (p. 51). Manuel reproche aux paysans de n'avoir pas pris soins de ce que Dieu leur a donné. De plus, il veut les faire reconnaître qu'ils sont les auteurs de la sécheresse à travers leurs activités.

Manuel, à travers cela, voudrait les faire savoir que la solution ne se trouve pas avec les dieux mais avec eux-mêmes. Ici, il lutte pour que les paysans, qui se cachent sous la religion vodou ou le catholicisme, sortent de cette prison qui les rend résignés et incapables. Il questionne aussi la religion qui fatalise les paysans et les rend plus résignés et dépendants de ses manœuvres. Il est impératif pour Manuel d'éveiller ce

peuple dormant qui a oublié qu'il est lui-même le moteur du progrès. « Nous sommes ce pays et il est rien sans nous, rien du tout » (p. 70).

Un peuple sans ambition, c'est un peuple mort. Les paysans de Fonds-Rouge n'ont plus de vie. Ils ont mis tout leur espoir dans la providence. Les prières par-ci et par-là, les sacrifices n'en manquent pas pour que la pluie tombe. Manuel remarque que cette attitude ne serait pas bénéfique au progrès de la société : « Ça ne sert à rien, la résignation. [...] C'est traître, la résignation ; c'est du pareil au même que le découragement. Ça vous casse les bras » (p. 47). Manuel veut redonner vie à ces paysans, en les encourageant à ne jamais résigner et que cette vie est une lutte continuelle. Une fois qu'on a le souffle de vie, la résignation n'a pas de place.

Manuel avec ses paroles peu à peu enlève le doute des paysans. Mais ces derniers sont retenus par leurs croyances qui ne leur donnent pas la chance d'explorer d'autres opportunités.

Il s'était comme essoufflé à suivre Manuel. Une ride marquait sur son front l'effort de la méditation. Dans le retrait le plus inarticulé de son esprit accoutumé à la lenteur et à la patience, là où les idées de résignation et de soumission s'étaient formées avec une rigidité traditionnelle et fatale, un rideau de lumière commençait à se lever (p. 70).

Pour que Manuel réussisse à faire pousser sa semence d'espoir, il décide d'aller à la chasse à l'eau seul, parce qu'il sait que seul l'eau peut redonner la vie, la confiance et la force vitale aux paysans. Il est guidé dans cette quête par les corbeaux et quelques arbres. Manuel qui se sent trahi lors du constat de la sécheresse à son arrivée, retrouve sa force quand il aperçoit ces corbeaux. Nuit et jour, Manuel dans les mornes suit ces oiseaux que le destin met sur son chemin jusqu'à ce qu'il découvre la source. Il fait

cela pour prouver aux paysans que Dieu a créés tout, c'est aux hommes de les chercher et de les trouver.

La nouvelle de l'eau retentit dans tout le village. En ce qui concerne le camp de Bienaimé, la joie est au comble car, ils peuvent maintenant arroser leurs jardins. Mais pour le camp Gervilen, c'est la désolation car, ils ne peuvent pas profiter de la source à cause de la haine. Alors que Manuel l'eau trouvée est le facteur de la réconciliation des deux camps. Pour que les paysans retrouvent cette joie de vivre ensemble en plus, pour amener l'eau, il faut un énorme travail qui a besoin du concours de tous les habitants. « J'ai trouvé une source qui peut arroser tous les jardins de la plaine, mais pour l'amener jusqu'icitte, faut le concours de tout le monde, un *coumbite* général, voilà ce qu'il faut » (p. 118).

La troisième partie de la lutte consiste à réconcilier le peuple. « C'est la plus grande chose au monde que tous les hommes sont frères, qu'ils ont le même poids dans la balance de la misère et de l'injustice » (p. 87). Le développement ne peut être possible que quand ce peuple parle une seule langue. Alors Manuel décide que l'eau trouvée soit pour tout le monde. Ce faisant, il associe Annaïse, sa fiancée, à la lutte pour qu'elle lui prépare le terrain de son côté. Sa tâche est de répandre la nouvelle aux femmes, en les faisant comprendre que seule le *coumbite* peut leur amener l'eau dans leurs champs.

Quand j'aurai déterré l'eau, je te ferai savoir et tu commenceras à parler aux femmes. Les femmes, c'est plus irritable, je ne dis pas non, mais c'est plus sensible aussi et porté du côté du cœur [...]. Tu feras le tour des commères avec ces paroles (p. 87).

Cette mission confiée à Annaïse aura pour but de persuader les hommes via leurs femmes pour qu'ils acceptent de faire la paix pour le bien de tous. En utilisant les

femmes, Manuel sait qu'ils n'auront pas de paix dans leurs maisons jusqu'à ce qu'elles obtiennent ce qu'elles veulent. Il utilise les femmes ici comme une arme pour désarmer les hommes. Ce que nous voyons dans ce qui suit :

Les négresses avaient commencé à leur rendre la vie impossible. Elles les harcelaient sans répit, bourdonnant à leurs oreilles mille questions et quantité de plaintes : elles étaient pires que des guêpes. Ils avaient beau leur échapper pour aller avaler un peu d'air ou bien un grog dans la boutique de Florentine, à leur retour elles les attendaient à la barrière ou sur le pas de la porte et les récriminations reprenaient de plus belle (p. 139).

Elles vont même jusqu'à menacer les hommes qui sont toujours résistants et ne veulent pas accepter que la réconciliation soit la meilleure des choses à faire renaître la joie de vivre. « Je suis enceinte, cher. Mais je n'aurai jamais la force de porter ce petit jusqu'au bout, si nous continuons à vivre dans cette misère. [...] Il sembla réfléchir, puis sa face s'éclaira: C'est lui qui commande, ce petit nègre. J'irai dire oui à Gille » (p. 141). On voit que le plan de Manuel réussit, mais, il y a toujours des têtes qui ne veulent pas céder à cause de la jalousie et la haine.

L'expérience de coopérative qu'a eue Manuel à Cuba, va exiger qu'il réunisse le peuple par tous les moyens, avant d'entreprendre toute action pour amener l'eau au village. La réussite du projet dépend de leur force commune. Pour cela Manuel, va accepter la mort pour que le peuple se réconcilie. C'est pour lui le combat le plus ultime. Une fois uni, le progrès est possible. Il donne sa vie en échange de la paix, c'est pourquoi il refuse être vengé, même si son assassin est connu de tous les paysans. Il fait un pacte avec sa mère de ne pas faire connaître son assassin pour que le dispute cesse entre les deux clans, et que sa mort soit symbole de paix et de réconciliation.

Si tu préviens Hilarion, ce sera encore une fois la même histoire de Sauveur et Dorisca. La haine, la vengeance entre les habitants. L'eau sera perdue. Vous avez offert des sacrifices aux *loa*, vous avez offert le sang des poules et des cabris pour faire tomber la pluie, ça n'a servi à rien. Parce que ce qui compte, c'est le sacrifice de l'homme. C'est le sang du nègre. Va trouver Larivoire. Dis-lui la volonté du sang qui a coulé : la réconciliation, la réconciliation pour que la vie recommence, pour que le jour se lève sur la rosée (p. 160).

Pour Manuel cette mort est une victoire déjà acquise. Elle représente un sacrifice à l'exemple de la mort de Jésus-Christ qui s'est sacrifié pour que le monde soit sauvé. Manuel n'a pas voulu que sa mort soit vengée car, il ne veut pas que la haine qui divise les paysans et qui bloque tout progrès persiste. C'est la raison pour laquelle il voudrait que sa mort ne soit pas un moment de deuil mais marquée par « des chants de *coumbite* » (p. 185).

Le combat final du héros se déroulera dans son absence. Il le confie à sa mère et à sa fiancée, Annaïse. Sa mère a le devoir de concrétiser l'union des paysans. C'est ce qu'on voit aussitôt après l'enterrement de son fils. Elle fait la volonté du défunt. Elle va voir Larivoire, le représentant du clan adverse, pour lui parler du désir de Manuel. « Merci, mes nègres, pour cette consolation. Mon garçon vous entend dans sa tombe : voici, comme il l'avait voulu, la famille des habitants réunie dans la concorde. Mon rôle a pris fin » (p. 186). Délira finit par faire passer le message de Manuel. Et les paysans du côté de Larivoire sont partants pour faire la paix pour que la vie refasse face à Fonds-Rouge.

La phase finale de la lutte de Manuel, c'est amener l'eau trouvée jusqu'aux paysans. Pour ce faire, il dresse un plan qu'il transmet à sa fiancée, Annaïse. Elle est la bouche du héros. Elle dirige le projet comme il l'aurait fait. Malgré son absence, les paysans unis acceptent à honorer sa mémoire et tout s'est bien déroulé. « Depuis plus d'un

mois, les habitants travaillent en *coumbite*. Ils ont fouillé un canal [...]. Ils ont suivi point pour point les indications de Manuel. Il est mort, Manuel, mais c'est toujours lui qui les guide » (p. 189).

Le plan de Manuel réussit, la vie recommence à Fonds-Rouge mais la question qui se pose maintenant est de savoir si les paysans jouiront longtemps de cette paix ? Car le vrai ennemi du peuple n'est pas éliminé. Hilarion, qui ne veut pas la réalisation de ce projet pour qu'il continue à escroquer les paysans ne désarmé pas.

Roumain, dans son texte nous présente un héros qui choisit l'intérêt public au détriment de son intérêt privé. Il choisit de mourir pour le salut de ses confrères souffrants. Dans sa quête, il a pour objet de les libérer de la résignation, de la religion avilissante comme opium et de les unir dans une action commune pour le développement durable de la société toute entière.

3.2.1 Naissance et enfance du héros

La naissance de Faye Oumar est un miracle car la mère, à plusieurs reprises, avait donné naissance aux mort-nés. Chaque fois qu'elle tombe enceinte, elle vit dans la peur que l'enfant ne survive pas. Cette fois-ci, elle décide que son enfant naisse vivant. Alors, elle se confie aux forces traditionnelles africaines. Grâce à ces forces divines, Faye naît. Voici comment le narrateur le confirme :

C'est par une nuit semblable à celle-ci que Rokhaya avait donné naissance à un garçon. Elle avait pleuré tout son saoul, non à cause de la douleur, mais du doute qui subsistait encore en son cœur. Elle avait absorbé toutes sortes de breuvages, s'était entourée de gris-gris, de cornes, d'amulettes et de racines pour se préserver du mauvais œil (p. 23).

Cet événement mystérieux qui marque la naissance du héros fait de lui un être exceptionnel, hors de l'ordinaire et divin. C'est pourquoi il est surnommé « Hare-

Yala » (Attends Dieu), (p. 23). Cela met en exergue les qualités extraordinaires qu'il exhibe dès son enfance.

L'enfance du héros se caractérise par quelques événements malheureux. Tout d'abord, dans les premières années de sa naissance, il est perturbé par des maladies infantiles : « Puis, ce fut aux maladies qu'elle disputa le petit » (p. 23). Pour combattre ces maladies et éventuellement la mort de l'enfant comme les enfants précédents celui-ci, la mère a dû lui soumettre à des pratiques traditionnelles, comme le trou fait dans le lobe de l'oreille gauche. C'est une pratique qui veut dire que cet enfant n'est pas bon pour la mort. C'est la même chose quand elle s'habille en folle pour demander l'aumône avec l'enfant au dos. C'est souvent des rites de mortification ou d'humiliation auxquels la mère et l'enfant se soumettent pour prévenir une fois encore la mort de l'enfant. C'est même d'ailleurs grâce à ces pratiques que la mère obtient la sorcellerie, pour le protéger de tout mal.

Oumar Faye, survécu aux maladies de l'enfance, commence l'école des Blancs comme tous les enfants de son âge. Mais à cause d'un incident de vol à l'école, il doit abandonner ces études pour suivre son père dans son métier de pêcheur. « Il n'a pas son certificat d'études, tout ce qu'il connaît, c'est la pêche » (p. 36). Il arrête les études parce qu'il ne veut pas être puni injustement. Ce qui veut dire que, depuis l'enfance, Faye n'aime pas l'injustice. Peut-être c'est pourquoi, il est caractérisé de turbulent. Ce qui se remarque aussi dans son habitude. Il cherche toujours à protéger les faibles, surtout les filles. Ce qui fait qu'il est surnommé « le Grand » (p. 37). La grandeur de Faye ne commence pas à son retour, mais depuis son enfance. Ses amis ont peur de lui, parce qu'il a une force que les autres n'ont pas.

Malgré que l'enfant Faye ait survécu grâce à la tradition africaine, il n'adhère pas à c'est confession traditionnelle, car il doit suivre son père qui est musulman. Aussi, c'est la religion la plus répandue au Sénégal. Donc, Oumar en tant que premier fils de son père doit être un fils exemplaire et obéissant et doit incarner les qualités du père. Alors il n'a pas de choix que de pratiquer cette foi jusqu'à ce qu'il ne parte pour la guerre au côté des Blancs. « Tu es né dans la croyance et tu as été élevé selon les commandements du Coran. Tu sais aussi le lire [...] » (p. 70).

Faye, n'étant pas éduqué mais ayant un destin très chargé, étant destiné à libérer son peuple de l'exploitation, a besoin d'une expérience adéquate pour faire face à son adversaire. À l'âge de dix-neuf ans, il est choisi pour défendre les intérêts de la France en Europe, dans la Deuxième Guerre Mondiale ; ce qui lui sert d'exil pour se préparer pour défendre son peuple.

3.2.2 L'exil du héros

Dans une épopée, l'exil est le terrain de préparation du héros. C'est le point où le héros se munit des armes pour combattre son adversaire. C'est aussi le cas chez Faye dans *Ô pays, mon beau peuple !* Étant un enfant turbulent et défenseur des faibles et exhibant une force extraordinaire, il est envoyé à l'âge de dix-neuf ans pour défendre l'intérêt des Français. Ainsi, il part comme soldat en Europe pour faire la guerre à leur côté. C'est le lieu qui fait de lui ce qu'il est devenu. C'est le lieu qui le redresse et le reforme à pouvoir affronter son opposant. Faye lui-même le confirme: « Erreur : moi, c'est la guerre qui m'a servi » (p. 124). L'enquête faite par Nicolas sur son passé en France aussi a révélé qu'il est un guerrier exceptionnel, et il est même décoré après la guerre.

Il est vrai que la guerre l'a beaucoup servi, mais elle ne dure pas toutes les huit années qu'il passe à l'étranger. Donc, après quatre ans de guerre, Faye, rendu à la vie civile, doit travailler pour survivre. Il travaille chez Citroën ; ce qui lui permet d'intégrer la C.G.T. (Confédération Générale du travail), un syndicat des travailleurs qui sûrement l'influence à approfondir son savoir sur le Marxisme. Ayant une marraine qui est du parti communiste, c'est sûr qu'il a déjà beaucoup appris sur cette idéologie. Davantage, il a pris des cours de mécanique ; ce qui lui sert plus tard dans sa lutte contre l'exploitation. Bref, les quatre dernières années passées à l'étranger se consacrent aux savoirs, à l'amélioration de soi et pour la préparation à la mission qui l'attend.

Faye, en exil, cherchant à approfondir son savoir, va s'associer à des progressistes. Ce qui lui permet de voyager sur l'Autriche et l'Allemagne, des pays fortement communistes. Cette exposition influence beaucoup l'évolution du héros, et il se rend compte de la situation déplorable que connaît le peuple noir sur sa propre terre, ainsi bien qu'à l'étranger. C'est aussi pendant cette recherche de savoir que Faye trouve Isabelle qui devient sa femme. Donc, le choix d'Isabelle quoiqu'il ait un fondement amoureux, repose plus sur des intérêts communs ; car, il la rencontre chez ses amis progressistes. Ce qui veut dire qu'elle aussi partage les mêmes visions idéologiques contre l'exploitation. Donc, pour Faye, elle est un bon choix qui va l'aider dans sa lutte. Ce qui d'ailleurs se prouve durant tout le récit car elle est la force derrière lui.

Cet exil permet aussi à Faye de démystifier les Blancs. Pour les Noirs, en général, la peau blanche est synonyme de supériorité. L'expérience de la guerre change cette perception chez Faye puisqu'il remarque que Blancs ou Noirs, ils sont tous les mêmes. Il stipule : « J'ai vécu côte à côte avec des hommes de toutes les nations, partageant les mêmes balles, riant et pleurant ensemble ... » (p. 116). De plus, pendant les quatre dernières années qu'il passe en Europe, il les vit avec les Blancs.

Du coup, il apprend à vivre comme eux et il s'adapte à leur mode de vie toutefois en gardant ses valeurs : « Faye, sur de nombreux points, avait parfaitement assimilé les modes de pensées, les réactions des Blancs » (p. 14). Ce qui fait qu'il n'a plus peur d'eux et les considère égaux aux Noirs ; ce qui se remarque dans son affrontement avec eux à son retour.

Les huit années passées à l'étranger libèrent Faye de l'influence religieuse et des coutumes rétrogrades. « Tu es né dans la croyance et tu as été élevé selon les commandements du Coran. Tu sais le lire aussi que le livre des toubabs, mais jamais ton front n'a touché terre... » (p. 70). Avant la guerre, il est une personne croyante et qui obéit aux coutumes traditionnelles. Pendant l'exil, sa liaison avec les progressistes et les communistes qui sont non croyants influence sa vision religieuse. De plus, son association au Marxisme, qui considère la religion comme l'opium du peuple, évidemment, a de l'impact sur l'existence du héros. Il croit que la façon dont la religion est très importante pour l'Africain contribue à son incapacité à se développer. Il dit à son oncle Amadou :

J'ai vu le pays des Arabes, source-paraît-il- de toutes les croyances... Dix fois plus pervertis que nous, oui ! Pour qu'il te coupe la gorge, pas besoin de valoir plus cher qu'un poulet. Quant aux Européens c'est pire... Croire, dit encore Oumar croire être empoisonné font deux... (p. 52)

Il est bien évident que le héros a beaucoup appris de ces idéologies, mais au fond, il reconnaît l'existence de Dieu et respecte ses coutumes. C'est pourquoi il dit : « pour ce qui est de ma croyance, elle est personnelle » (p. 52).

3.2.3 Le héros et son entourage

L'entourage du héros est fait des adjouvants, ceux qui appartiennent à la sphère héroïque et qui l'aident dans sa quête ; et les opposants ou les adversaires, ceux qui

sont contre son objectif. Dans *Ô pays, mon beau peuple !*, le héros n'existe pas seul. Il est aidé dans sa quête par des membres de sa famille. Là, il y a la mère du héros qui occupe une place très importante dans sa vie et dans le dénouement du récit. Le père qui est aussi dans cette sphère mais n'adhère pas aux idéologies de son fils. Il y a aussi l'oncle Amadou, qui est très proche de lui et en qui, il se confie librement. Autre que sa famille, on a aussi les jeunes qui lui rendent visite à la maison, et Isabelle sa femme qui est son premier soutien.

La mère du héros est présentée dans le récit comme une femme qui a souffert avant d'avoir enfanté. Elle a même peur d'être répudiée et humiliée pour n'avoir pas pu enfanter. En raison de cela, elle est devenue sorcière et une femme tradithérapeute après avoir donné naissance à son seul enfant, Faye. Pour son enfant, elle est tout, elle est son protecteur et son docteur dès sa conception jusqu'à sa mort. C'est-à-dire, qu'elle est toujours présente dans sa vie. « Le vendredi qui suivit l'annonce du départ, elle s'enferma avec lui et lui recommanda de ne pas se séparer des fétiches qu'elle lui remettait, [...]. Quand elle reçut l'annonce de sa blessure, elle fut malade, pleurant comme si son *Hare-Yala* était mort » (pp. 23-24). Pour l'amour de son fils, elle accepte Isabelle, une blanche comme bru quoique ce soit très difficile pour elle. Ce qui montre qu'elle est prête à tout faire pour que son fils reste avec elle. En dépit de son opposition à sa décision de se lancer dans l'agriculture, elle le soutient pour le retenir à rester avec elle dans le pays. On voit que, pour l'amour de son fils, la mère est prête à tout faire pour le garder près d'elle.

Le père de Faye est un homme religieux. Il est l'imam de la mosquée du village et un grand pêcheur renommé de son temps. Il a voulu faire de son premier fils un enfant qui incarnerait son père. C'est un homme comme on le dirait « un colonisé » car il est l'exemple parfait de ce que le Blanc veut faire de l'homme noir. « Sais-tu que

s'agenouiller n'use pas les rotules » (p. 43). Nous disons ceci parce qu'il reconnaît que le Blanc est là pour les exploiter (p. 26). Mais par peur d'être maltraité, il décide de fermer les yeux sur les atrocités et de jouer l'homme obéissant. Il est contre le mariage de Faye pour cela il ne veut rien avoir avec son fils et son épouse. Pour preuve, il ne visite qu'une seule fois la maison de Faye lorsqu'il est gravement malade.

La jeunesse casamançaise est une jeunesse émancipée qui a pris conscience de leur situation de dominés. On remarque même en l'absence du héros que les jeunes se rassemblent dans la nuit pour planifier le renvoi des Blancs. « Ce que vous ne savez pas, est que les jeunes veulent chasser les hommes blancs » (p. 18). Mais ils n'ont pas le courage d'agir, c'est-à-dire, de se mettre en action. C'est seulement une jeunesse qui envie la place des Blancs. Fanon (1961) en fait mention :

« Le regard que le colonisé jette sur la ville du colon est un regard de luxure, un regard d'envie. Rêves de possession. Tous les modes de possession: s'asseoir à la table du colon, coucher dans le lit du colon, avec sa femme si possible. Le colonisé est un envieux » (p. 43).

Comme nous le rapporte Moussa, le cordonnier « ils disent qu'après, ils se partageront tout, qu'il n'y aura plus de chemin de Dieu, rien que manger et faire l'amour.

La présence de Faye va la transformer et va lui apprendre que l'homme sur cette terre doit se faire une place en se mettant en action. C'est une jeunesse qui a soif d'un dirigeant. La présence de Faye redonne une autre direction aux jeunes. C'est la remarque qu'Isabelle a fait dans sa première lettre à ses parents « le noir nonchalant et oisif qui ne se soucie pas du lendemain est en train de disparaître peu à peu au fur et à

mesure que disparaissent les vieux. La jeunesse a l'air de mieux voir où elle veut aller » (pp. 77-78).

Pour en finir avec l'entourage du héros, il s'avère important de parler un peu de sa femme, Isabelle, car il est dit dans le récit qu'elle est la force du héros pour l'avenir. Et souvent dans une épopée, le héros a un accompagnement héroïque. Dans ce récit, Isabelle peut être élevée au rang de l'héroïne. C'est une jeune femme de vingt-deux ans, « élancée » et « grande » avec une « longue chevelure » (p. 15). L'auteur ajoute qu'elle n'est pas vraiment belle mais elle a la beauté de son âge. Ayant des parents non croyants, c'est-à-dire, des parents libéraux, elle a reçu une éducation qui tolère la liberté et l'opinion d'autrui. Le récit nous dit aussi qu'elle a des amis progressistes. Alors on peut imaginer d'où elle tire son optimisme réaliste, sa force morale et son grand sens de jugement équitable tout au long du récit.

Cette jeune femme et le héros se sont mariés en France. Son amour pour Faye l'amène à accompagner son mari sur une terre inconnue qu'elle se fera sienne. « Me voilà donc casamancienne et je ne me plains pas » (p. 76). Vraiment, elle est devenue casamancienne, et a choisi être toujours du côté de son mari. La scène du cinéma en absence de Faye, lorsqu'Isabelle fait face à Jacques, le Blanc du bateau, nous montre vraiment qu'elle est devenue une Noire.

- Ne voudriez-vous pas reprendre votre place? Votre présence me dérange.
- Tout doux, beauté. Ici, chacun a payé sa place.
- Vous m'ennuyez. C'est du français, non ?
- Je pensais que vous parliez nègre (p. 61).

Isabelle a répondu par une gifle très violente qui éveille l'attention de tout le monde. Cela laisse voir la loyauté et l'amour qu'elle a pour son mari. Elle a plusieurs fois refusé les propositions des Blancs pour s'accrocher à son engagement avec Faye et ce

faisant, elle condamne l'attitude de sa propre race. De plus, pour devenir une bonne fille de sa nouvelle patrie, elle va apprendre la langue locale pour être en mesure de communiquer avec sa belle-mère et son entourage.

Cette union Faye - Isabelle est un scandale pour les Blancs sur la terre noire. En raison de cela ils ont essayé à plusieurs reprises de la séparer par des actes ignominieux qui laissent voir le barbarisme des Blancs colonisateurs. Faye lui-même en fera cette remarque « Ils ne tolèrent pas, dit-il énervé, qu'un nègre s'accouple avec une blanche, c'est bafouer leurs lois » (p. 69). Leurs tentatives d'arracher Isabelle à son mari n'étant pas réussies, ils la prennent comme une prostituée « grue » (pp. 114, 170). Tout cela ne déstabilise pas Isabelle. Elle reste fidèle à son engagement jusqu'au bout. Ce qui laisse voir en elle une femme totalement dévouée à son mari. Son unique préoccupation est de voir son mari réussir tous ses projets pour la libération et le bonheur de son peuple.

Parlant des adjouvants, il est très nécessaire d'inclure les paysans de la Casamance. Ce sont les pauvres faibles injustement exploités par le système colonial ; les cultivateurs et les ouvriers à l'exemple de ces femmes chargeuses des bateaux. Pour eux, Faye est un sauveur envoyé du ciel pour les délivrer de l'éternelle souffrance. C'est avec eux que commença la transformation que le héros veut apporter. Le but de Faye, c'est de monter une coopération agricole qui rassemblera tous les cultivateurs pour décider le prix des produits agricoles. Donc, ces paysans seront les premiers bénéficiaires du projet.

Une épopée est faite de l'antagonisme, c'est-à-dire que le combat est très important dans le déroulement du récit. Dans *Ô pays, mon beau peuple !* le combat se passe entre Faye et les colons. Ces derniers, débarqués de la France, se sont appropriés les

pays noirs et ont fait de leurs habitants des esclaves. Sur la terre africaine ces étrangers vivent dans le luxe, Sembène (1957, p. 168), écrit à ce propos « Tout était conçu pour adoucir le séjour des Blancs en terre africaine. De l'autre côté du jardin, deux terrains de tennis jumelés, un terrain de volleyball, un autre pour le basket ». Tandis que les autochtones vivent dans la précarité et dans la misère. Ce qui fait plus mal est que ce luxe provient du travail de ces pauvres paysans exploités.

Ce groupe des Blancs se compose de fonctionnaires et de commerçants. Les fonctionnaires sont les administrateurs coloniaux envoyés depuis la France pour gérer les affaires des colonies. Donc, ils reçoivent l'ordre directement de la France. Parmi ces fonctionnaires se trouvent souvent les juges, les ingénieurs, les financiers, les enseignants, et les chefs militaires. Ces Blancs détiennent tout le pouvoir sur les indigènes ; ce sont les dieux de la jungle. Dans la plupart des cas, ces fonctionnaires, en dehors de leurs salaires envoyés de la métropole, s'amassent de la richesse à travers la collecte des impôts des pauvres paysans. Faye s'adressant à l'administrateur révèle cela en ces termes : « bonne ou mauvaise récolte, nous devons payer les impôts » au cas contraire, « On l'expose sur la place publique au moment où le soleil est au zénith. On ne lui laisse rien qu'un cache-sexe, on ne lui donne ni à boire ni à manger, les miliciens le gardent » (p. 152) puis après cette humiliation publique viennent l'emprisonnement et le travail forcé.

Le deuxième groupe de Blancs sont les commerçants. Ce groupe est le plus nombreux. Ils représentent les trois quarts des Blancs dans les colonies. Ils sont les représentants des usines métropolitaines qui achètent à bas prix les produits agricoles pour nourrir les usines européennes. C'est également ce groupe qui abuse souvent les paysans sous la protection de l'administrateur et les autres fonctionnaires.

Dans *Ô pays, mon beau peuple !* les actes d'injustice sont souvent commis par ces types de Blancs. Pour en mentionner quelques-uns : la chicotte sur le bateau, les femmes qui chargeaient les sacs d'arachides toute la journée pour des miettes. Même l'assassinat du héros était comploté par ces derniers en complicité avec les miliciens. Ceux-ci achètent à bas prix les produits agricoles mais n'aident pas les paysans quand ils sont dans le besoin. Il y a aussi parmi eux des commerçants qui se sont installés en Afrique pour le commerce de détail et demi-gros. Ces derniers graduellement ruinent les commerçants indigènes comme on l'a remarqué avec le père Gomis. « Alors qu'à son arrivée à Ziguinchor [...] il était bien toujours le seul commerçant noir [...]. Mais les comptoirs tenus par les Blancs avaient prospéré autrement vite et de façon autrement importante » (pp. 173-174).

3.2.4 Le retour et le combat du héros

Ô pays, mon beau peuple ! commence avec le retour du héros de la France, provoqué par ces paroles : « sans nous, que seriez-vous devenus, que serait les colonies ? » (p. 117). Faye se sent abruti et se rend compte de sa situation comme Noir et de tous les Noirs sur une terre étrangère. Il se rend aussi compte du projet sinistre des Blancs concernant l'Afrique. Il a un grand besoin de regagner sa terre natale. Alors, il décide de rentrer dans son pays et de lutter pour la libération de l'homme noir. « Mais moi, où trouverai-je ma dignité d'homme ? Où dois-je conquérir, si ce n'est pas dans le pays qui m'a vu naître ? » (p. 117).

Le Faye qui était parti de chez lui ignorant, « avant la guerre, je ne connaissais rien » (p.116) ; un simple pêcheur non éduqué, revient armé physiquement et intellectuellement, c'est-à-dire qu'il est muni des outils nécessaires pour combattre le régime colonial, son adversaire. Le comportement de Faye pour les Blancs dépasse les

limites accordées au colonisé. Le colonisé est quelqu'un qui est soumis à son maître, le colonisateur. Il a peur de réagir même s'il est maltraité. Le Blanc a inculqué aux Noirs le complexe d'infériorité qui fait que le Noir se sous-estime. Il prend le Blanc comme son supérieur, et pour cela il se soumet à son autorité. Pour prouver cela, le narrateur précise : « À la vue du Blanc, les indigènes se levèrent et se découvrirent en signe de respect » (p. 161). Le Blanc ayant étudié le Noir, sait comment l'utiliser à son profit. Comme nous l'avons dit plus haut, le retour d'Oumar Faye vient semer du trouble dans le camp des Blancs. La tranquillité dont ils ont joui pendant longtemps sans opposition arrive-t-il à sa fin ? Le comportement de Faye montre qu'il est affranchi des contraintes coloniales. C'est-à-dire, il est libéré de toute forme de peur pour le Blanc.

Faye, connaissant les problèmes auxquels font face son pays, élabore un projet pour libérer son peuple avant de rentrer au pays. Donc, il se prépare en conséquence pour la bataille puisqu'il sait d'avance que la tâche ne lui sera pas facile et qu'en « Afrique les Blancs sont les maîtres (p. 14) ». Ce faisant, sur le chemin de retour, il ne s'attarde pas à attaquer ouvertement le Blanc qui brutalise les Noirs sur le bateau, pour montrer son mécontentement face à l'exploitation. C'est ce qu'on remarque sur le bateau de retour quand il attaque le Blanc enragé qui chicote les Noirs parce qu'ils s'abritent de la pluie, à une place qui leur est interdite. On voit l'intervention de Faye face à cette situation. « Soudain l'homme, pris par un crochet au menton et repris par un autre au ventre, s'écroula » (p. 13). L'homme surnommé le grand, défenseur des faibles, n'est pas encore descendu du bateau, alors qu'il a déjà commencé à défendre les vulnérables. C'est pour cela qu'on ne peut pas séparer le retour de Faye de son combat. Il s'annonce déjà dangereux et surprend tout le monde dans le bateau. Les Noirs étonnés, disent : « Quel était ce colosse qui s'attaquait au tabou » et les Blancs

qui étaient au bord disent : « Est-ce les nègres qui se révoltent » (p. 13). Nous voulons ici mettre l'accent sur le mot « tabou » que nous expliquons comme une interdiction ou bien ce qui est considéré comme sacré.

Dès son arrivée au pays, il décide de se libérer des influences parentales pour mieux faire face à son projet. Comme nous le savons, un enfant qui est sous le toit de ses parents africains doit obéir à leurs ordres et doit leur être soumis. Le père ayant appris que son fils revient accompagné d'une blanche, s'indigne et ne comprend pas pourquoi il décide de se marier avec leur ennemi, l'exploiteur. Il considère déjà cela comme une désobéissance. C'est pourquoi, il ne va pas accueillir son fils mais envoie plutôt son frère. Faye connaissant son père, ne veut plus rester longtemps dans la maison familiale pour mettre à l'aise sa femme, et aussi poursuivre sans inquiétude son projet. C'est pourquoi, trois mois après son arrivée, il quitte la Fayène, la maison familiale et s'installe dans les palmiers sous une tente en attendant de construire sa maison.

Je bâtirai ma maison... Non, ne crains rien ; pas ici, mais dans les palmiers. Tu as construit cette maison où j'ai vu le jour. Pour ma femme et pour moi, je veux qu'il en soit de même. Tout ce que tu viens me dire je me le suis dit cent fois et ma femme le sait également. [...] Mais je pensais qu'en venant ici, je trouverais un père qui comprendrait, et non un père qui me mettrait à la rue (p. 44).

La maison construite, Faye la nomme « la palmeraie ». Là, il se sent prêt et à l'aise pour commencer la lutte. Dans cette lutte, il y a quelques personnes qui s'allient à lui et quelques-uns qui lui tournent le dos.

Dans *Ô pays, mon beau peuple !* il est aussi question de défections et de ralliements comme dans toute épopée. Dans le récit, on trouve que le héros avant la guerre est très proche de ses parents. Son mariage avec une blanche vient briser cette relation qu'il a

avec sa famille surtout avec son père qui ne se remettra pas jusqu'à la fin du récit. Le père, pour la peur d'être puni par les Blancs, se détache de son fils pour adopter une position neutre, qu'on peut caractériser ici comme une position du colonisé. En ce qui concerne la mère du héros, au commencement, elle est contre le mariage mais pour l'amour de son fils, elle s'efforce de faire la paix avec sa femme et vivre en harmonie avec eux. Elle reste proche de son fils jusqu'au bout.

Les jeunes avec qui Faye forme le groupe des progressistes se font des alliés avec le héros pour réfléchir sur le développement des pays africains. Ils sont prêts à s'engager avec Faye pour combattre les exploités et à former la coopérative pour le bonheur des paysans et de toute la société. Le jeune Gomis ayant appris de la bastonnade sur le bateau, dit à Faye : « Tu l'as manqué, il fallait le jeter par-dessus bord : c'est le plus gros salaud du pays » (p. 29). Pour Faye, c'est un soulagement car il trouve un allié sur qui il peut compter pour la lutte devant lui. C'était ce même jeune qui vient au secours de Faye lorsqu'il défend les pauvres femmes. Voilà comment il répond au commissaire qui veut mettre Faye en prison : « Tu crois ça ? Le temps où l'on mettait les nègres en prison sans justice est périmé, s'exclama Gomis à nouveau » (p. 93). On voit en ce jeune un vrai libéré des préjugés coloniaux. On remarque depuis le début son adhésion à l'idéologie du héros. On n'oublie pas les autres jeunes car c'est ensemble qu'ils décident de créer une coopérative agricole qui s'occupe désormais de la vente des produits des paysans.

Le ralliement de Papa Gomis au mouvement progressiste aussi est très important à noter. Papa Gomis, comme l'ont surnommé les jeunes, est le seul commerçant noir de Ziguinchor. Il fait partie du peu de chrétiens de la région puisque les musulmans sont majoritaires. Son adhésion à la religion chrétienne fait qu'il est soumis, même si son profit est en jeu. Le récit nous dit : « l'éducation reçue des missionnaires avait habitué

Gomis à se confier à la providence » (p. 173). Ce qui fait qu'il a une position neutre concernant ce qui se passe dans la région même si au fond de lui, il les méprise. Mais il accepte de se joindre aux jeunes pour créer la coopérative agricole proposée par Faye parce que les affaires tournent mal à cause des commerçants blancs qui ont envahi toute la région. Ce qui fait que son commerce ne marche plus comme avant. Vu la bravoure de Faye qui en deux saisons a pu avoir la confiance de tous les paysans et aura toute la récolte vendue à lui, il accepte de financer ce projet d'installation d'une coopérative agricole.

Il s'avère très important qu'on note le ralliement d'un Blanc, Pierre, un agent d'achat de produits agricoles au près des Noirs. Nous sommes conscient que ce n'est pas une adhésion physique, mais il comprend que le Noir avec qui ils ont à faire au passé disparaît petit à petit. Son ralliement se fait sentir lorsqu'il refuse de donner des informations sur Faye pour l'appréhender « Je ne sais pas de grand-chose de lui, [...] Sa vie privée ne m'intéresse pas » (p. 171). Il reconnaît aussi que le temps est venu de changer de système dit-il à son supérieur ; ce qui cause son rapatriement. On voit en lui un Blanc qui n'accepte pas l'injustice. Il avait à plusieurs reprises demandées d'être rapatrié mais sa demande était toujours rejetée. « Hein !... Mais je suis ravi. J'ai pu vider mon cœur. Il y a longtemps que j'avais demandé mon rapatriement. On me l'avait toujours refusé » (p. 172).

Le début de la lutte de Faye peut se résumer en ces trois points : Le premier est créer une prise de conscience chez le Noir autour de la nécessité de combattre la politique répressive du Blanc visant à maintenir l'Africain dans la domination. Le deuxième c'est de faire le point sur la religion que ce soit traditionnelle, islamique ou chrétienne, que cela ne soit pas un blocus au développement de la société, car Sembène écrit « L'homme est la conscience de Dieu » (p. 165) et de se défaire de

l'idée que le Noir a échoué d'avance. Le troisième point, c'est de rassembler les Noirs dans une coopérative pour un but commun.

Tout d'abord, la lutte consiste à éveiller la conscience des habitants de la Casamance aux réalités des Blancs qui tiennent à conserver leur place de supériorité et à maintenir le Noir dans la servitude. Pour ce faire, Faye emploie en premier le système de défense. Il s'oppose aux Blancs en défense des siens. Ce qui élève des suspicions entre les Noirs, qui se pose des questions de savoir si un Noir aussi peu agir ainsi. Il est vrai qu'un colonisé comme le décrit Albert Memmi (1961) n'a pas le droit de faire une telle chose. Mais ici nous sommes confronté à un colonisé qui dépasse les bornes ; un colonisé qui ose ; un colonisé affranchi qui veut simplement lutter pour la justice et la liberté.

Et comme l'objectif de Faye est de voir « les cultivateurs fixer eux-mêmes le prix de leur labeur » (p. 150), il doit lui-même devenir agriculteur. Faye, le fils du pêcheur, et qui a pratiqué ce métier tout au long de sa vie à Casamance, devient donc laboureur de terre. Ce qui est un choc pour sa famille : « Ton père, et le père de ton père, tous étaient des pêcheurs, mais toi le toubab, tu veux la terre ? Je ne comprends rien » (p. 87). Il se met à bras le corps dans son nouveau métier.

Le pêcheur, maintenant agriculteur, change les règles du jeu, c'est-à-dire, les règles de supériorité-infériorité. Il montre aux paysans que le maître n'est pas cette personne qui inflige de la souffrance ; qui s'éloigne lorsque les choses ne vont pas bien avec ses employés. Ce n'est pas aussi celui-là qui veut toujours profiter de ceux qui travaillent pour lui, mais celui-là qui est présent dans toutes les circonstances, qui est généreux et qui donne des coups de mains si c'est possible. Ce sont ces attitudes que nous notons chez Faye avec ceux qui travaillent avec lui.

Quant au maître, il était en pleine action. On le voyait dans le champ et dans les rizières [...]. Oumar les encourageait de son mieux. Il leur donnait des poissons séchés et des huîtres sèches. Lorsqu'il voyait un enfant pleurer, il le prenait, le berçait jusqu'à ce qu'il dorme et le reposait ensuite sur une motte de terre [...]. Son arrivée était chaque fois un moment de joie pour les femmes. [...] il savait être doux. [...] Si Oumar se montrait aimable avec les femmes, il en était autrement avec les hommes. D'eux il exigeait davantage » (p. 119).

Les cultivateurs au commencement d'une nouvelle saison doivent aller prêter de l'argent chez le Blanc acheteur de leur récolte pour nourrir leur famille en attendant la nouvelle récolte pour payer avec intérêt. Ce qui fait que le paysan est perpétuellement endetté, donc il vit dans une misère sans fin. Tout son labeur n'en profite qu'au colonisateur. De plus, il doit payer les impôts quelle que soit la récolte. En résumé, voici le cercle vicieux dans lequel tourne le paysan. Donc, c'est contre cette misère et exploitation que le héros veut lutter en posant des actes qui étonnent les paysans ; pour certains, c'est de la folie.

Tu es fou ! Les hommes aux oreilles rouges sont plus riches que toi, mais ils ne prêtent rien qui ne puisse rapporter des fruits et toi, tu veux ongle pour ongle ; pas mes aïeux, le n'ai vu un fils de la ville aussi fou que toi (p. 156).

Nous notons aussi son acte de générosité envers les cultivateurs lorsque les criquets dévastent tous les champs et que les paysans ont besoin de vivres. Il leur donne sans qu'ils le remboursent : « Je vous fournirai de la semence [...] Combien en produira chaque barrique ? Et combien devons-nous te payer ? Rien, leur répondit-il » (p. 156). Le seul prix à payer c'est de lui vendre leurs récoltes à la fin de la saison. Ces actions de Faye, le protagoniste, montrent clairement qu'il veut rétablir cet équilibre, mettre fin à l'injustice de la colonisation et son système capitaliste (Nathan, 2014). Robert Nathan va plus loin dans son appréciation des desseins de Faye :

Dans ce cas particulier, l'objet de valeur en question est la liberté, la justice et l'égalité. Au sens restreint, le système d'agriculture non exploitant que veut établir Oumar représente cet objet, mais au sens plus large, c'est la fin de l'exploitation coloniale généralement, qui est visée.

Effectivement la visée de Sembène Ousmane, la plus ultime, c'est de voir une Afrique libre de toute exploitation, de toute oppression ; une Afrique réconciliée et unie ayant un objectif commun qui la mène vers le développement ; une Afrique qui est dégagée de tous les aspects négatifs de la religion. Cette image qu'il peint ici projette déjà le peuple noir dans cette atmosphère libérale distinctement contraire à la manière obscure dont les Blancs gèrent les affaires des pays noirs.

Le combat de Faye prend de l'ampleur quand il vient de gagner la confiance des paysans. Le grand fait un grand pas vers la création de son entreprise. Ce qui devient pour les Blancs exploitants une menace, car, leur intérêt est en danger. Comme nous le savons si bien, Faye veut voir les cultivateurs fixer eux-mêmes le prix de leur labour, même s'il doit œuvrer toute sa vie pour que cela s'actualise. « Il ne faut plus que le prix du quintal nous soit imposé, il faut que nous puissions le débattre » (p. 175). Pour que cela ne s'accomplisse, son plan est de créer une coopérative agricole qui est chargée de la vente des produits à un prix acceptable par tous et qui changerait le quotidien des paysans.

Au lendemain de la création de la coopération, les Blancs complotent pour éliminer la menace. Faye est donc assassiné mais il a bien préparé le terrain pour que le projet prenne son essor même sans lui. Il le dit à Pierre même si lui n'est plus, ceux qui viendront après lui prendront le relai. Le récit ne nous fait pas voir le projet accompli de Faye mais la chose la plus importante qui soit certaine est que la jeunesse est maintenant consciente des pratiques malhonnêtes des Blancs et veut emboîter les pas

d'Oumar Faye. Elle ne reste plus les bras croisés mais s'érige en homme d'action. Faye leur disait : « Il y a que vous qui puissiez manifester cette valeur. Si vous vous sous-estimez c'est que l'Afrique n'est point à vous » (p. 97).

La preuve remarquable dans le récit du succès du combat de Faye est qu'après sa mort, il a réussi à réunir tout le peuple au tour d'une idée, le développement de la communauté. « Après l'enterrement, chrétiens, musulmans, fétichistes, païens et athées s'étaient trouvés ensemble » (p. 184)

Le héros est mort mais il vit toujours dans la pensée de la société. Une caractéristique très importante de l'épopée, c'est l'immortalité du héros. Il reste gravé à jamais dans l'histoire de sa société et devient aussi le point de référence pour les générations à venir. « Oumar n'est plus, mais son « Beau peuple » le chantait toujours » (p. 187).



CHAPITRE QUATRE

Ô PAYS, MON BEAU PEUPLE ! OU LA RÉÉCRITURE DE GOUVERNEURS DE LA ROSÉE

4.0 Survol

Cette partie établit les ressemblances et les différences des deux romans puisqu'il s'agit d'une étude comparative. Nous exposons premièrement les ressemblances ensuite les différences. Nous concluons avec pourquoi il faut que Sembène réécrive *Gouverneurs de la rosée*.

4.1 Similarités et différences

O pays, mon beau peuple ! écrit en 1957 par Sembène Ousmane dans une période où la lutte pour les indépendances des pays africains était à son pic, révèle beaucoup de ressemblances avec *Gouverneurs de la rosée* écrit par Jacques Roumain en 1944. Bien que les deux ouvrages soient écrits dans des cadres différents, c'est-à-dire, l'un dans un cadre colonial et l'autre dans un cadre écologique, beaucoup sont les chercheurs qui accusent Sembène Ousmane d'avoir imité son aîné. D'autres, plus grave encore, l'accusent de plagiat. Aire (1977, p. 9) par exemple, qualifie ces ressemblances « d'affinités électives » ou « d'imitation ».²² Mais nous pensons que c'est une réaction consciente née du constat que la voie pacifique que prône Roumain ne peut pas servir de modèle aux peuples noirs qui luttent pour se libérer du colonialisme. Cela justifie le pourquoi les similarités se voient comme des calques. Cependant, ces ressemblances font que bon nombre de chercheurs ignorent la réaction de Sembène.

²²Aire, V. O. (1977). Affinités élective ou imitation : *Gouverneurs de la rosée* et *O pays, on beau peuple !* *Présence Francophone* No. 15, Automne « d'une imitation née d'affinités électives ou plus précisément de l'estime que le jeune auteur portait à son aîné spirituel »

Les différences se notent dès le début du roman, la riposte sur le bateau, dans le premier chapitre. C'est par ailleurs ce qui fait épopée comme nous le dit Amougui (2017, p. 55) : « le texte épique se modifie au cours du temps et s'interprète selon les territoires ». Donc ce sont ces modifications qui font d'*Ô pays mon, beau peuple !* un roman original. Dans ce chapitre nous exposons les ressemblances et les différences majeures qui font du roman de Sembène une réécriture ou une réaction à celui du haïtien Jacques Roumain.

4.1.1 Les similarités

Nous abordons ces ressemblances à deux niveaux. Tout d'abord au niveau du choix du héros par les deux auteurs, ensuite nous verrons la ressemblance au niveau thématique ou idéologique. Concernant le choix du héros dans les deux romans respectifs, on remarque que les deux émanent de la paysannerie. Ils sont nés dans un village où ils vivent jusqu'au moment où ils voyagent, volontairement ou involontairement. « Il retournait au domicile paternel après huit ans d'absence, ayant quitté le pays natal [...] (Sembène, 1957, p. 14) » Manuel lui dit : « Je suis des gens d'ici : de Fonds-Rouge. Il y a longtemps que j'ai quitté le pays ; attends : à Pâques, ça fera quinze ans. J'étais à Cuba. (Romain, 1944, p. 28) ». Mais jusqu'à un certain moment, ils décident de revenir vers leurs racines pour aider la société à sortir de la misère ou de l'exploitation. Les deux héros, Manuel de *Gouverneurs de la rosée* et Faye Oumar de *Ô pays mon beau peuple !* ont un amour particulier pour leur pays, leurs sociétés et leurs nations. Lorsque Manuel revoit cette terre après tant d'années d'absence, il se sent tout de suite chez lui et notant l'état du lieu, il se sent redevable à la société. Cela montre le patriotisme de ces deux personnages.

Les deux protagonistes n'ont plus l'intention de quitter une fois encore leur terre natale ; ils y sont revenus pour de bon. Faye dit : « Je reste en ville je reste avec vous tous » (Sembène, 1957, p. 48), Manuel aussi dit : « Assez de chagrin, t'en prie maman. Depuis ce jour d'aujourd'hui, je suis icitte pour le restant de ma vie » (Romain, 1944, p. 36). Tous deux s'adressent à leurs mamans qui sont inquiètes que leurs fils aient l'intention de partir une fois encore. On voit ici l'amour que les mères ont pour leurs enfants. On remarque aussi que les héros ont des pères identiques car, les deux refusent de voir leurs fils s'unir avec une femme du camp opposé, de plus ils sont contre leurs projets. Ce qui fait qu'ils ne sont pas en bon terme avec leurs fils.

Ils ont aussi comme fiancée ou femme du camp adverse. Manuel a pour fiancée Annaïse, elle vient d'une famille du clan opposé et Faye, lui aussi se marie blanche. Ces deux femmes sont du camp opposé mais on voit qu'elles ont confiance en leurs hommes, et cela c'est réciproque entre eux. Elles ont épousé les projets de leurs partenaires respectifs et elles les ont soutenus jusqu'au bout. Sembène (1957, p. 15) écrit : « Ils étaient beaucoup l'un pour autre, ils se donnaient la main, marchant sur deux routes parallèles et, pour l'avenir elle était sa force ». Quant à Romain (1944, p. 113), il dit : « Elle le regarda avec ferveur » puis Annaïse prend la parole. Elle dit : « Jésus-marie-la-vierge, comme tu es savant, et toutes ces idées, elles viennent de ta tête ? » Manuel se confie à sa fiancée qui se perd en admiration compte tenu de ses idées fantastiques et aussi à cause de son intérêt pour toute la société.

Les deux héros sont neutralisés à la veille de l'accomplissement de leur projet. Même si les lecteurs peuvent facilement identifier ceux qui ont commis cet acte, l'auteur, lui, refuse de les révéler. Ils continuent de vivre même après leur mort car leurs dernières volontés sont exécutées. Donc, ils se sont immortalisés par le projet et au-delà de cela

ils vivent à travers leurs femmes. Sembène (1957) dit : « Ce n'était pas la terre qui était sa dernière demeure, c'était le cœur de tous les hommes et de toutes les femmes. [...] Oumar n'était plus, mais son « Beau peuple » le chantait toujours » (p. 187). Il est resté gravé dans le cœur de tout le monde. Romain (1944) lui écrit : « Ils ont suivi point pour point les indications de Manuel. Il est mort, Manuel, mais c'est toujours lui qui guide » (pp. 189-190). La fin du roman de Roumain montre que Manuel n'est pas disparu complètement, car, il se réincarne à travers sa fiancée qui est enceinte de lui : « Non, dit Annaïse et elle souriait à travers ses larmes, non, il n'est pas mort. Elle prit la main de la vieille et la pressa doucement contre son ventre où remuait la vie nouvelle » (*Idem*, p. 192).

En ce qui concerne la similitude idéologique des deux écrivains, nous remarquons premièrement qu'ils appartiennent au marxisme. Ce courant de pensée s'intéresse à éradiquer l'exploitation de la majorité ouvrière par une minorité, afin de créer une société sans classe, où les pauvres et les riches ont les mêmes droits. Ce faisant, ce courant veut rassembler les ouvriers pour une lutte commune ; il élimine l'individualisme. C'est donc l'un des objectifs de Manuel et de Faye qui travaillent pour l'intégration de tous les paysans. Ils veulent amener les paysans à être indépendants à travers le travail en union.

Comme nous l'avons déjà expliqué dans le deuxième chapitre, pour dominer une société, le premier outil utilisé c'est la religion. L'exploiteur se sert de la religion pour emprisonner l'exploité. Ceux-ci, sans défense, n'ont que la religion comme recours, alors ils font appel à Dieu ou aux divinités et y mettent toutes leurs confiances. De ce fait, les paysans se remettent à Dieu dans toutes les circonstances ; que ce soit le bien ou le mal, c'est Dieu qui a voulu ainsi, on doit y croire et avoir l'espoir que Dieu va

agir en son temps. Ce qui est le cas chez les paysans de Fonds-Rouge qui sont résignés et attendent la providence. Cette attitude se voit aussi dans certains personnages de Sembène à l'exemple du père de Faye et sa génération.

Ces gens s'accrochent à leur foi et se laissent exploiter. Cette idée que prêche la religion ne permet pas aux Africains d'avancer mais plutôt de rester dominés. Ce sont ces images que les deux auteurs nous présentent. Les deux romans nous exposent à des situations de misère d'une société. Face à cette misère qui est due à la sécheresse et la haine ou à la colonisation, les paysans ne trouvent aucune autre solution que de s'abandonner à la providence en s'apitoyant sur leurs sorts. D'où l'intervention de Faye Oumar et de Manuel, les héros des récits de Sembène et de Roumain, pour la prise de conscience des paysans.

Roumain (1944) écrit : « si l'on veut changer la mentalité religieuse archaïque du peuple, il faut l'éduquer. Et on ne peut pas l'éduquer sans transformer sa condition matérielle » (p. 24). Nous remarquons que Manuel et Faye se donnent pour devoir d'éduquer le peuple à travers leurs actions et même parfois, ils expliquent le pourquoi de leur engagement dans la transformation de la vie de leur peuple et cela en commençant par la religion. Leur but c'est de réduire l'effet que la religion a sur eux ; ce qui enfin se répercute sur la vie sociale, économique et politique de la société.

En ce qui concerne la croyance des deux héros, Manuel et Oumar Faye pensent que la religion en elle-même n'est pas une mauvaise chose, mais il faut savoir comment la pratiquer pour que cela ne freine pas le progrès de la société. Voici la réponse que Manuel donne à sa mère lorsque cette dernière s'agonise sur comment la sécheresse devient de plus en plus sévère en posant cette question à la fin « alors est-ce que le bon Dieu nous a abandonnés ? » (p. 36).

Le bon Dieu n'a rien à voir là-dedans. [...] Il y a les affaires du ciel et il y a les affaires de la terre, ça fait deux et ce n'est pas la même chose. Le ciel, c'est le pâturage des anges ; ils sont bienheureux ; ils n'ont pas à prendre soin du manger et du boire. Et sûrement qu'il y a des anges nègres pour faire le gros travail de la lessive des nuages ou balayer la pluie et mettre la propreté du soleil après l'orage, pendant que les anges blancs chantent comme des rossignols toute la sainte journée ou bien soufflent dans de petites trompettes comme c'est marqué dans les images qu'on voit dans les églises (Roumain, 1946, p. 36).

Pour Manuel, Dieu a donné la terre aux hommes pour qu'ils en prennent soin puisque de là proviennent leurs vivres. Donc l'homme est responsable de tout ce qu'il fait ici-bas. Le héros ici fait allusion aux activités de déboisement incontrôlable des paysans qui ont détruit la belle végétation et l'a changée en désert. En même temps, il rappelle que la terre est une lutte, l'homme doit travailler dur pour tirer d'elle ce qu'il veut.

Le temps passé hors de leurs pays natals change la perception des héros sur les pratiques coutumières qui freinent le développement de la société africaine. C'est pourquoi Faye dit concernant sa croyance : « Je suis un Noir et je le resterai. J'ai du respect pour nos coutumes et de la considération envers Dieu. Seulement, je n'ai rien d'un fanatique » (Sembène, 1957, p. 52). Quant à Manuel, il dit : « Non, j'ai de la considération pour les coutumes des anciens, mais le sang d'un coq ou d'un cabri ne peut faire virer les saisons, changer la course des nuages et les gonfler d'eau comme des vessies » (Roumain, 1944, p. 83).

Mais ce respect ne veut pas dire croiser les bras pour que Dieu ou les anges travaillent à notre place. Roumain souligne le fait que la terre appartient aux hommes, et le ciel, c'est pour les anges qui n'ont pas à travailler avant de manger. Sembène (1957) dit que « la terre, c'est une bataille jour pour jour, une bataille sans repos » (p. 37). Comme le dirait un adage l'homme est l'artisan de sa propre transformation. Ce qui veut dire qu'on ne doit pas rester les bras croisés en espérant que la providence

pourvoira à ses besoins. Ce qu'explique Manuel que la providence sur cette terre se sont nos mains avec lesquelles d'ailleurs rime son nom Manuel :

Le propre vouloir du nègre de ne pas accepter le malheur, de dompter chaque jour la mauvaise volonté de la terre, de soumettre le caprice de l'eau à ses besoins ; alors la terre l'appelle : cher maître, et l'eau l'appelle : cher maître, et il n'y a d'autre Providence que son travail d'habitant sérieux, d'autre miracle que le fruit de ses mains. (Roumain, 1944, p. 47)

De même, Faye conseille aux paysans de ne pas laisser les criquets dévaster leurs champs pour aller faire des sacrifices, mais plutôt de travailler durement pour l'éradication des insectes en même temps que les sacrifices s'ils veulent.

Faye et Manuel, en se comportant ainsi, ne cherchent pas à amener les paysans ou la société à ne plus croire en Dieu, à désertir leur religion ou à se comporter comme eux. Plutôt, ils veulent éveiller leurs consciences sur le fait que, s'abandonner totalement à la providence conduit à la résignation comme nous le montre Roumain dans *Gouverneurs de la rosée*, car, l'homme est la main de Dieu ici-bas.

De plus, les deux protagonistes ont aussi les mêmes conceptions et visions concernant comment entretenir et utiliser le sol pour obtenir de bons rendements. Nous voyons comment ils sont tous deux passionnés de la terre dès leurs retours. Ils veulent en faire leur occupation. Manuel revient de son long voyage avec l'idée de développer l'agriculture dans son village natal. Il veut élever l'agriculture à un niveau supérieur même voir la commercialisation à grande échelle des récoltes contrairement à la culture de subsistance pratiquée. C'est pourquoi, le premier constat qu'il fait quand il descend du véhicule est la terre. Selon le narrateur : « Il descendit le sentier, écarta quelques galets, gratta le sable brûlant. Des racines mortes s'effritèrent entre ses

doigts lorsque, sur les bords du ravin, il consulta la terre grenue, sans consistance et qui coulait comme de la poudre » (Roumain, 1944, p. 26).

La passion et l'amour que les deux héros ont pour la terre sont si grands qu'ils la comparent à une mère ou à une femme. La femme lorsqu'elle est maltraitée, elle devient sévère et amère. En général, la femme est un être fragile et doux qu'il faut traiter avec soin. Pour la garder à ses trousses, il faut l'aimer, la protéger, lui donner tout dont elle a besoin, c'est-à-dire qu'elle a besoin d'une attention particulière.

C'est pareil avec la terre ; pour qu'elle soit rentable, il faut la garder avec soin comme une femme. Manuel dit : « Mais la terre est comme une bonne femme, à force de la maltraiter, elle se révolte : j'ai vu que vous avez déboisé les mornes. La terre est toute nue et sans protection. Ce sont les racines qui font amitié avec la terre et la retiennent (*Idem*, 1944, p. 37). Donc, le déboisement rend la terre nue et vulnérable. Protéger la terre c'est la rendre tout le temps verte. Faye aussi fait les mêmes commentaires autrement : « Il ne faut pas aimer la terre pour ce qu'elle donne, il faut la chérir parce qu'elle est nôtre. Elle est une mère et une femme... » (Sembène, 1957, p. 149). Ainsi, on voit l'importance de protéger la terre car d'elle provient tout ce dont l'homme a besoin.

Faye et Manuel reviennent de leurs séjours à l'étranger avec l'idée d'aider les paysans à prendre conscience de leur état de dominé et éventuellement à proposer des issues de sortie de cet état d'exploité à un état libre d'exploitation. Pour que ce rêve devienne une réalité, il doit faire partie du peuple, et le diriger vers ce but. Cette décision de retrouver la terre de leurs naissances montre le sens très aigu du patriotisme des deux protagonistes. Ce sentiment patriotique que les héros éprouvent s'extériorise par l'attachement au sol.

En effet, pour que le rendement de cette terre soit bénéfique pour la société, et susciter un développement durable, on doit y mettre beaucoup d'effort. Ces efforts doivent être le fruit de tous réunis. Comme le dit la théorie marxiste, la force des paysans se trouve dans leur union. C'est pourquoi le but ultime de Sembène et de Roumain est de rassembler les paysans. Dans *Gouverneurs de la rosée*, Manuel face à la sécheresse, décide de chercher l'eau seul parce qu'il sait que le paysan lui ne pense qu'à la pluie comme la seule source de l'agriculture. Mais après avoir trouvé l'eau, il fait appel à tout le monde pour l'amener dans la plaine. L'aboutissement de ce plan est l'enrichissement de la terre où l'eau va servir à l'irrigation pour qu'enfin les paysans reprennent leur travail et surtout cette ambiance de convivialité et cette force de vivre ensemble. Roumain (1944) affirme ceci:

À cause de notre ignorance : nous ne savons pas encore que nous sommes une force, une seule force : tous les habitants, tous les nègres des plaines et des mornes réunis. Un jour, quand nous aurons compris cette vérité, nous nous lèverons d'un point à l'autre du pays et nous ferons l'assemblée générale des gouverneurs de la rosée, le grand *coumbite* des travailleurs de la terre pour défricher la misère et planter la vie nouvelle (p. 70).

Oumar Faye aussi, suit les mêmes itinéraires, pour arriver à son objectif. Il a dû passer par plusieurs étapes. Premièrement, la lutte contre l'exploitation et le racisme en même temps en pratiquant la pêche avec son oncle dans le but de se préparer pour le grand objectif. Après cela, Oumar débute sa nouvelle carrière de paysan qui lui permet de rassembler les paysans et de faire partie de cette force future qui est la coopération agricole, enfin de décider à quel prix vendre leurs produits. Il dit : « Nous sommes des forces ignorées, c'est ce qui fait notre grandeur et, si nos hommes nous ignorent, pensons à les éduquer » (Sembène, 1957, p. 147).

L'objectif ici, c'est d'unir les paysans dispersés. Marx (1895) affirme que « En ce moment du développement le prolétariat forme une masse incohérente, disséminée sur tout le pays, et désunie » (p. 13). Pour que les héros réussissent leurs projets il faut à tout prix qu'ils unissent les paysans. Comme l'a suggéré Marx (*Idem*, p. 14) « le prolétariat seul est la classe vraiment révolutionnaire ». Puisque ce sont eux qui sont la force productrice de tout le système, leur union est dangereuse pour la classe dominante. C'est pour cette raison que Manuel et Faye veulent rassembler les paysans pour changer les rapports politico-sociaux et économiques. A ce propos Manuel se prononce : « C'est pour nous de reformer la bonne famille des habitants, de refaire l'assemblée des travailleurs de la terre entre frères et frères, de partager notre peine et notre travail entre camarades et camarades... » (Roumain, 1944, p.125).

Sembène, le dit clairement à travers les paroles de Oumar Faye qui va voir papa Gomis, le seul commerçant noir dans le roman, de s'unir avec lui pour former une coopérative :

Je veux monter une ferme modèle dont tous profiteront. [...] Nous allons essayer de créer une coopération agricole avec un bureau de vente qui sera responsable devant les cultivateurs et qui soutiendra leurs intérêts. Il ne faut plus que le prix du quintal nous soit imposé, il faut que nous puissions le débattre (Sembène, 1957, p. 175).

A travers ces idées relatées au-dessus on remarque l'ultime plan des deux auteurs pour la société indigène. Pour eux seul l'union des forces pourrait aider les pays noirs à parvenir à éradiquer complètement la misère et la désolation causées par l'exploitation.

Ces similarités relatées au-dessus font penser que Sembène a plagié Roumain. Les différences sont souvent ignorées. Nous allons dans la partie qui suit discuter ces divergences.

4.1.2 Les différences majeures

Les deux romans se distinguent par leurs cadres uniques dans lesquels ils sont inscrits. *Gouverneurs de la rosée* se situe dans un cadre naturel, c'est-à-dire, l'auteur utilise les faits naturels comme la sécheresse, et la haine, ce qui informe évidemment le projet de l'engagement du protagoniste. De l'autre côté, l'auteur sénégalais cadre son récit dans une situation politique coloniale où le Blanc domine et exploite le pauvre Noir. Du coup, nous voyons pourquoi les approches utilisées pour résoudre l'énigme présentée dans les deux récits sont différentes. Nous imaginons une lutte contre la nature, un adversaire invisible, ne demande pas de la confrontation physique donc le choix du pacifisme. Contrairement, chez Sembène Ousmane, nous assistons à une situation qui exige un combat digne de son nom. Car face aux colons, on ne peut qu'utiliser la force ou la violence comme on le voit chez Faye, le héros de *Ô pays, mon beau peuple*, selon l'idéologie marxiste soutenue par Fanon (1961) : « la décolonisation est toujours un phénomène violent » (p. 39).

Les héros, Oumar Faye de Sembène et Manuel de Roumain, compte tenu de leur projet, exhibent des comportements propres aux situations dans lesquelles ils se trouvent. Nous voulons dire ici que Manuel engagé à trouver une source et à réconcilier les paysans ne doit pas montrer à ses compatriotes son côté violent comme à Cuba. Manuel au pays est un homme changé et rangé : on dirait un agneau. Face aux provocations de Gervilen et d'Hilarion qui sont contre lui, il répond par le silence et quitte le lieu tranquillement. Quant à Faye, il s'irrite lorsque les Noirs sont traités comme des sous-hommes ou comme des bêtes. Il n'hésite pas à les défendre avec violence et il met l'homme blanc à la place qu'il lui faut ; à l'exemple de l'incident sur le bateau. On remarque un protagoniste passif ou bien résigné contre ceux qui se

montrent comme ses adversaires chez Roumain, mais un héros révolté qui ne se soucie même pas de sa vie, un héros qui est prêt à tout chez Sembène.

Ainsi la réaction de Sembène Ousmane aux *Gouverneurs de la rosée* est surtout motivée par des considérations idéologiques marxistes et la théorie de la décolonisation de Fanon que nous avons exposée dans le deuxième chapitre de notre travail. Sembène pense donc que si on laisse cette vue de Manuel triompher en Afrique, elle pourrait créer une mauvaise impression chez les Africains qui sont en pleine lutte pour leur libération du joug colonial.

On note aussi une différence dans le type de personnages utilisés dans les deux romans. On peut remarquer que ces personnages agissent de façons complètement distinctes. Prenons d'abord ceux de Roumain. Il nous présente toute une société paysanne où les gens sont résignés et fortement religieux. Face à la situation de la sécheresse, les paysans recourent à la religion. Or, le récit fait voir que ce sont ces mêmes paysans qui sont la cause de la misère sur la terre. « Mais pourquoi foutre, avez-vous coupé le bois : les chênes, les acajous et tout ce qui poussait là-haut ? En voilà des nègres inconséquents, des nègres sans mesure » (Roumain, 1944, p. 52). Ces paysans ont détruit la forêt, ce qui attire la pluie, et ils s'acharnent sur Dieu d'être l'auteur de la misère. Donc, Lui seul est capable de remédier à cette situation. Le fait que les paysans ne reconnaissent pas que ce sont leurs activités qui causent cette situation déplorable fait qu'ils acceptent les faits et se remettent à la providence. Sembène (1957, p. 52) confirme cette attitude en disant que pour les paysans : « Dieu est bon, Dieu est bon » quand, évidemment tout va bien. Et quand tout va mal c'est la volonté de Dieu » ; de ce fait, les paysans acceptent le mal et se mettent dans l'attente d'un temps meilleur en offrant des prières et des sacrifices

Cette acceptation du problème dans *Gouverneurs de la rosée* se transforme en résignation. Donc, il est évident que la religion est à la base de cette attitude des paysans. On voit qu'elle enfonce le peuple de Fonds-Rouge dans un trou sans issue. Ce qu'atteste Délira dans sa réponse à Manuel « Maman comment allez-vous vivre ? À la grâce de Dieu, murmura Délira. Elle ajouta tristement » (Roumain, 1944, p. 47). De nombreuses prières et sacrifices offerts se révèlent infructueux. Nous assistons à une scène où les âgés et surtout les jeunes, qui font l'avenir de Fonds-Rouge, tous démissionnent et tous perdent espoir et se reposent sur la providence. Cette conversation entre Manuel et Annaïse montre à quel point la résignation prend le dessus des paysans :

- Ah, nous autres, c'est la vie qui nous pétrit.
- Parce que vous êtes une pâte résignée, voilà ce que vous êtes.
- Mais qu'est-ce qu'on peut faire, est-ce qu'on n'est pas sans recours et sans remèdes devant le malheur ? C'est la fatalité, que veux-tu.
- Non, tant qu'on n'est pas ébranché de ses bras et qu'on a le vouloir de lutter contre l'adversité. Que dirais-tu, Anna, si la plaine se peignait à neuf, si dans la savane, l'herbe de Guinée montait haute comme une rivière en crue ? (Roumain, 1944, p. 47)

De plus, on remarque que les personnages que Roumain nous présente ici, sont des gens qui ne sont pas libérés des contraintes coloniales même après plusieurs années d'indépendance. Certes, le pays est indépendant mais les paysans ne le sont pas. Ce sont des personnages comme ceux de Césaire (1963) qui après l'indépendance, veulent jouir des biens que les colons ont laissés. Ils ne veulent pas travailler pour construire la citadelle mais ils veulent réjouir et festoyer avec le peu de choses laissées par les Blancs.

Le philosophe Maeterlinck (1908) a écrit que « La résignation n'est que de l'ignorance, de l'impuissance ou de la paresse déguisée » (p. 164). Sans l'intervention

de Manuel, ils déserteraient tous le village ou mourraient. Roumain, en présentant toutes ces attitudes des paysans, s'attaque à leur comportement répréhensible pour enfin les corriger. Cependant, on voit que dans sa représentation de l'idéal portrait il n'a pas réussi à toucher le problème du peuple dans sa totalité.

Au contraire, Sembène met en scène deux types de personnages. Le premier type se comporte pratiquement comme ceux de Roumain. Ce sont les plus âgés de la société. Isabelle les qualifie de noir « nonchalant, et oisif ». Parmi ce groupe, on note le père de Faye, l'imam de la mosquée. Étant religieux, son attitude ne surprend pas, car c'est l'éducation que donne la religion qui le rend soumis et obéissant aux colons. Ce groupe de personnages reconnaît son statut social mais ne veut rien faire pour se libérer. On dirait qu'ils sont hypnotisés ou mieux domptés par le Blanc pour se comporter de la sorte. Ces paroles venant de Moussa, le père de Faye, montrent clairement la position de cette génération : « Sais-tu que s'agenouiller n'use pas les rotules ? » (Sembène, 1957, p. 43). La question est de savoir jusqu'à quand doit-on rester à genoux ?

Le deuxième groupe de personnages, c'est le groupe en qui Sembène met son espoir, la génération des jeunes. C'est à eux qu'appartient l'avenir. Il les présente au commencement comme des jeunes qui prennent conscience de la situation de dominés, comme tous d'ailleurs, mais la différence est qu'ils sont désireux de changer leur statut de dominés. Cette jeunesse que présente Sembène, est une jeunesse sur la voie d'émancipation. C'est-à-dire, une jeunesse qui prend conscience de la situation indésirable, et veut rompre avec les contraintes sociales qui la rendent toujours esclaves. Sembène (1957) nous dit à travers les paroles du tisserand qui est accusé d'être sorcier que :

Ce que vous ne savez pas, c'est que les jeunes veulent chasser les hommes blancs. Ils s'appellent entre eux les « Rouges » ... Ils disent qu'après, ils se partageront tout, qu'il n'y aura plus de chemin de Dieu, rien que manger et faire l'amour (pp. 18-19).

Bien que cela ne se fasse pas voire ouvertement, cela montre que les jeunes s'agitent à l'intérieur, et ils ne sont pas contents de la façon dont ils sont menés par les Blancs ; mais par peur et manque de courage et de moyens, ils se cachent pour discuter entre eux comment prendre la place des Blancs. Même s'ils ont l'idée de détrôner les colons, ils n'ont pas la vision et les moyens de faire du pays une nation autonome. C'est la situation confortable dans laquelle vivent les Blancs sur la terre africaine qui fait naître en eux ce désir de les chasser. Le jeune Noir convoite la place des Blancs. Le Noir est conscient que, c'est lui qui travaille pour nourrir le Blanc mais c'est en même temps ce Noir qui vit dans la misère tandis que les Blancs, eux jouissent du labeur des paysans noirs. Ils se sont créé des quartiers luxueux bien aménagés. Le Noir voyant l'aisance des Blancs tombe en admiration et voudraient prendre cette place.

Le retour d'Oumar Faye va changer le cours des choses. L'intouchable tabou, la peau blanche est maintenant touchable. La suprématie des Blancs est mise en cause. Les autres Noirs en voyant cela s'étonnent de son action, d'abord, mais en même temps la jeunesse trouve maintenant des ailles pour voler. Ce qu'elle a longtemps voulu faire mais ne pouvait pas à cause de la peur, devient pour elle possible. Ce courage qu'a montré le Jeune Faye fait que d'un coup la jeunesse s'allie à lui pour être à son école.

A l'école de Faye, l'envie oisive qu'ont les jeunes de prendre la place des Blancs est remplacée par une vision objective de construction de la société casamançaise. Ils (les jeunes et les paysans) maintenant commencent à voir les choses plus clair et ils se rendent compte que le Blanc ne veut pas qu'ils soient libres. Les jeunes comprennent

le besoin de la liberté et vont adhérer au projet de Faye pour la réforme de la société en général. Isabelle la femme de Faye aussi a fait cette remarque dans l'une des lettres qu'elle a écrite à ses parents :

Le noir nonchalant et oisif qui ne se soucie pas du lendemain est en train de disparaître peu à peu, au fur et à mesure que disparaissent les vieux. La jeunesse a l'air de voir où elle veut aller. Je ne sais si je me fais comprendre, mais c'est quelque chose que je commence à sentir (Sembène, 1957, p. 78).

Ce que nous signalons ici c'est le point de vue d'une étrangère qui confirme que la jeunesse devient de plus en plus consciente et soucieuse de l'avenir de la société noire. Ils en ont marre d'être vus comme un peuple aliéné. La réunion que Faye organise, chez lui, est pour préparer cette jeunesse. Au cas des éventualités, elle pourrait prendre le relai et terminer cette entreprise. Il est comme ce messager que N'da (1999 :74) dit : « Le héraut est celui qui porte et qui défend les valeurs de la société ou en dénonce les tares.»²³ On dirait ce qu'il est venu annoncer a ouvert les yeux au peuple sur les problèmes sociaux, politiques et économiques de la société. A travers cela, il veut transmettre sa confiance et son audace au peuple et ôter d'eux la peur.

En ce qui concerne la résignation des paysans de Fonds-Rouge, Sembène ne veut pas que cela soit encouragé chez un peuple où la colonisation a « inculqué la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme » (Césaire, 1989 : 10). La colonisation étant un coup de force, comme nous l'avons déjà indiqué dans le deuxième chapitre, doit être combattue par la force et le courage dans un combat mené par un peuple qui résiste et persiste jusqu'à la fin. « Nous n'aurons

²³ N'DA, P. (1999) « Changement social dans le roman négro-africain », In Revue *En-Quête*, No4, p 74.

pas de repos : jours et nuits, nous devons être là » (Sembène, 1957, p. 150). Ce que confirme aussi Césaire (1963, p. 76) « la liberté ne peut subsister sans le travail ».

La colonisation étant un coup de force ne peut que disparaître avec un coup de force. C'est pourquoi Faye emploie la force pour combattre et remettre le Blanc à sa place. Au contraire Roumain emploie le silence, face aux oppresseurs. Pour un pays qui a aussi souffert des affres de la colonisation comme Haïti et qui, au moment où ce texte de Roumain parut, souffre encore de l'oppression de la part de la bourgeoisie, le leader ne peut pas prôner le pacifisme. Car le colon ou ses alliés ne laissent jamais le peuple vivre en paix. C'est ce qui se voit déjà à travers Hillarion qui met tout en œuvre pour maintenir le paysan dans la servitude.

Manuel étant conscient que la religion fait partie de la structure qui exploite la société paysanne, se laisse lui aussi escroquer par le prêtre vodou sur les conseils de sa mère. L'auteur veut peindre un héros qui dédaigne les pratiques coutumières des Noirs qui freinent le progrès mais en même temps le met dans une situation où il doit respecter ses parents en finançant et en participant aux rites de remerciement pour son bon retour. « La cérémonie vodou avait dévoré le peu d'argent qu'il avait rapporté de Cuba » (Romain, 1944, p. 68).

On peut dire que c'est une obéissance infantile de sa part. Faye, quant à lui, bien qu'il respecte beaucoup ses parents, n'accepte pas bêtement tout ce qu'ils lui proposent. Faye refuse la coutume de faire des cadeaux aux gens qui viennent pour lui souhaiter la bienvenue comme la coutume l'exige. Il dit : « Je n'ai rien à leur offrir ! s'écria Oumar » (Sembène, 1957, p. 40). Il se révolte contre tout ce qu'il juge mauvais et veut que son entourage comprenne les raisons de sa révolte.

Pour eux, commença Faye, je suis un bon fils, puisque je donne. Imagine un peu que j'aie besoin d'argent et que je ne donne plus, que diront-ils ? : « Voilà Oumar Faye qui se prend pour un toubab, c'est un voyou, un mauvais type. » Je serai un mauvais fils pour eux. [...] comprends donc qu'il y a des choses qui ne doivent plus être, toutes celles qui entretiennent la fainéantise de ces gens... (*Idem*, 41)

L'une des différences que Sembène veut souligner dans son récit est l'indifférence de Manuel face à l'oppression et l'exploitation des paysans versus l'impatience de Faye face aux colons, les exploiters. Le fait que Manuel reste silencieux face aux situations d'exploitation et aux provocations d'Hilarion et de Gervilen fait que ces derniers le considèrent comme un homme faible ; ce qui les pousse à le menacer ouvertement. Contrairement, chez Sembène, Faye s'impose violemment aux exploiters. Il n'accepte même pas d'être persuadé par ses parents de renoncer à ses décisions. Cette attitude d'intransigeance fait de Faye un homme craint par son adversaire mais aimé par les paysans. En agissant de la sorte, Faye œuvre à la prise de conscience des paysans et en même temps gagne leur confiance.

En outre, les héros ayant pour femme ou fiancée du camp adverse génère de la jalousie chez les ennemis. Mais cette jalousie chez les Blancs est née à cause du racisme car ils n'acceptent pas qu'un Noir s'accouple avec une femme de leur race. Cependant, la jalousie ne serait pas la cause de l'assassinat de Faye. Plutôt, le héros de *Ô pays, mon beau peuple !* est assassiné parce que le Blanc veut protéger ses intérêts. En éliminant le danger que constitue Faye, l'exploiteur pense qu'il efface toutes traces de ce qu'il sème. Au contraire dans *Gouverneurs de la rosée*, la jalousie de Gervilen naît de la haine envers la famille de Manuel et l'impression d'être rejeté par Annaïse. Car, il éprouve des sentiments pour la jeune femme qui le laisse pour Manuel du camp opposé. La solution est d'éliminer cet obstacle pour avoir le champ libre. Manuel est tué à cause de la jalousie et non pas à cause de son projet pour la société.

Pour terminer ces différences entre les deux romans, nous voulons un peu voire comment les deux récits se terminent. Avant tout, voyons comment se dénoue le récit de Roumain. Manuel est assassiné, le projet qu'il a commencé voit son accomplissement à travers sa mère et sa fiancée. Ce qui fait que les paysans retrouvent la joie de vivre d'autrefois. Cependant, le même récit nous relate que cette joie retrouvée par les paysans est éphémère. Car, le vrai ennemi de la société paysanne est toujours là et plus fort. Et ce qui est plus marrant, Manuel n'œuvre pas pour la prise de conscience des paysans pour qu'ils puissent lutter contre le système d'exploitation. Peut-être que c'est le second plan de Manuel après avoir réussi à réunir les paysans, puisque l'union fait la force. Malheureusement, il est assassiné prématurément et n'entreprendra pas cette dernière étape qui aurait amené les paysans un jour à devenir de vrais gouverneurs de la rosée comme le titre du roman l'indique.

Contrairement à ce dénouement satisfaisant chez Roumain, Sembène choisi de finir son récit dans une suspense. On ne voit pas le projet initié par Faye s'accomplir à la fin du récit. Mais il crée la possibilité qu'il s'accomplisse dans l'avenir. Puis, du vivant de Faye, il œuvre pour la prise de conscience des paysans et surtout de la jeunesse. Il affirme que même s'il meurt, les générations à venir prendront la relève jusqu'à ce que la société soit libérée de l'exploitation. C'est pourquoi, pour Sembène Ousmane, la mort de Faye n'est que le commencement de la révolution qu'il prône. Puisque la jeunesse ne se repose pas jusqu'à ce qu'elle parvienne à se libérer des jougs de l'exploiteur. De plus, Sembène ne veut pas faire croire que l'installation de la coopérative résout tous les problèmes des paysans comme le montre Roumain. Ces différences nous amènent aux raisons qui ont poussé Sembène à réécrire ce texte de Roumain.

4.2 Pourquoi réécrire *Gouverneurs de la rosée*

La littérature africaine se compose des œuvres écrites en Afrique et de celles écrites hors de l'Afrique dans les pays où résident les Noirs, surtout les pays qui ont accueilli des esclaves. Donc, la littérature haïtienne est considérée comme une littérature africaine. *Gouverneur de la rosée*, publié en 1946 dans une période dominée par la lutte pour la libération des pays africains ne doit pas en être une exception. Certes, Haïti est un pays indépendant depuis des années au moment où le roman a été écrit, mais il n'est pas forcément libre d'exploitation.

Au même moment que les Noirs en Afrique unissent pour lutter en unanimité contre l'exploitation du peuple noir, Jacques Roumain choisit d'écrire son roman qui problématise l'environnement comme le facteur premier de l'instabilité de la société haïtienne. Sembène Ousmane trouve que ce message que véhicule le roman de Roumain pourrait être décevant et éventuellement finir par dérouter l'Africain du combat actuel. Pour cela, il recentre le problème dans un contexte colonial où il problématise l'exploitation dans le système colonial où l'on peut voir clairement le rapport de dominant-dominé, ou bien le rapport entre le colonisateur et le colonisé.

Voyons un peu l'origine des deux écrivains en commençant par Sembène Ousmane. Né à Ziguinchor, en Casamance dans une famille de pêcheurs, il a arrêté l'école en première année du secondaire à cause de l'indiscipline. Après, il a rejoint son père dans la pêche. Quelques temps après, il quitte le village pour Dakar pour un travail plus rentable. Depuis son enfance nous remarquons que la pêche ne lui plaisait pas. De petits boulots en petit boulot pour survivre, le jeune Sembène s'engage enfin dans l'armée coloniale d'où il commence ses aventures de voyages en combattant au côté des Français jusqu'à ce qu'il ne peut plus à cause d'un accident. Nous voulons

seulement montrer que Sembène est issue d'une basse classe, donc il connaît les réalités et la vie quotidienne de la société paysanne.

Contrairement à Sembène, Jacques Roumain est né d'une famille bourgeoise et il a reçu l'éducation de l'assimilation comme Damas l'a ci-bien décrite dans un de ces poèmes « Hoquet » : « la mère voulant d'un fils très bonnes manières à table [...]. La mère voulant d'un fils mémorandum [...] », un fils à l'image des colonisateurs. Il a vécu dans cette famille et parmi cette classe jusqu'à ce qu'il devait poursuivre ses études universitaires à l'étranger. C'est pendant ce voyage que Roumain rencontre des difficultés qui le font renoncer à cette vie luxueuse pour épouser une vie paysanne pour lutter contre l'oppression capitaliste de l'époque. Il écrit dans le manifeste de la jeunesse : « Afrique, j'ai gardé ta mémoire, Afrique, Tu es en moi Comme l'écharde dans la blessure [...]. Pourtant, Je ne veux être que de votre race Ouvriers, paysans de tous les pays »²⁴. Donc, à vrai dire, il ne connaît pas les vraies réalités de la paysannerie. Quelques critiques sur cette œuvre ont déjà fait mention de cela comme celle citée par Kaussen (2018, p.122) qui dit :

Le socialisme révolutionnaire des *Gouverneurs de la rosée* a pour fonction de totaliser et de contenir une réalité caribéenne plus complexe et multiforme. Considérée différemment comme hybride et indéterminée, ou réalité caribéenne spécifique et locale, selon ces critiques, elle n'est pas réductible au genre de récit salvateur imaginé par Roumain.²⁵ (Notre traduction)

D'autres critiques jugent cette œuvre d'« un roman onirique », c'est-à-dire, un récit qui ressemble à un rêve, ou bien ce qui n'est pas réel.

²⁴ Jacques, R. cité par Toussaint, H. (2008). L'utopie révolutionnaire en Haïti. Autour de Jacques Roumain, *Le nouvelliste*. http://www.lenouveliste.com/article/5436_8/lutopie-revolutionnaire-en-haiti-autour-de-jacques-roumain

²⁵ Kaussen (2018, p. 122): *Gouverneurs de la rosée's* revolutionary socialism functions to totalize and contain a more complex and multifaceted Caribbean reality. Seen variously as hybrid and indeterminate, or specific and local Caribbean reality, according to these critics, is not reducible to the kind salvational narrative imagined by Roumain.

Roumain a bien commencé sa vie littéraire avec des poèmes révolutionnaires prônant une révolte violente mais à cause des pressions venant de cette classe à laquelle il appartient autrefois, Il dévie subtilement à cause des menaces de la classe dirigeante qui le conduisent successivement en prison. Roumain se trouve entre deux enclumes et éventuellement, il succombe aux menaces de la classe dirigeante. Au lieu de faire front aux problèmes de domination et d'exploitation, il crée l'impression de lutter pour plaire en même temps à la classe bourgeoise et à la paysannerie. Ce qui fait que son dernier roman, lu objectivement ayant en vue son engagement de lutter au côté du paysan, n'est qu'une trahison de la paysannerie.

Son roman ne nous présente pas les deux classes antagonistes en lutte. Roumain connaît très bien les problèmes qui gangrènent la société haïtienne mais il n'attaque pas la racine du problème pour le déraciner une fois pour de bon, plutôt, il veut commencer par les périphéries. Il ne présente qu'une seule face de la pièce dans sa résolution définitive du problème de la classe opprimée.

Roumain reconnaît « l'opportunisme, la félonie et la couardise de la bourgeoisie²⁶ » mais consciemment ne veut pas les aborder ; ce qui fait de son roman un texte inachevé. Manuel le héros du roman malgré qu'il connaisse la révolte à Cuba, et qu'il sache pertinemment que l'exploiteur ne comprend que le langage de violence, ferme les yeux sur la politique d'exploitation du régime capitaliste en place. Toutefois, il n'aime pas l'attitude des inspecteurs de police qui « s'abattaient sur les paysannes pour les voler sans pitié » (Roumain, 1944, p. 67). Face à cette situation, Manuel réagit seulement avec le serrement des points. Ce qui montre qu'il n'approuve pas les faits d'exploitation mais il n'a pas le courage de combattre le

²⁶ Fils-Aimé, M. (2007). : Unité idéologique, politique dans les écrits et dans les actions chez Jacques Roumain, *AlterPresse*. http://www.alterpresse.org/spip.php?article6071#.WwWP_XmJ3IU

système. Résultat, les paysans amènent l'eau à la campagne après sa mort mais ils sont toujours résignés à lutter contre ce système oppressif et exploiteur. C'est donc ce trou que Sembène Ousmane veut combler.

En revanche, donc, Sembène Ousmane réécrit ce roman pour montrer la voie à prendre pour libérer la société de ces oppresseurs. Le vrai problème des pays noirs, c'est l'exploitation. Le paysan n'a pas de place digne dans la société. Sembène recentre le problème dans ce cadre pour que la voix du pauvre paysan soit aussi écoutée. De plus, il veut que le paysan aussi ait une place digne de son nom puisque le paysan est la force productrice de tout le système.

Aussi, le silence de Manuel face aux provocations d'Hilarion, l'officier de police, montre sa méfiance de ne pas se laisser piéger par ce dernier. Ce qui montre clairement qu'il ne veut pas s'aventurer dans ce champ. Autrement dit c'est une façon de se résigner face à la classe bourgeoise capitaliste qui exploite les pauvres de la société. Une attitude typique d'un colonisé qui est frustré mais qui a peur de réagir. Celui qui prêche la non-résignation se résigne lui-même devant les menaces de la classe dirigeante. Sembène réécrit *Gouverneur de la rosée* pour ré-insister sur la révolte. Ce qu'il fait voir dans son personnage principal Faye qui est dévoué à combattre l'exploitation des paysans.

Nous retenons du paragraphe précédent que le personnage de Manuel est un personnage qui n'est pas affranchi ou libéré des préjugés coloniaux même après son séjour à Cuba. Mais l'auteur d'*Ô pays, mon beau peuple !* présente son héros revenu de son exil totalement changé, libéré des préjugés oppressifs pour motiver la société indigène à prendre à son tour des initiatives pour sa propre libération. De ce fait, *Gouverneurs de la rosée* présente les faits d'injustice, de domination et de répression

dans la société haïtienne mais échoue dans sa résolution de ses problèmes. Donc, Sembène veut combler cette lacune que son aîné a laissée dans son dernier ouvrage. Puisque le vrai problème des paysans, c'est l'exploitation « On n'a même pas de quoi remplir son ventre et on est sans droit contre la malfaisance des autorités » (Roumain, 1944, p. 69). Ces paroles viennent d'un paysan de Fonds-Rouge, ce qui est la preuve que Manuel sait que le problème de Fonds-Rouge n'est pas seulement la sécheresse ou la querelle comme il prétend le montrer. Donc, Sembène est de l'avis que Roumain doit toucher la totalité des difficultés auxquelles font face la société haïtienne, et tous les pays noirs en général.

Sembène en réécrivant ce roman de Roumain, prêche aussi l'inclusion des deux classes. La révolution de l'auteur c'est la restauration de la dignité humaine où le Noir et le Blanc doivent vivre dans l'entraide mutuelle.

- Pour le moment, je ne peux pas parler affaires, néanmoins, en m'attendant, tu peux m'être utile.
- Volontiers
- Prends ce cahier, tu inscriras tous les noms que je vais te dicter. Et Pierre l'aidera, comme il s'agit de son propre affaire [...] (Sembène, 1957, p. 161)

Ici nous voyons l'exemple de la société que Sembène voudrait créer, une société où le Blanc et le Nègre s'entremêlent sans préjugé racial, où tout le monde peut agir librement dans la justice et surtout dans l'égalité. Cet aspect de l'inclusion sociale manque dans le roman de Roumain. On remarque qu'il maintient toujours cet écart créé par l'exploiteur pour bien spolier la paysannerie. Cela fait voir que Roumain n'est pas totalement contre le système capitaliste.

Aire (1977) dans son article intitulé « Affinités électives ou imitation : *Gouverneurs de la rosée et Ô pays, mon beau peuple* » accuse Sembène de plagiat. Il est bien vrai

que les deux romans se ressemblent sur plusieurs points, mais nous croyons que Sembène identifie le manque dans ce roman fétiche de Roumain, et essaie de la corriger à sa manière pour relancer l'esprit révolutionnaire dans les pays exploités. Comme nous l'avons déjà expliqué dans le chapitre deux, la réécriture sert à combler un vide qu'un texte antérieur n'a pas pu identifier à l'époque. Et comme le dit Kristeva (1969) tout texte a une origine. Nous rappelons que ce dernier roman de Roumain est critiqué par bon nombre de chercheurs qui l'accusent de partialité. Ils l'accusent de ne pas toucher le noyau de la souffrance du Noir. Selon Figiolé (1974) :

Or, vivant, après avoir trouvé l'eau et réalisé l'unité dans le dépassement des antagonismes de classe, Manuel aurait à peine commencer sa lutte contre la légalité politique. Il se serait donné des objectifs véritablement révolutionnaires dont la réalisation aurait exigé la mobilisation de la collectivité, non autour d'intérêts, mais pour une prise de conscience des véritables problèmes de la paysannerie haïtienne.

Nous remarquons aussi qu'entre Roumain, le bourgeois, et le paysan, il a pris parti des bourgeois en protégeant les intérêts de cette classe tyrannique. Mais aux yeux des paysans, il crée l'impression que leurs problèmes sont causés par le climat ou les rivalités entre eux-mêmes ou bien encore par leur croyance. Certes, nous n'ignorons pas que ces problèmes existaient mais l'histoire a révélé que partout où se trouve le Noir, il est sujet à l'exploitation, et le Haïti n'est pas une exception. A notre avis, c'est ce que Sembène dans *Ô pays, mon beau peuple !* veut réviser en recentrant le récit dans un contexte colonial pour bien traiter le problème de l'exploitation.

Pour finir, le problème de manque d'eau sur cette île dont il s'agit dans le roman de Roumain n'est pas nouveau. En réalité, Haïti se situe dans une région naturellement sèche ou déserte. Aimé Césaire l'a déjà évoqué dans *Cahier d'un retour au pays natal*. Donc, comme le problème posé dans *Gouverneurs de la rosée* est naturel, il faut une intervention messianique pour renverser la situation. C'est pour cela que

Manuel agit dans ce contexte et ignore le vrai problème qui maintient le paysan dans une misère sans fin. Il devrait aller plus loin pour éveiller la conscience du peuple en les disposant à la révolte pour se libérer de la politique oppressive de la classe dirigeante. C'est alors ce que fait Sembène dans sa réécriture. Le peuple casamançais est réuni après la mort de Faye pour continuer ce qu'il commence. Donc, Sembène montre que la mort de Faye ne signifie pas la fin de la révolution.



CHAPITRE CINQ

CONCLUSION

5.0 Survol

Ce dernier chapitre sert de résumé à notre travail. Nous sommes revenu sur les points importants de cette étude, c'est-à-dire les deux romans ont-ils rempli les fonctions d'une épopée ? Nous avons aussi fait le point sur les deux idéologies, le pacifisme révolutionnaire et la violence révolutionnaire, laquelle pourrait-on appliquer dans le cas d'exploitation et d'oppression d'un peuple ?

5.1 Conclusion générale

Nous avons essayé tout au long de cette étude de montrer que quoique les deux romans soient des épopées modernes, *Ô pays, mon beau peuple !* (1957) de Sembène Ousmane est une réécriture de *Gouverneurs de la rosée* (1944) de Jacques Roumain. Ce faisant, nous nous sommes basé sur les propos d'Amougui (2017) qui confirme que vraiment les épopées sont toutes des reprises qui sont adaptées aux situations diverses compte tenu de l'espace géographiques qui accueille la nouvelle version en lui imposant ses propres caractéristiques et valeurs.

Pour bien cerner les problèmes développés dans les deux romans, nous avons situé les deux récits dans un cadre d'exploitation et d'oppression de la société coloniale puisqu'ils appartiennent tous à la littérature négro-africaine. Ce qui nous a obligé à fonder notre travail sur les théories marxiste et postcoloniale. Nous avons fait ces choix parce que, ces deux théories ont exposé la relation entre les deux classes de la société et nous proposent des idéologies idéales pour faire face aux problèmes présentés dans les romans.

On a aussi fait recours à la théorie de l'intertextualité pour nous aider à établir le lien de réécriture entre les deux romans, et mettre en cause l'assertion que certains chercheurs ont, accusant Sembène de plagiat. A cet effet, nous nous sommes basé sur le travail de Kristeva et Genette sur l'intertextualité, ce qui a confirmé qu'il n'a pas de texte qui existe en isolation. Tout texte est une rencontre d'autres textes qui sont présents en lui. Ce qui a servi à conclure que la présence de *Gouverneurs de la rosée* dans *Ô pays, mon beau peuple* ne veut nécessairement pas dire que Sembène a plagié le texte de Roumain. Plutôt, nous croyons que l'auteur sénégalais remarque des lapsus dans le texte du haïtien et essaie, à sa manière, les corriger. En plus, en le considérant comme une épopée, Sembène adapte ce récit à la situation qui prévaut dans les sociétés africaines de l'époque.

Nous avons aussi vu que pour qu'un récit soit qualifié d'épopée, il doit présenter les caractéristiques d'une épopée traditionnelle. Donc, les deux récits étant des épopées modernes, ont été écrits suivant les règles du roman moderne. Ces règles donnent la liberté à l'auteur de disposer de son récit comme il veut. Au contraire, les règles de l'épopée traditionnelle obéissent strictement à la succession des événements. Nous avons vu que les deux romans ont ces traits de l'épopée canonique mais ils ne sont pas présentés dans l'ordre linéaire. Ce qui nous a poussé à reconstituer l'ordre en tenant compte de l'ordre traditionnel linéaire de l'épopée.

Étant donné que notre travail est une étude comparative, nous avons ensuite procédé à l'analyse comparative des deux romans. Pour nous permettre de relever les ressemblances qui font que Sembène est accusé de plagiat puis les différences qui sont pour nous les raisons pour lesquelles il trouve nécessaire de réécrire *Gouverneurs de la rosée* et qui font en même temps de cette œuvre une création de son auteur.

Nous avons par la suite établi dans un premier temps que les deux auteurs étant tous deux partisans de l'idéologie marxiste, œuvrent pour la libération du peuple paysan opprimé et exploité. En exhortant la population paysanne de s'unir pour faire front aux tyrans. Mais dans cette exhortation les deux écrivains empruntent des voies différentes. Quant à Roumain, il emprunte le révisionnisme marxiste qui prêche la révolution pacifique alors que Sembène suit la voie préconisée par Marx et Fanon qui dit que seule la rébellion, la révolte révolutionnaire peut arrêter l'exploitation. Nous avons vu cela dans le personnage de Manuel et de Faye qui représentent dans les récits, l'idéologie prônée par les auteurs respectifs. Nous avons vu que le silence de Manuel face à l'exploitation des paysans fait de lui un personnage passif. Ce que nous avons prouvé par le fait qu'il s'est laissé escroquer par le prêtre vodu et aussi, il s'est fait assassiner soit disant qu'il se sacrifie pour que la paix revienne dans la société. Le résultat est clair, on lui attribue le titre de Messie à l'instar du Christ. Donc, nous avons conclu que le personnage principal que nous présente Roumain, n'est pas libéré des préjugés coloniaux.

En revanche, le caractère du héros de Sembène montre un personnage affranchi, qui lutte pour la libération totale de la paysannerie. Ce qui est démontré par la double lutte de Faye qui est : libérer les paysans de l'exploitation et en même temps améliorer leur vécu quotidien à travers la coopérative agricole qu'il veut mettre en place.

Sollers (1968) écrit : « D'une certaine manière, un texte vaut ce que vaut son action intégratrice et destructrice d'autres textes ». D'une manière ou d'une autre le récit de Sembène apparaît pour consolider cette action intégratrice prônée par Roumain et ensuite apporter plus d'ingrédients pour enrichir le combat contre l'exploitation. Ce qui semble manqué dans *Gouverneurs de la rosée*.

En outre, pour attester que les deux romans sont des épopées modernes, il faut qu'ils remplissent la fonction d'une épopée. Selon Alpha (2011, p.57) la fonction essentielle d'une épopée « consiste à justifier les valeurs fondatrices de l'identité culturelle d'un peuple ou d'une communauté » c'est-à-dire, le héros épique doit agir en fonction des valeurs claires sans bivalence. Autrefois le héros épique opérait dans un monde mystique mais dans la littérature moderne le héros intervient dans le domaine politique, social, ou moral. Il a pour rôle de combattre pour libérer la société de l'exploitation et de l'oppression en prônant la justice et l'égalité entre les membres de la communauté.

En plus, la lutte du héros doit être bénéfique à la société et à la nation toute entière. C'est-à-dire, les intérêts personnels ou égoïstes et la gloire personnelle n'ont pas de place dans sa vie. Plutôt le héros œuvre pour l'épanouissement de la communauté.

Les deux romans qui font objet de notre étude ont largement fait preuve de ces fonctions primordiales de l'épopée et méritent d'appartenir au genre épique. Puisque nous avons remarqué dans notre analyse des deux récits que les héros Manuel et Faye agissent pour le bien-être et le bonheur des paysans de Fonds-Rouge et de la Casamance respectivement et non pas pour leur propre avidité du pouvoir ou pour amasser de la richesse aux dépens des pauvres paysans. Ce qu'affirme Diao (2009) que « le véritable amour que porte le héros épique dans son cœur, c'est incontestablement l'amour de sa terre natale, de son empire et de son peuple ».

Par ailleurs, Roumain et Sembène, à travers ces récits, veulent rendre service à l'humanité. Selon Joppa (1982) :

L'homme n'a de valeur humaine que dans la mesure où il s'impose à un autre afin de se faire reconnaître par lui. C'est dans la reconnaissance de

cet autre que dépend sa réalité humaine ; c'est dans cet autre que se condense le sens de sa vie (p. 158).

Faye et Manuel, pour se rendre utile, combattent l'adversaire jusqu'à donner leur vie pour redonner la vie à leur communauté tout entière. A travers leurs engagements, Sembène et Roumain lancent le défi à la jeunesse d'être porteur de changement partout où elle se trouve. Ils appellent la jeunesse à la non-résignation, face aux déchéances de la société. Pour eux, seul le travail paie. Ce qu'ils montrent depuis leurs retours de l'exil jusqu'à leurs morts.

De plus, Sembène ajoute emphatiquement que le travail seul ne suffit pas si le paysan n'est pas indépendant. Tout son labeur ne va qu'enrichir la bourgeoisie. Raison pour laquelle, dans sa réaction, il présente un héros combattif qui veut lutter pour la libération de la paysannerie. Ce qu'affirme Fanon (1961) : « La violence désintoxique. Elle débarrasse le colonisé de son complexe d'infériorité, de ses attitudes contemplatives ou désespérées. Elle le rend intrépide, le réhabilite à ses propres yeux » (p. 90). Ce faisant, Faye a œuvré à la prise de conscience de ses compatriotes pour éliminer ce mythe de supériorité de la peau blanche. Le Noir ayant compris cela, Faye a décidé d'unir les paysans dans une coopérative où tous bénéficieront du fruit de leur labeur.

En somme, comme les théories existantes l'ont déjà prouvée, l'oppression s'étant installée par coup de force doit être combattue de la même manière. L'on ne peut vouloir combattre l'exploitation et l'oppression en compatissant avec l'ennemi.

RÉFÉRENCES

- Adama, E. (2018). Enjeux et perspectives des sociétés africaines modernes dans *Ô pays, mon beau peuple!* de Sembène Ousmane. Université de Misurata. Lybie. [Misurata Universty http://mdr.misuratau.edu.ly/handle/123456789/653](http://mdr.misuratau.edu.ly/handle/123456789/653)
- Adinkra, O. J. K. (2015). *L'écriture sowsfallienne au secours d'une société en dégénérescence : une étude de festin de la détresse*. (Mémoire de maîtrise inédit, University of Education, Winneba : Ghana)
- Agboton, G. (1997). *Culture des peuples du Bénin*. Paris : Présence Africaine
- Alpha O. B. (2011). *L'épopée peule du Fuuta Jaloo: de l'éloge à l'amplification rhétorique*. Paris : Karthala.
- Amougui, A. P. R. (2017). *Géocritique : de l'épopée africaine. Etude sur la l'évolution des milieux et réécritures des genres*. Saint-Denis : Connaissances et savoirs.
- Aquien, M. (1993). « Epopée », *Dictionnaire de poétique*. Paris : Le Livre de poche.
- Arnold, S. H. (1979). Approches critiques de *Gouverneurs de la rosée*. *Peuples noirs, peuples africains*, 12,85-107
http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa12/pnpa12_08.html
- Attati, A. B. (2015). *La structure textuelle de Gouverneurs de la rosée de Jacques Roumain*. (Mémoire de maîtrise, Kwame N'krumah University of Science and Technologie, Kumasi, Ghana).
- Barthes, R. (1973). Théorie du texte. *Encyclopaedia universalis*, 15, 1013-1017. Paris: Encyclopaedia universalis.
- Benoît, D. (2000). *Littérature et engagement: de Pascal à Sartre*. Paris : Seuil.
- Bensalah, M. (2009). Sembène Ousmane. Une conscience africaine, un destin hors du commun. *Africultures*. Ouagadougou : FESPACO.
<http://africultures.com/Sembène-ousmane-une-conscience-africaine-un-destin-hors-du-commun-8516/>
- Bestman, M. (1974). L'esthétique romanesque de Sembène Ousmane. *Études littéraires*, 7(3), 395–403. doi : 10.7202/500344ar.
<https://www.erudit.org/en/journals/etudlitt/1974-v7-n3-etudlitt2198/500344ar.pdf>.

- Blanchard, P., Lemaire, S., Bancel, N., & Thomas, D. (Eds.). (2013). *Colonial culture in France since the Revolution*. Bloomington: Indiana University Press.
- Cadet, J. J. (2015). L'usage du marxisme dans les sociétés postcoloniales. Qu'en est-il d'Haïti? <https://www.legrandsoir.info/l-usage-du-marxisme-dans-les-societes-postcoloniales-qu-en-est-il-d-haiti.html>
- Camus, A. (1951). *L'Homme révolté*. Paris : Gallimard.
- Césaire, A. (1955). *Discours sur le colonialisme*. Paris: Présence africaine.
- Césaire, A. (1956). *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Présence africaine.
- Césaire, A. (1963). *La tragédie du roi Christophe*. Paris : Présence Africaine.
- Desset, F. (2015). La transtextualité et la transposition d'art comme outils d'étude de l'*ekphrasis*: l'exemple de Percy Bysshe Shelley. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, (2014-2). <http://journals.openedition.org/itineraires/2432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.2432>
- Diao, F. (2009). L'amitié et l'amour dans *Soundjata ou l'épopée mandingue* de Djibril Tamsir Niane, *Ethiopiennes* no. 84, Littérature, philosophie et Art. http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1696
- Ekanza, S. (2006). Le double héritage de l'Afrique. *Études*, tome 404, (5), 604-616. <https://www.cairn.info/revue-etudes-2006-5-page-604.htm>
- Ellul, J. (1969). *Autopsie de la révolution*. Paris: Calmann-Lévy.
- Fanon, F. (1961). *Les damnés de la terre*. Paris : Maspéro.
- Ferdinand, J. (2010). La nature de l'engagement d'Ousmane Sembène in *AlterPresse*. <https://www.alterpresse.org/spip.php?article10446#.XxiNlxLgrIU>
- Figolé, J. C. (1974). *Sur Gouverneurs de la rosée : (hypothèses de travail dans une perspective spiraliste)*. Pétion-Ville: Fardin.
- Genette, G. (1979). *Introduction à l'architexte* (The architext: an introduction). Trans. Lewin, JE, Barkeley, Los Angeles. Oxford: University of California press.
- Génette, G. (1982). *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Seuil.
- Hegel, (1997a). *Esthétique*, trad. Bernard et al, vol. 2. Paris : Le livre de Poche.

- Heidmann, U., Adam, J. M., et Martens, D. (2017). Que veut et que fait une comparaison différentielle? Entretien avec Ute Heidmann. *Interférences littéraires/Littéraire interferences*, (21), 199-226.
<http://www.interferenceslitteraires.be/index.php/illi/article/view/906/74>.
- Henshaw, I. (1991). La Paysannerie dans *Gouverneurs de la Rosée* et *Ô pays mon beau peuple!* (Mémoire de maîtrise, Université de Zaria, Nigeria)
- Hoffman, L. (1976). Complexité linguistique et rhétorique dans *Gouverneurs de la Rosée*, de Jacques Roumain. *Présence Africaine*, 98(2), 145-161.
doi:10.3917/presa.098.0145.
- Iser, W. (1985). L'Acte de lecture. *Théorie de l'effet esthétique*. coll. « Philosophie et langage » Bruxelles : Mardaga.
- Jean-Pierre, W. J. (2016). Analyses du point de vue politique de *Gouverneurs de la Rosée*. *Le National*.
http://lenational.org/post_free.php?elif=1_CONTENTUE/culture&rebmun=4339.
- Joppa, F. A. (1982). *L'engagement des écrivains africains noirs de langue française: du témoignage au dépassement* (Vol. 35). Cape Coast, Ghana: University of Cape Coast; Sherbrooke, Québec: Editions Naaman.
- Joseph, C. L. (2020). *Revolutionary change and democratic religion: christianity, vodou, and secularism*. Eugene: Wipf and Stock Publishers.
- Kesteloot, L. (2001). *Histoire de la littérature négro-africaine*. Paris : Karthala.
- Kouyaté, S. B. (1965). *Les Dirigeants d'Afrique noire face à leur peuple*. Paris : Maspero.
- Kristeva, J. (1969). *Séméiotiké : Recherches pour une sémanalyse*. Paris : Seuil.
- Laroche, M. (2005). Jeu, engagement et esthétique dans *Gouverneurs de la Rosée* de Jacques Roumain. *Francofonia*, 59-77.
https://www.jstor.org/stable/43016338?seq=1#metadata_info_tab_contents
- Le nouveau, P. R. D. L. (2009). Langue française (2009). *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le petit Robert.
- Maeterlinck, M. (1908). *La sagesse et la destinée*. Paris: Charpentier.
- Malraux, A. (1946). *La Condition Humaine* (1933). Paris: Gallimard.

- Man, M. (2007). La folie, le mal de l'Afrique postcoloniale dans *Le baobab fou et La folie et la mort de Ken Bugul* (Doctoral dissertation, University of Missouri--Columbia). <https://core.ac.uk/download/pdf/62761597.pdf>
- Mao, Z. (1945). *Le petit livre rouge, citations du président Mao Tsé-toung*. Paris : Seuil.
- Mar, D. (2009). Ousmane Sembène, théoricien et praticien du genre romanesque et de la cinématographie en Afrique. *Africultures*. 76(1), 173-191. doi:10.3917/afcul.076.0173.
- Martel, K. (2005). Les notions d'intertextualité et d'intratextualité dans les théories de la réception. *Protée*, 33(1), 93-102. <https://id.erudit.org/iderudit/012270ar>.
- Marx, K. (1920). *Le Manifeste du parti communiste*, Inbibroveritas. <http://www.inlibroveritas.net>.
- Marx, K. (1998). *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*. Paris: Editions Allia.
- Moura, J. M. (2013). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Paris: Presses universitaires de France.
- Mouton, M. (2016). L'épopée moderne : épopée « symphonique » Hugo et Tolkien, *Le Recueil Ouvert*, dir. F. Goyet, en ligne, <http://ouvroir-litt-arts.univ-grenoble-alpes.fr>
- Mury, G. (1975). *Théorie de violence, de Friedrich Engels*. Paris : Union Générale d'éditions. <http://www.leconflit.com/article-20745673.html>
- N'da P. (1999). Jeunesse et changement social dans le roman négro-africain, In *Enquête*, n°4, 73-92 Abidjan : P.U.C.I.
- Nathan, R. (2014). L'évolution d'une idéologie du développement africain : le héros dans *ô pays, mon beau peuple !* De Sembène Ousmane et *entre les eaux* de V.Y. Mudimbe. *Ethiopiennes* n°92. http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1904
- Pichois, C. et Rousseau, A. (1967). *La littérature comparée*. Paris : Armand Colin.
- Piégay-Gros, N. (1996). *Introduction à l'Intertextualité*. Paris: Dunod.
- Quayson, A. (2000). *Postcolonialism: Theory, Practice or Process?* Cambridge: Polity Press. Malden: Blackwell Publishers Inc.

- Rabau, S. (2002). *L'intertextualité*, coll. Corpus. Paris: Flammarion.
- Riffaterre, M. (1980). La trace de l'intertexte. *La Pensée*, (215), 4-18. Paris : Le CERM.
- Robert, P. (2013). *Le Petit Robert: dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française/texte remanié et amplifié* sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey. Paris: Le Robert.
- Roumain, J. (1944). *A propos de la campagne anti-superstitieuse*. Port-au-Prince : l'État.
- Roumain, J. (1946). *Gouverneurs de la rosée*. Paris : Messidor.
- Saïd, E. (1980). *L'orientalisme, l'orient créé par l'occident*. Paris : Seuil.
- Sembène, O. (1957). *O Pays, mon beau peuple!* Paris : Le Contemporain-Amiot.
- Serres, M. (1974). *Hermès III : La traduction, Critique*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Sollers, P. (1968). Écriture et révolution, in : *Tel Quel. Théorie d'ensemble*. Paris : Le Seuil.
- Thumerel, F. (1998). *La critique littéraire*. Paris: A. Colin.
- Ugochukwu, F. (2002). *Ô pays mon beau peuple*, lourd du passé, porteur de l'avenir. *Ethiopiennes*, (68), 81-97. http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=293.
- Viakinnou-Brinson, L. (2009). *Gouverneurs de la rosée* en « Pays » d'Afrique. *Journal of Haitian Studies*, 15(1/2), 279-288. www.jstor.org/stable/41715165.
- Vultur, S. (1986). La place de l'intertextualité dans les théories de la réception du texte littéraire, *Cahiers roumains d'études littéraires*, vol. 3, 103-109. Chicoutimi : Département des arts et lettres - Université du Québec. <https://www.erudit.org/fr/revues/pr/2005-v33-n1-pr1041/012270ar.pdf>.